L'Abbé F.-X. Burque

ELEVATIONS POETIQUES

U d'/of OTTAWA
39003003017711

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/elvationspot00burq

C. N.-D.
JACQUES-CARTIER

AUTRES OUVRAGES

DU MEME AUTEUR

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES, volume I, Poésies religieuses ou Les grandes Epopées de la foi.

PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS, Considérée au point de vue négatif.

LE DR PIERRE MARTIAL BARDY, Sa vie, ses œuvres et sa mémoire.

NOUVEAU CHANSONNIER C.-FRANÇAIS, Musique et Paroles.

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES

PAR

L'ABBÉ F.-X. BURQUE

VOLUME II

Poésies Patriotiques, Domestiques, Sociales, Morales et d'Eglise

BIBLIOTHECA

Miscuit utile dulci
HORACE

EDITEUR :
J.-P. GARNEAU
DE LA LIBRAIRIE GARNEAU

IMPRIMERIE ERNEST TREMBLAY
146, RUE DU PONT, QUEBEC

Poésies

patriotiques, domestiques, sociales, morales et d'église.

Miscuit utile dulci
HORACE

IMPRIMATUR

Quebeci, die 10â Maii 1921.

† L. N. Card. BEGIN,
Archiep. Quebecen.

PS
8503
.U76E4
1921
v.2

Présentation

A mon Pays

Notre littérature est-elle encore en herbe ?
Elle a besoin de tous ses biens :
De mes humbles travaux j'apporte ici la gerbe;
Que chacun présente les siens.

Dans cette gerbe, hélas! malgré peines nombreuses,
L'ivraie existe assurément;
Quelques épis, peut-être, aux couleurs plus heureuses,
Passeront pour du pur froment.

J'espère, sur un point, qu'on me rendra justice :
De mots je ne me paye pas.
Sans doute il n'est point bon que la forme pâtisse,
Mais je trouve au fond plus d'appas.

Dans le monde, souvent, pourquoi la poésie
Est-elle suspecte au lecteur ?
C'est qu'on estime peu la parole choisie
Lorsque le sens manque à l'auteur.

Je suis bien le premier à flétrir la licence
De la belle écorce sans fruit :
J'ai voulu, dans mes vers, couler de la substance
Pour nourrir le cœur et l'esprit.

Preface

Il ne faut pas voir dans cet Avant-propos de la page précédente un programme relâché, un idéal facile, qui permettrait de mettre sous forme de vers une prose quelconque et de la qualifier de poésie. L'auteur proteste avec véhémence contre une si fausse et si absurde interprétation.

Il faut y voir plutôt un étendard de la vieille et vénérable école classique — école substantielle avant tout — qui met la perfection de la pensée au-dessus des beautés de la forme; en opposition non équivoque à l'école moderne, dite romantique — école superficielle avant tout — qui met les prétentieuses beautés de la forme au-dessus des perfections de la pensée.

J'ai dû être bien compris par tous les esprits philosophiques, penseurs judicieux, non inféodés au fétichisme du mot, qui, en lisant prose ou vers, demandent pour première satisfaction — principal avant l'accessoire — le plaisir d'apprendre quelque chose, de savourer des idées valant la peine d'être lues; et pour deuxième satisfaction — accessoire après le principal — le plaisir de goûter les agréments de la forme, si par bonheur ils s'y trouvent.

Mais de la part des esprits moins sérieux qui font consister le mérite littéraire plutôt dans la préciosité de l'expression que dans la valeur de la pensée, j'ai pu, j'ai dû même, ne pas être si bien compris. Ceux-là sont les hommes entichés de la poésie dite moderne, au détriment et en distinction de la bonne vieille poésie classique, prétendue démodée.

Au risque de passer pour retardataire, même réactionnaire, je sens le besoin, en honneur et en conscience, d'affirmer que si j'appartiens à une école plutôt qu'à

une autre, je me réclame franchement de l'école classique, forte et substantielle, plutôt que de l'école moderne, légère et superficielle.

Cette école moderne est à la fois romantique et fantaisiste. Romantique, elle est personnelle et exploite beaucoup la mise en scène du "moi". Sous ce rapport, elle ne paraît pas absolument répréhensible; car pour éviter le reproche d'égoïsme et d'ennui pour le prochain, l'auteur n'a qu'à parler de lui-même, de ses joies et de ses douleurs, de façon à représenter l'humanité en général, toute personne identiquement située, qui sera toujours heureuse de trouver des expressions adaptées à ses propres besoins. C'est en tant que fantaisiste, c'est-à-dire émancipée des règles et abandonnée à ses caprices, que l'école moderne est sujette à être diversement appréciée, selon la diversité des tempéraments intellectuels.

Victor Hugo est regardé à bon droit comme le créateur de la poésie contemporaine. Il est vrai que ses plus belles pièces, incontestablement, sont celles où il s'est montré le plus classique sous le rapport de la forme; mais d'un autre côté, dans une partie considérable de ses oeuvres, il s'est éloigné de la noble grandeur et simplicité des anciens, pour verser dans plusieurs sortes d'innovations, et prendre les allures d'un coursier fougueux, impatient du joug et du frein, courant de façon désordonnée dans l'arène, faisant avec bonheur des bonds prodigieux et des cabrioles superbes.

C'est donc lui qui a fait tomber les entraves classiques et brisé les moules de Boileau. Une fois lancés dans cette direction, les poètes modernes n'ont pas manqué de s'emballer. Ils ont renchéri et renchéri encore sur le maître. A quoi ont-ils abouti ? Aux aberrations de la poécie *décadente* et de la poésie à *vers libres*, ces deux abominables parodies de l'art du Parnasse. Dans les arts comme dans la politique, l'anarchie vient vite après la révolution. Les tenants actuels de l'école moderne sont ceux qui, tout en répudiant les extrava-

gances du vers décadent et du vers libre, se pâment d'admiration devant les méthodes contemporaines réputées par eux bien supérieures aux méthodes suranées du grand siècle.

II

Si l'on essaye à préciser la différence essentielle entre l'école classique et l'école moderne, on voit que cette différence consiste en deux caractères bien tranchés du côté de l'école moderne, caractères qui sont des défauts suivant les uns et des qualités suivant les autres : 1° une liberté singulière de faire rimer des mots qui, autrefois, ne rimaient pas, de faire choquer voyelles contre consonnes et de supprimer la césure médiane, choses qui, autrefois, étaient des crimes; 2° une tendance excessive à l'exagération dans le choix des mots, de telle sorte que plus les mots seront rares, affectés, étranges, hyperboliques, dépassant la nature, plus ils seront de "bon goût". On pourrait ajouter un troisième caractère : la profusion des épithètes, au point d'en faire une débauche, une orgie : un quatrième : l'abondance des chevilles dont on se sert pour le remplissage et pour la rime : un cinquième : l'obscurité du sens qui, de vague et nuageux, va jusqu'à être inintelligible pour le pauvre commun, ceux-là seuls qui sont piqués de la tarentule prétendant s'y reconnaître : quoique chacun de ces messieurs, pour dire vrai, comprenne mieux et admire plus sa propre poésie que celle des autres.

On dit que la Faculté, pour se venger du rhume qu'elle ne pouvait pas guérir, l'a appelé *coriza*, puis *influenza*, et finalement *grippe*. De même, les poètes modernes, ne se sentant plus capables de rivaliser avec les anciens, ont, par dépit, supprimé toutes les plus difficiles d'entre les règles de bon ton, et de bon goût que ceux-ci nous avaient léguées. La fameuse bibliothèque d'Alexandrie a, jadis, été supprimée pour des

raisons à peu près analogues; seulement cette suppression était une œuvre de barbabes !

Eh! bien, me rangeant sans réserve du côté des esprits sérieux et conservateurs qui tiennent toujours *mordicus* à l'ancienne pureté et simplicité de la poésie française, je n'hésite pas à dire que les caractères susdits de l'école moderne sont d'impardonnables défauts, et que c'est là qu'il faut aller chercher la cause de l'impopularité de la poésie contemporaine, non seulement parmi le peuple, mais parmi les amateurs ordinaires de littérature.

Donner ici des preuves me serait la chose la plus facile du monde. Je n'aurais qu'à prendre au hasard dans la multitude des pièces de poésie que les journaux servent continuellement à notre admiration. Qui les admire? Personne, excepté les *dilettanti !* C'est presque toujours du moderne. C'est pompeux; mais c'est raide, empesé, ampoulé, guindé, vague, pléthorique, bourré d'épithètes, plein de licences; on n'y attrape les rimes, les césures, les hémistiches, que tant bien que mal, les chevilles aidant, par des contorsions et des tours de force dignes des meilleurs acrobates de la barre et du trapèze. L'effort acrobatique a tué la chaleur, comme l'empesage a tué la souplesse, comme l'afféterie a tué le naturel. Il y a plus de mots que de pensées, plus de ténèbres que de lumière. On voit rarement ce que l'auteur a voulu dire, quelle leçon morale il a voulu inculquer.

Je parle, ici, beaucoup de la poésie française, (en exceptant toutefois les poètes conservateurs de l'antique idéal), et un peu beaucoup de la poésie canadienne, (excepté celle qui ne s'est pas trop modernisée, en se calquant sur la française moderne).

Je pourrais nommer tel et tel de nos poètes canadiens qui, s'imaginant prendre du ruban, font quelquefois des chevilles avec des hémistiches entières, ou qui n'arrivent à leur nombre de pieds qu'à force d'épithètes inutiles; d'autres qui sont tellement obscurs que

c'est douteux s'ils savent eux-mêmes ce qu'ils disent ou ce qu'ils ont voulu dire,

Nos journaux nous servent ces pièces de confiance, parce qu'étant à la mode, ils les croient bonnes. Pour moi, comme pour le bon gros public, un tel genre de poésie est insipide. Pour les adeptes, au contraire, c'est beau, c'est gentil, c'est admirable.

Chacun son goût.

III

Veut-on des autorités pour justifier notre point de vue ? En voici en quantité, et non pas, certes, des plus banales.

Un poète des Etats-Unis, James Whitcomb Riley, surnommé "*The Hoosier Poet*", et reconnu par les critiques comme le poète le plus distinctement original que l'Ouest américain ait produit, s'exprime en ces termes, en parlant de ses propres ouvrages :

"Le public ne désire que ce qui est absolument naturel; et de fait si naturel que l'art n'y apparaisse point. Il ne peut tolérer l'affectation. Il s'intéresse peu aux productions artificielles. Il ne goûte que des sentiments simples venus du cœur... C'est ainsi que j'ai appris à juger mon œuvre et à l'apprécier."

Voilà notre propre doctrine à l'égard du simple et du naturel devant l'emporter sur l'artifice et l'affectation.

Poursuivons l'examen de nos preuves.

L'abbé Barthes, dans une pièce intitulée: "Veillée de Noël", se moque finement de l'école moderne, quand il dit :

... ..."La mode
Regarde avec dédain le poète ingénu
Qui veut, pieusement, sur un thème connu,
Faire passer l'âme croyante d'un rhapsode.

D'après elle, le vers n'est plus qu'un objet d'art,
Un joyau florentin serti de rime rare;
Et chaque strophe est une infante qui se pare
Des mobiles reflets d'un manteau de brocart."

Louis Veuillot lui-même s'en moque avec amertume, quand il écrit, en parlant de Molière: "J'aimais cette grâce de style, cette originalité saine, cette liberté si supérieure à la *platitude laborieuse* ou à *l'enflure* et à *l'amidon* des modernes;" et en parlant du siècle de Louis XIV: "Certes, les écrivains du siècle, religieux ou profanes, n'étaient pas tous comme Bossuet, comme Fénélon, Racine, Pascal, de ces esprits tout à fait hors ligne, dont les facultés supérieures éclatent pour ainsi dire, à chaque mot; mais partout, mais chez tous, et même chez les gens qui n'en faisaient pas métier, quel ordre, quelle élégance, quel choix et quelle noblesse dans l'expression ! Quel talent, on dirait aujourd'hui presque miraculeux, de rendre avec concision les pensées les plus délicates et les plus profondes, de relever par la diction les choses les plus communes ! Lisez à haute voix une page écrite alors: lisez ensuite une de celles qu'on écrit maintenant, (et choisissez cette dernière parmi les plus brillantes); vous comprendrez, mieux qu'on ne peut l'exprimer, *la décadence effrayante de la pensée et de l'art.*"

Monseigneur Baunard, dans son magnifique ouvrage "*Le vieillard* ou *La vie montante*", s'exprime comme suit, d'un air attristé, en faisant la comparaison entre le classique et le moderne :

"La prédilection de la vieillesse est pour l'antiquité classique. Notre littérature, à nous, est une littérature, j'allais dire une muse, à cheveux blancs. Lr Grèce, Rome, la France au XVIIe siècle, demeurent toujours à nos yeux les trois plus hauts sommets que l'évolution, intellectuelle ait fait surgir dans la pensée humaine."

Il rend hommage cependant à ce que la littérature, dans une nouvelle Renaissance, produisit de meilleur au XIXe siècle. Puis il continue :

"Lorsque des lectures de ces temps-là nous passons à celle des ouvrages d'aujourd'hui, quelle déception nous attend ! Ce n'est plus la même langue. Et disons-le tout bas, à cette langue de nos jours je trouve moins de dignité, de sobriété, de plénitude, d'élévation, de distinction, de grâce.... moins de beauté en somme."

"Le veillard fera ses délices de la poésie (écrite), à condition qu'elle soit la représentation de l'âme dans ce qu'elle a de plus intime : ses passions ou ses douleurs : dans ce qu'elle a de plus élevé : son idéal et ses espoirs. Les vrais poètes sont ceux qui savent faire vibrer en nous la fibre humaine et surhumaine, *non mortale sonans* Mais rares, très rares, il faut le dire, sont les maîtres inspirés dont le coup d'orchet fait jaillir du luth ces sons divins."

"Aimez-vous les vers d'aujourd'hui, mon frère ? J'ai le sentiment attristé que, depuis cinquante ans, la France n'a pas produit de poètes, de vrais poètes. Le matérialisme des doctrines, père du réalisme dans les lettres, n'en serait-il pas une des causes ?"...

"Pour qu'un livre me plaise, j'y veux le vrai, le bien ; mais j'y veux aussi le beau. Or, pour moi, le beau signifie moins l'éclat que la clarté, avec la décence, la gravité et la simplicité."

Mr Henri Lavedan, de l'Académie française, ne s'en moque-t-il pas, à son tour, avec le plus parfait sans-gêne, quand il écrit au sujet de "La Mesure" : "Nous sommes en train de perdre complètement le sens de la mesure, cette qualité discrète, aimable et fine qui fait que l'on dit ce que l'on a à dire et rien de plus, et qui fut, en d'autres siècles, comme la fleur assidûment cultivée du goût français. Aujourd'hui, nous nous jetons

par mode, au devant du biscornu et du contourné. Les belles lignes, les formes harmonieuses, ont cessé de plaire; et en même temps que les laborieux caprices et les impitoyables tentacules des arts nouveaux se déroulent sur les étoffes et attaquent le meuble, nous avons une façon de parler, d'écrire et de penser infectée de "*modern style*." Il suffit que le mot simple paraisse essentiellement attaché à la désignation de l'objet pour qu'aussitôt il soit écarté comme banal. Toute expression consacrée par des campagnes de loyaux services, est mise au rebut. Du fait même, j'allais dire du crime, d'être courant, — bien qu'il soit le seul juste, — le terme propre devient impropre; et c'est le mot défectueux qui usurpe la place du nécessaire, pour l'unique et mauvaise raison qu'il est *nouveau*, *bizarre*, *inintelligible* ou *sonore*. *Le sens est sacrifié au bruit.* On va plus loin. Dans une espèce de furie systématique où l'émulation se donne carrière, on s'ingénie à ne choisir et ne préférer, entre tous, que le mot extrême poussé à son dernier degré de paroxisme et d'intensité. Nous avons, d'une façon générale, le microbe de l'intense. De là, cette inondation de termes immodérés et ridicules dispensés à tort et à travers et dont l'excès à tout prix semble être la seule et souveraine règle... C'est à croire, en vérité, que les bons vieux mots familiers, si sûrs et solides, les expressions probes, fermes et sincères n'aient plus de signification... La frénésie est l'accompagnement requis, le passe-port exigé pour tout: pour l'admiration, l'amour, la haine, la douleur, etc. Pour qu'une pensée quelconque soit rendue exactement et en complète beauté (!), il est indispensable que le mot la dépasse, aille beaucoup plus loin qu'elle, et qu'un peloton d'épithètes pittoresques, imagées, truculentes, inouïes, la pousse encore, la fouette, l'exaspère, l'amplifie, quitte à la dénaturer jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Alors seulement l'honneur de bien écrire ou de bien parler commence à être satisfait."

IV

Pour un tableau fidèle et vigoureusement brossé, on avouera qu'en voilà un bon, un fameux. Et comme il est triste de penser que ce tableau est surtout vrai de la poésie qui, au lieu de s'illuminer comme autrefois de la chaude clarté du soleil, ne s'éclaire plus qu'aux fantastiques lueurs des feux de bengale, et au lieu de se complaire dans la société des étoiles, se crée avec des mots, dans l'obscurité, de vains feux d'artifice qui peuvent bien éblouir un instant, mais qui ne laissent jamais des impressions durables et agréables dans l'esprit !

On avouera, en même temps, que l'influence délétère de Victor Hugo, en fait d'exagérations, de métaphores, d'hyperboles, d'antithèses, de boursouflures, dans la poésie, nous saute aux yeux en lisant une telle page. Combien de fois le maître n'a-t-il pas été grotesque en faisant du sublime raté ! Et que dire de ses imitateurs qui, sans avoir son génie, l'ont dépassé encore dans cette voie ? L'antique marivaudage est revenu parmi nous avec un surcroît d'emphase et de mégalomanie. Il faut que tout soit grand et grandiose, comme les continents, comme les mers, comme les montagnes, comme les espaces. Il faut que tout soit brillant et éclatant. Aimez-vous l'or, le cristal, le diamant, le soleil ? On en met absolument en tout et partout ! N'est-ce pas là un dévergondage littéraire, où vous voyez le sens entièrement sacrifié à l'expression, le fond entièrement sacrifié à la forme, le principal à l'accessoire, la substance à l'accident ? Où est la vérité pure qui voudrait se faire connaître telle qu'elle est ? Où est la déesse de la poésie qui voudrait déployer ses propres charmes ? Elle a disparu, hélas ! sous les oripeaux dont elle a été affublée des pieds jusqu'à la tête !

V

Le grand arguement des modernistes est que, disent-ils, "la poésie est une déesse à qui il faut un vêtement

brillant, une ceinture de pierreries et un diadème; car il ferait peine de la voir aller pieds nus avec des haillons sur ses épaules et des défroques usées collées à ses flancs."

Un tel argument serait irréprochable s'il s'agissait d'une déesse en chair et en os. Mais la déesse de la poésie, l'idée, est une déesse tout-à-fait spirituelle qui ne demande qu'à paraître dans tous ses charmes, et qui sera d'autant plus glorieuse que l'éclat de son expression sera éclipsé par celui de son essence. D'où il faut conclure que la grande préoccupation du poète, à l'inverse de ce qui se pratique, devrait être de rendre sa pensée aussi charmante que possible par elle-même, et de ne lui donner pour expression que des termes appropriés, sans doute, mais non pas des termes criards.

Soit en vers soit en prose, les mots qu'on emploie sont comme un corps dans lequel s'incarne l'idée; et cette incarnation est une œuvre tellement difficile qu'elle ne peut jamais être adéquate et qu'on n'en est presque jamais satisfait. Les meilleurs écrivains souffrent de ce dualisme, ou plutôt de cette disparité inéluctable entre la pensée et l'expression. N'est-ce pas Sully Prudhomme qui disait que ses plus belles poésies étaient et resteraient toujours en lui-même ? Notre poète Crémazie n'en était-il pas là également, lui qui disait: "Les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve, mais que l'on n'écrit pas" ?

Cela étant, puisque les mots sont comme des nuages qui obscurcissent l'idée, n'est-il pas évident que plus l'idée sera dégagée et indépendante des mots, plus son expression sera nette, radieuse et intelligible ? Cette considération semble décisive contre l'erreur de ceux qui font consister la poésie dans les mots plus que dans les idées, comme si les mots pouvaient être autre chose que le véhicule ou le corps, ou l'habillement de la pensée. On ne lit pas pour les mots, mais pour la pensée contenue dans les mots. Ainsi en doit-il être de celui qui écrit. De même que la vraie beauté d'une personne

consiste plus dans ses charmes naturels que dans les agréments de sa toilette, de même la vraie beauté de la poésie consistera toujours plus dans l'or pur de la pensée que dans le clinquant des mots.

Pourquoi écrire en vers? Précisément parce que le vers, par sa concision et son harmonie, par sa légèreté et sa délicatesse, par sa limpidité et sa transparence, est le nuage le plus ténu qu'il y ait entre l'esprit de l'auteur et l'esprit du lecteur, par conséquent l'expression la plus convenable qu'il y ait pour une belle et noble pensée. Le vers est, de tous les langages, celui qui nous met en communication plus prompte et plus directe et plus saisissante avec l'idée. Mais il manque son but complètement s'il est fait de manière à obscurcir l'idée, ou seulement de manière à concentrer sur les mots l'attention de l'esprit, au détriment de l'idée plus ou moins défigurée et reléguée au deuxième plan.

La communication entre Dieu et les anges, entre les anges eux-mêmes, ne se fait-elle pas sans paroles ? C'est l'idée seule qui est exprimée et perçue directement. Ne serait-ce pas la perfection absolue, même parmi les humains, si la communication directe d'âme à âme était une chose réalisable ? On la réalise d'autant mieux que les mots apparaissent moins. Les mots sont donc une gêne, un embarras dont il faut subir la nécessité et tirer le meilleur parti possible, mais dont il faut se garder d'exagérer l'importance et de subir l'esclavage.

Subordonner l'expression à la pensée, donner à celle-ci un corps, un vêtement, aussi léger, aussi délicat, aussi diaphane que possible, afin que l'on oublie, en quelque sorte, la forme pour le fond, le corps pour l'âme, le vêtement pour la chose : voilà donc, philosophiquement, l'idéal qui paraît le mieux correspondre à l'incarnation de l'idée dans les mots.

VI

Cet idéal me paraît bien avoir été celui de notre poète national, Octave Crémazie; car c'est une chose connue de tous que sa poésie est d'autant plus sobre d'ornementations du côté des mots qu'elle est plus imposante par la force et la grandeur du côté de la pensée. Crémazie a dû regarder comme frivoles toutes les préciosités de l'expression, en face des splendeurs qui brillaient en son esprit. Mais puisqu'il dédaigna les artifices des mots par principe, par magnanimité, ce doit être une erreur de crier, là dessus, à la négligence et au manque de goût. Ce doit être lui faire une grosse injure, que d'oser dire comme on l'a dit, de façon prétendue spirituelle, que sa poésie était "de la prose où les vers s'étaient mis"; de même que ce doit être lui faire une grave injustice que d'oser le mettre, comme on l'a fait, à cause de cette prétendue pauvreté de forme, au-dessous de quelques jeunes poètes dont le style a tout au plus le mérite d'être à la mode, c'est-à-dire attiffé de clinquants, mais peu riche en substance. "On ne fait des poètes, a dit Benjamin Sulte, qu'avec des savants, des penseurs et des gens mûrs." Le goût de la pensée est autrement noble que celui des mots:— tellement noble, en effet, qu'il échappe à l'appréciation de plusieurs, pour qui les mots sont chose plus délectable.

En tout cas, cet idéal est le mien. On comprendra maintenant ce que j'ai voulu dire quand j'ai déclaré que je trouve plus d'appas dans le fond que dans la forme. Il est clair aussi que j'attache plus d'importance au fond qu'à la forme, parce que c'est le fond seul, après tout, qui instruit, quelles que soient les délectations de la forme.

Si donc quelqu'un, me traitant d'arriéré, voulait me condamner et condamner mes ouvrages pour la raison que je ne suis pas moderne, je lui dirais, de mon ton le plus bénévole: Cher maître, vous êtes le bienvenu;

votre censure m'est une gloire: loin de moi l'idée de me défendre; je confesse jugement; car, en vérité, si vous voulez du modernisme, c'est-à-dire des phrases empesées et tirées à quatre épingles, des vers montés sur des échasses, des rimes prétentieuses, des mots baroques, des pelotons d'épithètes, toujours du grand, toujours du brillant, des métaphores, des antithèses, des boursouflures à plume que veux-tu, des contorsions d'acrobate et des licences à faire frémir: si vous voulez de tout cela: eh! bien, tant pis, j'ai le regret de vous dire que je n'ai pas écrit pour les hommes de votre goût: car de ce clinquant, de ces oripeaux, j'en ai mis le moins possible dans mes ouvrages: et certes, je ne m'en repens pas: je n'en ai pas honte non plus.

Pour tout résumer en un mot, j'estime qu'il ne doit pas être nécessaire d'être bizarre, énergumène, épileptique ou sybille de Cumes, pour être poète. Il doit suffire de pouvoir mettre de nobles pensées en nobles vers. Et par nobles vers, j'entends ceux qui, avec des mots naturels, bien appropriés, et en respectant toutes les règles de la belle versification, font ressortir la pensée avec le plus de relief, sans nulle prétention de se substituer à elle.

VII

D'un autre côté, je suis exposé, je le sais bien, à m'entendre dire: "Cher Monsieur, décidément, vous ne paraissez pas avoir une estime suffisante de la forme: sachez que le vers est une oeuvre d'art qu'on est tenu de soigner, quand on l'a choisi pour exprimer sa pensée."

Là-dessus, je réponds : A Dieu ne plaise que je n'estime pas la forme suffisamment ! Je fais deux réserves: 1° la forme ne doit pas l'emporter sur le fond; 2° la forme ne doit pas être frivole: mais ces deux réserves faites, je n'hésite pas à dire qu'il faut de toute nécessité, rendre la forme aussi attrayante que possi-

ble; car on ne doit rien négliger de tout ce qui peut inciter le lecteur à prendre et à lire, *tolle, lege;* et en réalité, sous ce rapport, je crois que je puis me rendre le témoignage que telle a été toujours ma règle de conduite.

Que personne donc n'insinue que je ne tiens guère à la forme, et que si le fond est bon, je serai satisfait, dût la forme en souffrir, puisque je n'y tiens pas. En effet, ce n'est pas là du tout ce que j'ai voulu dire. J'ai voulu dire que, dans le travail de la confection du vers et de l'agencement des vers, je ferai, de préférence, ressortir l'idée claire, limpide, saisie de prime-abord, plutôt que de la sacrifier, comme on le fait, hélas! trop souvent, dans la poésie dite moderne, où l'on n'arrive au dilettantisme, au raffinement des mots et des tournures que par la mutilation plus ou moins complète de la pensée.

La pensée à exprimer *hic et nunc* : voilà le fond dont je parle et qui, pour moi, s'il est net et clair, offre plus d'appas que des vers bien empesés, bien raides, où le sens, s'il y en a, est tellement nuageux qu'il faut faire un grand effort d'esprit pour le dégager.

D'où vient l'impopularité bien connue de la poésie moderne ?—impopularité si grande qu'on se moque des poètes, aussi bien que de leurs vers, et qu'on croit, en les raillant, faire acte très spirituel. Ne vient-elle pas précisément de ce qu'elle constitue, au moins pour le commun des lecteurs, un jargon, une espèce de lecture énigmatique, plus ou moins fatigante et rebutante ? Les excentricités des poètes décadents et des poètes à vers libres n'ont-elles pas contribué à discréditer la poésie contemporaine, en la faisant diverger, plus qu'elle n'avait divergé auparavant, de la noble poésie classique et en laissant le monde sous l'impression que toute poésie de nos jours est entachée des mêmes tares?

Il faut bien dire, en effet, qu'une littérature, pour être populaire, doit être sage avec sobriété, *sapere ad sobrietatem*, comme l'enseigne saint Paul, aussi grand

maître ès arts que grand maître ès sciences, et ne pas trop verser dans les aveuglements, dans les obscurités de la recherche, de l'affectation et de la mignardise.

Point de superfluités.

Point de frivolités.

Point de sabottages.

Point d'efforts pénibles. Rien de filandreux et qui sente le travail.

La poésie, à la fois substantielle et naturelle, coulant sans effort, comme une belle eau de source, n'est-elle pas préférable à une poésie artificielle, creuse de fond et prétentieuse de forme, qui ne coule pas, ou ne coule que péniblement ? Ne vaut-il pas mieux faire oublier, autant que possible, les difficultés de la rime, de la césure, de l'hémistiche, du rythme lui-même, que de laisser voir un sens tortueux, plus où moins victime de ces embarras de la versification ? Bref, dans une impasse, où il faut absolument sacrifier quelque chose, ne vaut-il pas mieux sacrifier l'expression à l'idée que sacrifier l'idée à l'expression ? Encore une fois, voilà ce que j'ai voulu dire en mettant le fond au-dessus de la forme.

VIII

Direz-vous qu'à force de faire des vers simples, faciles, les lecteurs oublient que ce sont des vers, et s'imaginent lire de la prose ? Entendons-nous bien. Je ne préconise nullement la prose dans la poésie, mais un style clair et net, souple, aisé, qui vise plutôt à illuminer l'esprit qu'à éblouir les sens. Le style peut être orné, imagé, tant que l'on voudra, à la seule condition de ne pas l'être à l'excès et de ne pas cesser d'être aussi noble que naturel. Alors, je n'hésite pas à dire que dans ce genre de poésie, d'ailleurs plus approprié et de lecture plus agréable que l'autre à la grande majorité des lecteurs, on trouvera toujours plus, et beaucoup plus, que dans la prose ordinaire, la concision, la

clarté, l'harmonie, la délicatesse de pensée et d'expression, — toutes choses qui font le charme particulier du langage des muses.

Non seulement je suis en faveur de toutes les ornementations dont le vers est susceptible dans toute la mesure de la sobriété, c'est-à-dire en autant que l'éclat des mots n'est pas contraire à l'éclat des idées ; mais en pratique, — voilà encore un témoignage que je puis me rendre, — je me suis efforcé, en proportion de mes humbles talents, à atteindre cet idéal dans toutes mes compositions.

Trouvant, d'une part, comme je l'ai dit plus haut, dans la poésie moderne, des tournures embarrassées pour arriver à la césure ou à la rime, des mots prétentieux, d'affreuses licences, des vers ampoulés, des masses d'épithètes, des métaphores, des hyperboles, des antithèses, employées à profusion, comme du lyrisme; et remarquant, d'autre part, que cette poésie moderne, trop pompeuse en paroles et pas assez claire, surtout pas assez riche en idées, est fort peu goûtée du commun des lecteurs, je me suis proposé un double but : 1° éviter les défauts en question; 2° prendre pour modèle et objectif le seul genre de poésie à la fois de nature sobre et d'intelligence facile, alliant la grandeur classique à l'élégance moderne.

Voilà pourquoi, en écartant l'emphase inutile, en visant toujours à l'ampleur de l'idée et à la sobriété de l'expression je puis dire sincèrement que j'ai fait de mon mieux, pour tout ce qui regarde la perfection artistique de la forme, c'est-à-dire la rime, la césure, l'hémistiche, la cadence, le rythme, la dignité de l'expression, l'harmonie générale du style et même l'harmonie imitative des mots, comme on peut le voir en une foule d'endroits.

Naturellement j'ai dirigé mes efforts dans le sens classique plutôt que dans le sens moderne. On peut m'accuser d'avoir manqué de sens moderne; on ne peut pas m'accuser d'avoir manqué d'idéal, de courage et

de travail. C'est bien volontairement et par principe que j'ai fait mes vers tels qu'ils sont.

Je dirai même que la poésie classique, telle que je la comprends, ne demande pas moins de travail que la poésie raffinée de nos jours. Elle en demande même davantage : car il ne faut pas que le travail s'y fasse remarquer. On veut qu'elle coule sans effort comme de l'eau de source, imposant au lecteur l'illusion d'une étonnante facilité de composition. Tandis que la poésie moderne, à force d'être tiraillée pour les besoins de la magique et fatidique ciselure prétendue indispensable, sent le travail dix lieues à la ronde, se traîne lourdement et péniblement, même chez des poètes de la plus haute encolure.

Ah ! qu'on est loin de la simplicité, et par conséquent de la grâce de Lafontaine s'exprimant comme suit :

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

Ou d'un Lamartine s'écriant :

O Père qu'adore mon père,
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère.

Ou d'un Jean Reboul écrivant :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

IX

Il ne m'appartient pas de dire si j'ai atteint, où jusqu'à quel degré j'ai pu atteindre mon idéal, que je crois être l'idéal populaire. J'ai pu avoir travaillé en vain: mes efforts ont pu n'être pas couronnés de succès: mais alors, c'est mon humble talent, seul, qui serait responsable et coupable: ce n'est ni ma volonté ni mon esprit: car je le répète, j'ai soigné mes vers autant que j'ai pu, pour la bonne raison que, dans toute la mesure où la perfection de la forme est compatible avec l'intégrité de l'idée, je tiens à l'une autant qu'à l'autre, et ce avec toute la force de mon âme.

Ceux qui ont avant tout le culte des mots regardent comme une peccadille de sacrifier l'idée aux exigences du raffinement dans le choix de la rime, dans la tournure de la phrase, dans la coupe du vers: mais ceci est un crime, ni plus ni moins, pour ceux qui ont, avant tout, le culte des idées.

Au surplus, ne faut-il pas oublier que ceux-là sont bien rares qui écrivent de la poésie parfaite, et que les grands maîtres seuls ont assez de génie pour allier, dans leurs vers, la splendeur de l'idée et la splendeur de l'expression. L'auteur qui réussit en cela ne produit rien moins que des chefs-d'oeuvre. Je n'ai pas fait de chefs-d'oeuvre sans doute. Je me console de mon insuccès à la pensée que je me trouve dans le même pétrin, avec une foule d'auteurs de 2e ou 3e ou 4e classe, fort vénérables d'ailleurs, qui ont apporté ingénument leur contribution telle quelle au trésor artistique de leur patrie, et qu'on n'a pas brûlés sur le bûcher, qu'on n'a pas même cloués au pilori pour le crime d'avoir fait de la littérature plus ou moins inférieure à celle des grands maîtres. A en croire certains critiques, de tels écrivains seraient une honte et une disgrâce pour le pays. Il doit y avoir, dans une telle idée, beaucoup d'exagération et fort peu de patriotisme.

Quel est le résultat le plus net de vos coups de boutoir ? Admettons que les labeurs, les larmes, les sacrifices de temps et d'argent d'un pauvre poète ne disent rien à votre coeur, il en résulte néanmoins ceci qui est fort grave : 1° vous tuez peut-être un bon livre ; 2° vous tuez peut-être un autre talent qui aurait fait mieux.

Vous tuez peut-être un bon livre. Car ce doit être un bon livre celui qui se tient à un diapason très élevé de philosophie, de religion, de patriotisme et de morale et qui ne ferait que du bien s'il était lu, quand même il ne répondrait pas tout à fait à votre idéal douteux de raffinement dans la forme. Vous le stigmatisez par votre critique : c'en est fait de lui. Un soupir de soulagement s'exhale du cœur de tous ceux qui sont préjugés d'avance contre toute poésie du jour. Bon ! se disent-ils, encore un livre qu'on n'aura pas besoin d'examiner. Et en effet nul ne l'achète. On est fixé.

Vous découragez peut-être un autre talent qui aurait fait mieux. C'est une des vérités les plus banales en Canada qu'il n'y a rien de si rebutant que le métier de littérateur. Si, à défaut d'encouragement matériel, on pouvait au moins encourager moralement nos jeunes écrivains, est-se qu'on n'aurait pas la chance de voir éclore, quelque bon jour, un génie qui mettrait le comble à toutes les tentatives, à toutes les aspirations du passé ? Quand les jeunes, qui sont d'ailleurs forcés de gagner leur pain quotidien, voient la poésie tellement bafouée autour d'eux, comment voulez-vous qu'ils ressentent une forte attraction vers Pégase ? En vérité, c'est miracle que quelques débutants persévèrent malgré toutes les rebuffades.

Pas n'est besoin d'emboucher la trompette et d'exalter ridiculement jusqu'aux nues des écrivains de second ordre ; — on peut laisser cette comédie aux sociétés d'admiration mutuelle qui se recrutent beaucoup parmi les adeptes du "modern style" ; — mais rien n'empêche de reconnaître loyalement leur humble mérite et de les encourager au moins pour ce qu'ils valent. Entre dire

avec dédain : ça de la poésie ! et s'écrier avec transport : Dieu ! quelle poésie ! la marge est très grande. S'il est assez plaisant de jeter la pierre à des auteurs prétentieux qui veulent, à tout prix, voir leur ours mis sur le trône, il ne doit pas l'être autant d'être rigide à outrance envers ceux qui écrivent des choses utiles, sinon très admirables, et ne demandent qu'à faire du bien dans la mesure de leur faible capacité.

X

Certes, je ne parle pas ainsi par lâcheté et par bassesse, comme si j'avais peur de la critique, et comme si je voulais, par avance, demander grâce. Nul plus que moi n'est convaincu des services qu'une critique autorisée peut rendre au monde littéraire ; nul plus que moi ne se sentirait honoré d'en être l'objet ; nul plus que moi ne s'en montrerait reconnaissant.

Mais la critique, pour faire autorité, ne doit-elle pas être sérieuse, honnête et impartiale autant que savante ? Elle ne doit être ni mesquine, ni étroite, ni pédantesque, ni dédaigneuse, ni injustement acerbe ; elle ne doit pas condamner sans preuves ; elle ne doit pas faire d'insinuations déloyales ; elle ne doit pas s'abaisser au persifflage ; elle ne doit pas s'imaginer qu'elle seule, avec son entourage, a du goût, du savoir et de l'esprit ; elle ne doit pas légèrement stigmatiser le goût des autres ; elle ne doit pas poser en maxime, à *priori*, que rien n'est bon que ce qui vient de France, et que tout rimeur, non moderne, enfant de notre terroir, qui apparaît sur le théâtre canadien, quelque original qu'il soit, est un pauvre imbécile, propre à amuser la galerie.

Et encore serait-il nécessaire de dire clairement sous quel drapeau l'on combat, de quelle dame, c'est-à-dire de quel type de poésie l'on s'est fait le champion. Est-ce telle ou telle école en particulier ? Ou est-ce un idéal éclectique renfermant le bien commun à toutes les écoles ? Ceci est essentiel. Car telle chose est défec-

tueuse dans une école, excellente, au contraire, dans une autre : et l'erreur est fatale, évidemment, si le public est sous l'impression que le censeur est au-dessus de tous les préjugés, de toutes les singularités des écoles, alors qu'il n'est que le simple partisan de l'une d'elles — une école défectueuse !

Voulez-vous porter des jugements susceptibles d'être ratifiés par des autorités incontestables, telles que Louis Veuillot, Henri Lavedan, etc., établissez votre indépendance et donnez des preuves de votre supériorité. Alors seulement vous pourrez prétendre à une adhésion universelle dans les hautes sphères : et pour ce qui regarde le gros du public, vous mériterez au moins la confiance implicite avec laquelle vous êtes lu.

A ces conditions-là, je désire la critique plus que je ne la redoute : parceque alors, me fût-elle défavorable, elle ne laisserait pas que d'être l'expression de la vérité et de la justice. J'ai voulu uniquement, par une sincère confession de principes, dissiper les malentendus, afin qu'au moins, l'on ne m'attribue pas des idées et des intentions qui ne sont pas les miennes.

Car si je n'ai pas brillé par les mots rares et épatants, à la façon des modernes, j'ai pu faire mieux par la pensée, à la façon des classiques. Il faut voir si la clarté et la sobriété, la noblesse et l'élévation de mes vers, toujours exempts jusqu'au scrupule de chevilles, de boursoufflage, d'obscurité, de mignardise et d'afféteries, ne compensent pas amplement, par le fond, la prétendue inélégance de forme (unique effet du naturel et de la candeur dans l'expression) que pourraient peut-être y relever certaines gens, dont l'idéal extra-raffiné, puriste et délicat matériellement, n'est pas du tout celui des plus grandes autorités littéraires, ni celui du public, ni celui de

L'AUTEUR.

PREMIERE PARTIE

POÉSIES PATRIOTIQUES

Pro aris et focis

CICERON.

La Saint-Jean-Baptiste

Hymne pour la fête nationale des Canadiens-Français

(Cette hymne fut composée en 1874, d'après la manière dont la fête se célébrait alors à St-Hyacinthe. Elle fut lue, cette année là, le jour même de la fête, à la communauté du Séminaire de St-Hyacinthe par le Directeur, (plus tard Supérieur), M. l'abbé Rémi Ouellette.)

Amour de la patrie, en ce grand jour de fête,
Brille, éclate, rayonne, épanche tes ardeurs.
Aujourd'hui, Canadiens, relevons notre tête:
Soyons fiers et chantons: depuis longtemps s'apprête
Cette explosion de nos cœurs.

Que la nature est belle, aimable, radieuse !
Le ciel n'est-il pas pur ? Le vent n'est-il pas doux ?
Le soleil verse à flots sa lumière joyeuse;
Les oiseaux, la verdure et la fleur gracieuse...
Tout vit et s'anime avec nous.

Mais la voix du canon, la trompette sonore
Ont assemblé le peuple et confondu les rangs:
On se connaît, on s'aime, on se parle, on s'honore:
Car la fraternité nous réunit encore,
Pauvres, riches, petits et grands.

Et maintenant, voyez: la foule est dans le temple:
Un prêtre sacrifie; ou invoque le Ciel...
O spectacle touchant !—Oui, le Ciel te contemple:
Nous présentons au monde un si brillant exemple,
Ainsi groupés près de l'autel.

"Seigneur, disons-nous tous, acceptez-en la gloire :
Vous nous l'avez donné ce pays de nos coeurs !
A vous tous nos exploits et toute notre histoire !
Nous avons toujours cru ; nous voulons toujours croire ;
C'est vous qui faites les vainqueurs !

Contre nos ennemis, contre la terre inculte,
Quel triomphe éclatant remporté par la foi !
Il nous importe peu qu'un vain monde l'insulte :
Notre prospérité se doit à votre culte ;
Notre grandeur à votre loi !

Pour conquérir le sol, y défendre sa vie,
Ce n'était pas assez de la force des bras :
Nos ancêtres puisaient une force infinie,
Dans leur prière au Ciel et dans l'Eucharistie
Qu'ils prenaient avant leurs combats."

Ainsi parle la foule humblement prosternée,
Demandant au Seigneur sa bénédiction....
Elle sort triomphante, exaltée, entraînée....
Les chariots sont prêts ; la marche est ordonnée :
En avant, noble nation !

O nos sujets d'orgueil, gloires de la patrie,
Défilez !... Votre éclat redouble nos ardeurs...
Métiers, professions, arts, commerce, industrie,
Passé, présent, futur ; tout est là ; tout nous crie :
O peuple, voilà tes splendeurs !

Le bonheur est trop vif ; les poitrines palpitent ;
Et le bruit de nos chants se répand dans les airs :
La musique résonne et les drapeaux s'agitent :
Tels, soulevés, gonflés, les flots se précipitent
Bruyants au sein des grandes mers.

Halte là ! Qu'on se presse ! . . Et dans les rangs, silence !
Voici venir les voix que demandent nos cœurs.
L'amour veut s'exhaler ; il lui faut l'éloquence :
L'enthousiasme éclate ; et l'orateur s'avance
En s'inspirant de nos grandeurs,

Il parle.... A nos regards il déroule l'histoire ;
Il nous montre partout des spectacles brillants :
"Canadiens, s'écrie-t-il, savourez votre gloire ;
A ce noble calice il est noble de boire...
Que tous les cœurs soient tressaillants !

Jacques-Cartier, Montcalm, illustres capitaines,
Que vous nous rappelez de vertus et d'exploits !
Brébeuf et Lallemand, dans vos courses lointaines,
Nous vous voyons encore, en victimes certaines,
Porter aux sauvages la croix !

O sol du Canada, toi qu'aimèrent nos pères,
Nous aimons tes forêts, tes grands lacs et tes champs ;
Tu brilles par ton fleuve et tes larges rivières ;
Tu montres tes cités, tes campagnes prospères,
Où vivent heureux tes enfants.

Honneur à vous, savants, écrivains et poètes,
Vous qui resplendissez par de nobles travaux !
A vous, hommes d'état, intrépides athlètes,
Qui remportiez pour nous des victoires complètes
Dans des combats grands et loyaux !"

Telle est des orateurs la parole de flamme ;
Et la foule s'exalte à ces brûlants discours.
Pas un titre d'honneur que la voix ne proclame ;
Pas un de ces accents qui n'enlève notre âme...
Et nous applaudissons toujours !

Enfin, l'on se disperse... On s'en va, plein de joie,
Se livrer aux festins, aux banquets, aux plaisirs...
La gaîté rit et chante, et l'esprit se déploie:
Tout un peuple jubile; et chacun se renvoie
Mêmes élans, mêmes désirs.

Et le soir, quels transports! Mille feux d'artifice
Elèvent jusqu'aux cieux l'allégresse et l'amour;
L'air est illuminé: la nuit même est propice:
On voit de toutes parts le fulgurant indice
Des vrais bonheurs de ce grand jour !

Puissions-nous, Canadiens, par la Saint Jean-Baptiste,
Retremper nos vertus, raviver notre foi !
Que Dieu veille sur nous! Que Saint Jean nous assiste!
O notre cher pays, que jamais rien de triste
Ne vienne s'abattre sur toi !

Vis, grandis et prospère... A l'univers qui croule
Prêche la vérité, la justice et la paix,....
Le monde est une mer de tempête et de houle :
Montrons lui que partout où la foi se déroule,
Dieu répand à flots ses bienfaits !

Vie de St. Jean-Baptiste

Extraite des Saints Evangiles

CINQ PERIODES

PREMIERE PERIODE

Naissance de Saint Jean-Baptiste

I

L'ange, près de l'autel, disait à Zacharie :
"Ne craignez rien, Dieu vous entend :
Vous verrez bientôt un enfant
Combler d'Elizabeth la prière attendrie.

Le fils qui lui naîtrá, vous l'appellerez Jean:
D'honneur et de réjouissance,
Aux premiers jours de sa naissance,
Il sera pour vous tous un message touchant.

Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante ;
Il deviendra grand devant Dieu;
L'Esprit de lumière et de feu
L'emplira dès le sein de sa mère fervente.

Il gagnera plusieurs des enfants d'Israël
Au Verbe incarné sur la terre :
Comme une aurore salutaire
Il sera précurseur du Fils de l'Eternel.

L'esprit et la vertu du saint prophète Elie
En cet enfant reparaîtront;
Les ennemis s'embrasseront,
Oubliant le passé, la colère et l'envie.

Il fera pratiquer au monde stupéfait
La pénitence et la justice,
En préparant à Dieu propice
Un peuple obéissant, vertueux et parfait." —

II

"Comment pourrai-je croire à si belle promesse,
Répond Zacharie étonné,
Lorsque je vois, infortuné,
Ma pauvre femme, hélas! déclinant de vieillesse ?"—

"Ne vous étonnez point, car c'est moi, Gabriel,
Qui vous révèle ce mystère,
Moi qui, le front dans la poussière,
Me tient toujours brûlant aux pieds de l'Eternel.

Vous demandez un signe; eh! bien, que votre bouche
Soit muette dès ce moment;
De plus, que votre entendement
Se ferme jusqu'au jour où votre épouse accouche."

III

Or, ce jour glorieux arrive tel que dit :
Elizabeth est enfin mère :
Aussitôt la famille entière
Autour du nouveau-né chante et se réjouit.

Quel nom portera-t-il ?—"Oh! le nom de son père,"
S'écrie-t-on d'un commun accord ;
Mais faisant un suprême effort,
"Il s'appellera Jean,"—interpose la mère.

"Et toi, quel nom veux-tu ?"—demandent les parents
Au père, en lui faisant des signes:
Ecrivant alors quelques lignes,
"Ce sera Jean, dit-il,—point de récalcitrants."

L'ouïe et la parole aussitôt lui reviennent ;
Il entend, parle et bénit Dieu ;
Et tous les habitants du lieu
D'un prodige si grand s'étonnent, s'entretiennent.

On dit : "Que pensez-vous du sort de cet enfant ?
Quelle gloire ! Quelle merveille !
On n'en vit jamais de pareille !
La main de Dieu lui-même est son char triomphant !"

IV

Alors, le père, ému des grandeurs de la fête,
Inspiré par le Saint-Esprit,
Chante la foi qui le saisit,
Avec tous les transports d'un sublime prophète.

"Béni soit notre Dieu qui nous donne un Sauveur,
Selon ses antiques promesses :
Un Sauveur tout plein de tendresses,
Issu du roi David son pieux serviteur.

Béni soit le Très-Haut, le vrai Dieu de nos pères,
Béni soit le Dieu d'Israël
Qui par son ange Gabriel,
Nous promet que bientôt finiront nos misères.

Abraham du Seigneur en reçut le serment,
Et nous donna cette assurance
Que fidèle à son alliance,
Dieu nous en fera voir tout l'accomplissement :

Qu'il nous pardonnera notre ancienne malice,
Qu'il confondra nos ennemis,
Et qu'à sa loi toujours soumis.
Nous l'aimerons sans cesse avec crainte et justice.

Et vous, petit enfant, prophète et précurseur,
Vous irez devant le Messie,
Criant à la terre endurcie :
"Réveille-toi, regarde arriver ton Sauveur."

Vous le ferez connaître en lui frayant la voie
Pour conquérir tout l'univers ;
Dans les cités, dans les déserts,
Vous irez proclamer la nouvelle de joie.

Vous manifesterez ce Soleil radieux
Qui va se lever sur le monde,—
O miséricorde profonde !—
Pour réconcilier la terre avec les Cieux.

Il brille à l'horizon; vous en êtes l'aurore;
Vous en montrerez les bienfaits,
Vous ferez entrer dans sa paix
Tout royaume aveuglé, tout peuple qui l'ignore."

V

Dès lors, l'enfant grandit et se fortifia
En esprit, en grâce, en sagesse ;
Le désert cacha sa jeunesse
Jusqu'au jour où sa voix retentit et cria.

DEUXIEME PERIODE

Prédication de Saint Jean-Baptiste

I

A l'entour de ses reins bouclant une ceinture,
Jean portait un habit fait de poil de chameau;
Sauterelles et miel formaient sa nourriture;
Les torrents, pour sa soif, lui fournissaient leur eau.

Voilà qu'au quinzième an de l'empereur Tibère,
La paix régnant parmi les peuples de la terre,
Anne et Caïphe étant grands prêtres d'Israël,
Pontius Pilatus, gouverneur de Judée,
Hérode, l'Antipas, roi de la Galilée,
Jean... de prêcher enfin reçut l'ordre du Ciel.
L'univers vit alors le fils de Zacharie
Vérifier ces mots du prophète Isaïe :
"Une voix surgira, criant dans le désert :
Voici l'heure du Christ, préparez sa venue;
Rendez droits ses sentiers; que tout mal diminue;
Que se ferme tout gouffre où le monde se perd;
Remplissez les vallons; abaissez les montagnes;
Hâtez-vous d'aplanir les chemins raboteux,
De redresser partout les chemins tortueux,
Dans les fières cités, les bourgs et les campagnes,
Où chacun verra de ses yeux
Le Sauveur envoyé des Cieux."

Il s'en vint donc prêcher au désert de Judée,
Parcourant les pays baignés par le Jourdain,
Déployant dans son oeuvre un zèle souverain,
Communiquant au monde une nouvelle idée :

Celle du repentir et du retour à Dieu
Par un baptême pur dans les eaux de ce lieu.
Il exhortait le peuple à faire pénitence :
"A cause, disait-il, du Sauveur qui s'avance
Pour régénérer l'univers
Et le délivrer de ses fers."

De toutes parts, le peuple en grande multitude
Se pressait pour entendre un langage si rude:
Et tous les convertis, leurs péchés confessés,
Etaient par Jean-Baptiste aussitôt baptisés.

II

Apercevant un jour, au milieu de la place,
Plusieurs Pharisiens, gens à perfide face,
Il leur cria, plein de courroux :
"Qui donc vous enseigna, vous, race de vipères,
A redouter enfin les célestes colères
Qui vont bientôt fondre sur vous ?
Gardez-vous bien de dire: "Abraham notre père
Sera notre Salut;" — car du sein de la terre,
Même de ces rochers, Dieu peut faire surgir
Des enfants d'Abraham qui vous feront rougir.
Les arbres sont déjà sondés jusqu'aux racines,
Et tout arbre rebelle à porter de bons fruits
Sera coupé, brûlé, comme un fagot d'épines;
Ainsi tous les méchants seront bientôt détruits...
Convertissez-vous donc et faites pénitence ;
Car voilà l'unique espérance
Que je donne à ceux que j'instruis."

Le peuple demandait comment il fallait vivre;
Et Jean leur répondait: "La règle qu'il faut suivre
En tout, c'est la sobriété,
La justice et la charité.

Avez-vous double habit ?... faites-en le partage
Avec le pauvre et le vieillard;
Votre table offre-t-elle un excès d'étalage ?....
A l'affamé faites-en part.
Vous, Publicains, soyez moins cruels, moins sévères,
N'exigez pas plus que le droit;
Vous, soldats, montrez-vous, sans fraudes, sans colères,
Contents de ce que l'on vous doit."

III

La foule, émerveillée, anxieuse, adoucie,
Se demandait si Jean n'était pas le Messie:....
"Non, leur répliquait-il, non, je ne le suis pas;
Gardez-vous de cette méprise.
Il est vrai que je vous baptise,
Mais dans l'eau seulement et d'un fragile bras.
Mon baptême n'est rien que simple pénitence;
Plus grand, plus fort que moi sera le Rédempteur,
Vrai Fils de Dieu, vrai Dieu dans sa toute-puissance.
Que suis-en en mon néant ?... Son humble précurseur.
Je ne mérite pas, courbé dans la poussière,
De toucher aux cordons des souliers de ses pieds.

Il tient déjà le van pour nettoyer son aire;
Et quand il aura mis son blé dans ses greniers,
Il brûlera la paille au feu de sa vengeance,
Feu qui ne s'éteindra jamais.
Rendez-vous donc enfin dignes de sa clémence,
De son amour et de sa paix.
Il vous baptisera d'un tout autre baptême,
Dans les flammes du Saint-Esprit,—
Non plus l'avant-coureur, mais la substance même
Du vrai salut par Jésus-Christ."

IV

C'est alors que Jésus vint de la Galilée,
Pour recevoir lui-même, aux yeux de l'assemblée,
Le baptême de Jean sur les bords du Jourdain :
Dès qu'il l'eut aperçu, Jean s'exclama soudain :
"Que vous veniez à moi, Seigneur, est-ce possible,
Lorsque c'est moi, plutôt, qui dois aller à vous ?" —
Jésus lui répondit : "L'accord soit entre nous :
La justice requiert cette preuve sensible
Que nous obéissons tous deux
A notre Père dans les Cieux."

Or, Jésus baptisé, tout frémit sur la rive....
Le Ciel s'illumine aussitôt....
La lumière en sort à grand flot....
Sous forme de colombe à divine missive,
Le Saint-Esprit descent, radieux, vers Jésus....
Il vient se poser sur sa tête....
La foule, tremblante, s'arrête....
On admire, on adore, on ne respire plus....
D'en Haut la parole du Père
Met au comble l'émotion :
"Voilà mon Fils.... A lui le Sauveur de la terre,
Toute ma complaisance et mon affection."

TROISIEME PERIODE

Témoignage de Saint Jean-Baptiste envers Jésus.

I

Or, de Jérusalem, des prêtres, des lévites,
Envoyés par les Juifs, un jour, vinrent à Jean,
Voulant qu'il déclarât, en termes explicites,
De quelle œuvre nouvelle il était l'artisan.

"Qui vous êtes..... voilà tout ce qu'on vous demande:
Si vous êtes le Christ, parlez, dites-le nous;
Car votre renommée est maintenant si grande
Que le monde se trouble et s'agite pour vous."

"Je ne suis point le Christ," Jean s'empresse de dire—
"N'êtes-vous pas Elie ?"—"Oh! je ne le suis pas." —
"Mais vous êtes prophète ?"—"Oh! quel nouveau [délire !"—
Et tous ces gens voyaient croître leur embarras.

"Quoi donc, alors, quoi donc dites-vous de vous-même?
Quelle réponse, enfin, pouvons-nous rapporter ?
Parlez, expliquez-vous; car le conseil suprême
Ne vous permettra point de le déconcerter." —

"Je ne suis que la voix de l'univers qui crie :
Israël, tressaillez, car voici le Sauveur;
Je ne suis que l'écho des clameurs d'Isaïe :
Préparez, rendez droits les sentiers du Seigneur." —

"Vous n'êtes pas le Christ, vous n'êtes pas Elie,
Vous n'êtes pas prophète: alors, dites pourquoi ·
Vous baptisez dans l'eau... Quelle est cette folie ?
Prétendez-vous créer une nouvelle loi ?" —

"Je ne baptise hélas! que pour la pénitence,
Pour convertir vos cœurs au cœur de Jésus-Christ;
Lui vous baptisera, non plus en apparence,
Mais en vérité même au feu du Saint-Esprit.

Il est plus grand que moi; je n'oserais, indigne,
Dénouer seulement ses cordons de souliers.
Vous l'ignorez encore; et moi, je le désigne:
Allez donc tous à lui, vous jeter à ses pieds." —

II

Cette rencontre eut lieu tout près de Béthanie.
Jean baptisait alors au delà du Jourdain.
Cette terre, bientôt, devint sainte et bénie,
Car on y vit passer Jésus le lendemain.

L'apôtre, en le voyant, se frappa la poitrine
Et dit avec chaleur: "Voici l'Agneau de Dieu
Dont l'infini mérite et la grâce divine
Effacent les péchés de tout monde en tout lieu.

C'est de lui que j'ai dit: Il viendra tout-à-l'heure
Un Saint plus grand que moi, plus ancien, plus puissant
C'est pour lui qu'au désert j'ai fixé ma demeure;
C'est pour le révéler qu'on me voit baptisant.

Le Dieu qui m'envoya dit un jour à mon âme,
Avant que j'eusse vu le Divin Rédempteur :
"Mon Fils est celui-là sur qui l'Esprit de flamme
Viendra, comme un oiseau, reposer sa splendeur."

Ce signe, je l'ai vu, car l'Esprit-Saint lui-même,
Ravissante colombe, est descendu des Cieux :
A l'instant où Jésus recevait mon baptême,
Il se posa sur lui, visible à tous les yeux.

C'est pourquoi, maintenant, je lui rends témoignage,
Proclamant que c'est lui, Fils unique de Dieu,
Qui vient pour baptiser, sauver son héritage,
Dans l'Esprit et le sang, dans l'amour et le feu."

III

Le jour suivant, Jésus repassant à distance,
Jean l'aperçut encore et cria de nouveau :
"Voici l'Agneau de Dieu; saluons sa présence :
Respect, honneur et gloire à ce Divin Agneau !" —

Deux disciples marchaient aux côtés de l'apôtre;
Le quittant aussitôt, ils suivirent Jésus....
"Pourquoi, dit le Sauveur, me suivre l'un et l'autre?"—
"Si nous allons au Christ, Jean ne nous retient plus...

Maître, où demeure-vous ?" — "Venez, voyez vous-
[mêmes" —
Ils ne se lassaient pas d'admirer ses discours....
Subjugués et ravis par ses charmes suprêmes,
Ils ne songèrent plus qu'à le suivre toujours.

André, l'un de ceux-là, courut dire à son frère;
"Voilà que nous avons trouvé le Rédempteur."
Simon vint à son tour :—"Tu t'appelleras Pierre."
Dit Jésus, regardant ce nouveau serviteur.

IV

Jésus vint en Judée avec tous ses disciples,
Et restant en ces lieux, se mit à baptiser.
Jean lui-même, à Salim aux fontaines multiples
Baptisait et prêchait sans jamais se lasser.

Il s'éleva bientôt une étrange dispute
Entre les deux partis: les amis du Sauveur
Et les amis de Jean.... Au plus fort de la lutte,
Ces derniers, résolus, dirent au Précurseur :

"Voyez, tous vont à lui... Souffrez-vous qu'il baptise?...
Ne fut-il pas par vous, maître, dans le Jourdain,
Lui-même baptisé ?.... Fonde-t-il une Eglise
Pour combattre la vôtre, objet de son dédain ?" —

Jean leur dit : "Calmez-vous; n'est-il pas nécessaire
Qu'on me délaisse, moi, pour aller à Jésus ?
Mon œuvre, sachez-le, doit être temporaire :
Je m'effacerai; lui.... croîtra de plus en plus.

Nul ne peut accomplir que la stricte mesure
Du pouvoir qui lui fut conféré par le Ciel.
N'ai-je pas toujours dit, sans la moindre imposture,
Que j'ouvre, ici, la voie au Christ en Israël ?

N'est-ce pas à l'époux que l'épouse fidèle,
Pour leur commun bonheur, tout entière se doit ?
Et l'ami de l'époux, si son ami l'appelle,
Approuve avec plaisir ce qu'il entend et voit.

Le Christ, voilà l'époux: l'humanité perdue,
Voilà, pour la sauver, l'épouse de son cœur;
Court-elle toute à lui, palpitante, éperdue,
Moi, l'ami, je suis fier, que l'époux soit vainqueur.

Je suis le plus petit, car je viens de la terre;
Celui qui vient d'en-Haut est au dessus de tous:
Or, le Christ vient du Ciel, envoyé par son Père,
Et moi, fils du néant, je n'en suis pas jaloux.

Mais l'envoyé de Dieu, s'il est seul à le dire,
Sans autre témoignage et sans preuve à l'appui,
Le monde le croira tombé dans le délire....
C'est pourquoi, devant tous, je témoigne de lui.

Je sais qu'il est le Christ et le Dieu véritable,
Je sais que sa parole est le Verbe divin,
Que son Père, l'aimant d'un amour ineffable,
Lui donne son Esprit sans mesure et sans fin.

L'univers tout entier, voilà son héritage.....
Le royaume éternel est le prix de la foi;
Tandis que les enfers deviendront le partage
De ceux qui n'auront pas voulu suivre sa loi."

QUATRIEME PERIODE

Eloge de Saint Jean-Baptiste par Jésus

I

Les disciples de Jean, voyant leur maître encore,
Avec lui conversaient, lorsqu'il fut en prison,....
"On suit Jésus partout comme un Dieu qu'on adore,"
Lui disaient-ils souvent, affligés sans raison.

De leur folle méprise et de leur jalousie
C'est en vain que sans cesse ils les dissuadait,
    En vain qu'il leur recommandait
    De suivre eux-mêmes le Messie...
Toujours la répugnance en leur âme grondait.

Enfin, pour les convaincre et pour les mieux instruire
De leur propre devoir à l'égard de Jésus,
Il en délégua deux, avec ordre de dire :
"Maître, Jean nous envoie, et nous mêmes, confus,
    Nous vous prions avec instance
De vous faire connaître et de nous garantir
    Si l'on doit avec assurance
Voir en vous le Sauveur qui doit tout convertir."

Jésus les entendit, et pour toute réplique,
"Demeurez, leur dit-il, avec moi quelque temps."
    De la façon la plus pratique,
    Par des mirâcles éclatants,
Il manifeste alors sa puissance divine,
Et dit : "Voilà mon œuvre et voilà ma doctrine :
    Le sourd entend, l'aveugle voit,
    Le boîteux marche d'un pas droit,
Le lépreux est guéri, le démon mis en fuite,
    Le mort, au besoin, ressuscite,

Et l'Evangile au pauvre est prêché comme au grand.
Heureux tout homme qui ne prend
Aucune cause en moi de scandale et de chute.
Allez donc, sans plus de dispute,
Et vous direz à Jean ce que vous avez vu,
Ce que vous avez entendu."

II

Les disciples partis, Jésus à l'assistance
Dit: "Qui donc êtes-vous allés voir si souvent
Au désert du baptême et de la pénitence ?....
Est-ce un roseau fragile agité par le vent ?....
Non, car il est debout, comme un arbre géant....
Est-ce donc la splendeur, le luxe et la mollesse ?....
Non; vous savez que la richesse
Habite les palais des rois....
Mais qui donc, encore une fois,
Etes-vous allés voir? Est-un prêtre?... Un prophète?...
Sachez-le, c'est un astre: un astre qui réflète
La justice divine et la grâce du Ciel....
O trésor de mon Père !... O joyau d'Israël !....
Entre tous les fruits de la femme,
Il n'en est point né de plus grand.
C'est lui dont la voix me proclame,
Et l'univers tressaille à son cri pénétrant.

Or, voyez la grandeur du royaume céleste
Que je vous apporte aujourd'hui :
Là-haut, le saint le plus modeste
Est encore au dessus de lui.
Mais ce royaume, hélas! il souffre violence;
Il se conquiert uniquement
Par la vertu, par la souffrance,
Par l'épreuve et la peine et le crucifiement.

Voilà ce que tous les prophètes
Ont enseigné jusqu'à nos jours.
Tenez donc vos cœurs prêts et vos oreilles prêtes
A s'ouvrir pour le ciel, à m'entendre toujours,
Comme les sages font qui fléchissent leurs têtes
Au baptême de Jean, à ses rudes discours.
A qui dirai-je, hélas! que ce peuple est semblable ?
A de simples enfants, à des gens étourdis,
Sur la place publique assis,
Et, par un désaccord coupable,
Se disant l'un à l'autre: "Holà! que faites-vous ?
Nous avons beau chanter pour la réjouissance,
Nul d'entre vous n'ouvre la danse;
Nul, non plus, ne gémit, si les airs les plus doux,
Les plus funèbres de nos flûtes,
Pleurent pour vous faire pleurer."

Vos contradictions, vos erreurs et vos luttes
Vous devez aujourd'hui déplorer;
Car Jean-Baptiste est là, mangeant, buvant à peine,
Et vous le dites possédé;
Le Fils de l'homme vient, s'assied à table pleine;
Changeant alors de procédé,
Vous dites: "C'est un homme aimant la bonne chère,
Se plaisant à boire du vin,
Favorisant les gens de vie irrégulière,
Vivant lui-même en publicain."

En vérité, pécheurs, voilà ce que vous dites....
Ne cesserez-vous point ces discours hypocrites ?
On connaît la sagesse à ses nobles produits;
Voyez l'œuvre de Jean si féconde en mérites:
La mienne doit produire encor de plus beaux fruits;
Car je ne suis pas seul à rendre témoignage
A la divinité de mon œuvre ici-bas.
Qui d'entre vous ne connaît pas
La réponse que Jean fit un jour au message

Qui vint l'interroger touchant sa mission ?
Il me proclama le Messie,
Et confondant toute argutie,
Prouva la vérité de son assertion.

IV

Je ne vous parle ainsi que pour votre avantage,
Pour vous instruire et vous sauver.
Le temps est venu d'observer
Qu'il est en ma faveur un autre témoignage
Plus fort que ma parole et que celle de Jean.
Sans doute Jean, pour vous, est une lampe ardente,
Une étoile resplendissante;
Et vous avez bien fait,—dans votre noble élan,—
De courir au Jourdain recevoir sa lumière;
Mais à présent voici mon Père
Qui me fait opérer des miracles divins;
Et ces prodiges surhumains
Où brillera toute ma gloire,
Si je les accomplis au milieu d'Israël,
Qui donc, juste et sensé, refusera de croire
Que je suis l'envoyé du Ciel ?"

CINQUIEME PERIODE

Mort de Saint Jean-Baptiste.

I

Hérode, le tétrarque, à tous ses autres crimes,
Ajouta le crime odieux
D'un mariage incestueux
Et se plongea bientôt dans les pires abîmes.

Il avait pris pour femme, en son funeste amour,
La propre épouse de son frère !....
De la façon la plus sévère,
Jean le réprimandait sans crainte et sans détour.

"Cela n'est pas permis; renvoyez cette femme."
Lui disait-il à tout propos.
Le roi s'indignait à ces mots
Qui ne faisaient qu'aigrir sa fureur et sa flamme.

Enfin, dans sa colère, il fit mettre en prison
L'apôtre au zèle intolérable.
Mais Jean, de son oeil redoutable,
Le poursuivait encore et troublait sa raison.

"Mettez-le donc à mort," disait Hérodiade....
Mais le roi craintif le gardait;
Souvent même il le consultait
Dans les perplexités de son esprit malade.

Il le savait toujours un homme juste et droit,
Plein de sagesse et de prudence;
Lui conservant sa confiance,
Il le vénérait même, en ses jours de sang-froid.

II

Une époque arriva, splendide, favorable
Aux vœux de la femme sans foi :
Ce fut à la fête du roi
Qu'elle assouvit enfin sa vengeance implacable.

Hérode fit mander au banquet somptueux
Les gens de haute renommée,
Les princes, les chefs de l'armée,
Tous les grands de la cour et ses amis nombreux.

D'Hérodiade, alors, la fille gracieuse
Entra, dansa devant le roi;
Hérode, l'âme en désarroi,
Aussitôt s'enflamma pour la belle danseuse.

Elle fut si charmante; elle plut tellement
Au roi puis à tous les convives,
Que toutes ces âmes lascives
L'admiraient sans relâche, avec ravissement.

Hérode, enfin, lui dit, égaré par l'ivresse
De l'amour, autant que du vin :
"O fille, ton charme est divin,
Et tu remplis mon cœur d'un excès de tendresse.

Aussi demande moi tout ce que tu voudras;
Dis, que faut-il à ton sourire ?....
Une moitié de mon empire ?....
Parle, dis-le sans crainte et tu l'emporteras.

Ta figure est un ciel, ta présence est un baume;
Je te le jure avec serment :
Tu règneras entièrement
Sur la plus riche part de mon vaste royaume."

III

La fille, en frémissant de bonheur et d'orgueil,
Accourt et demande à sa mère :
"Que faut-il donc que je préfère ?....
A ces offres du roi quel sera mon accueil ?"....—

"Oh! s'écria la mère, à son tour frémissante,
Et l'œil en feu comme Satan,
Demande la tête de Jean....
Que je la voie hideuse.... impuissante et sanglante."

La fille, de ce pas, s'en revient dire au roi :
"Que ma bouche ne vous attriste :
C'est la tête de Jean-Baptiste
Qu'il me faut dans un plat, pour ma mère et pour moi."

Le monarque est surpris d'une telle requête;
Mais à cause de son serment,
Il fait signe d'assentiment,
Et, devant tout le monde, il accorde la tête.

Un soldat, glaive au point, entre donc en prison,
Exécute le meurtre infâme,
Et livre l'objet qu'on réclame
Dans un rouge bassin provoquant le frisson.

Ce bassin est donné par Hérode à la fille:
A la mère ensuite il passa.....
Jean-Baptiste ainsi trépassa
En défenseur martyr des droits de la famille.

Ses disciples pieux embaumèrent son corps,
Le déposèrent dans la tombe;
Et du genre humain toujours tombe
Le pleur mêlé d'amour sur Saint-Jean depuis lors.

IV

Ce fut vers ce temps-là que la rumeur publique,
Eprise du nom de Jésus,
Le proclamait de plus en plus,
Et publiait partout son empire magique.

Mais la folle dispute à l'égard du Sauveur
Prenait mille formes diverses....
Le refrain de ces controverses
Etait: Prophète... Elie... ou Christ, ou Rédempteur.

Ces rumeurs, parvenant aux oreilles d'Hérode,
Le faisant gémir et songer,
Alors que venait le ronger
Le souvenir sanglant de l'horrible épisode.

"Vous êtes dans l'erreur," criait-il, excité
Par le remords et le délire, —
"Un homme d'un si grand empire
N'est pas autre que Jean, c'est Jean ressuscité !"

Foi du Canada

Notre cher Canada brille par son histoire,
Ses combats, ses héros de suprême valeur,
Dont la postérité gardera la mémoire,
Et dont les noms fameux font vibrer notre cœur.
Mais de tous ces héros quels sont les plus sublimes ?
Les soldats de l'Eglise ou les soldats du Roi ?
S'ils sont également généreux, magnanimes,
Il faut donner la palme aux martyrs de la Foi.

Notre cher Canada brille par ses ressources,
Trésors illimités de mines, de forêts,
De mers et de moissons, — intarissables sources
D'abondante richesse et d'immenses progrès.
Mais de tous ces trésors quels sont les plus sublimes,
Les bienfaits de l'Eglise ou les bienfaits du Roi ?
S'ils sont également précieux, magnanimes,
Il faut donner la palme aux œuvres de la Foi.

Notre cher Canada brille par ses lumières,
Ses flambeaux éclairant notre société,
De la jeunesse ardente illustrant les carrières
Et lui donnant l'essor vers la célébrité.
Mais de tous ces flambeaux quels sont les plus sublimes
Les astres de l'Eglise ou les astres du Roi ?
S'ils sont également radieux, magnanimes,
Il faut donner la palme aux soleils de la Foi.

Grandeurs du Canada

Chantons notre noble origine,
Le sang pur et choisi des Français nos aïeux :
Jadis du Canada la mission divine
Attira tant de saints, de héros et de preux !

Chantons nos époques sublimes :
Cartier plantant la croix sur le sol virginal,
Champlain fondant Québec sur d'opulentes cimes,
Maisonneuve donnant l'essor au Mont-Royal.

Chantons nos découvreurs alertes :
Sur les flots des grands lacs sieur de la Vérendry;
Marquette encor plus loin poussant les découvertes;
La Salle parcourant tout le Mississipi.

Chantons les misères sans nombre
De nos pères traqués au milieu de leurs champs,
Faisant le coup de feu sur l'Iroquois dans l'ombre
Et dépouillant le sol de ses arbres géants.

Chantons nos héros magnanimes
Contre qui se brisa le choc des assaillants :
Dollard ou les dix-sept volontaires victimes,
D'Iberville et Lemoyne aux faits-d'armes brillants.

Chantons notre foi conquérante :
Nos Laval, nos Plessis; pontifes courageux
Qui firent triompher, de main ferme et puissante,
La Croix et l'Evangile en des temps orageux.

Chantons nos saintes fondatrices :
Mance, Incarnation, de Youville, Bourgeois;
Héroïnes d'amour, dont les purs sacrifices
Valent de nos guerriers les plus fameux exploits.

Chantons nos élus du martyre :
Nos Jogues, Lallemand, Brébeuf et Daniel
Cueillant sur les bûchers où la foi les attire
Un supplice barbare, un triomphe éternel.

Chantons nos soldats, nos victoires :
Frontenac et Montcalm, Lévis, Salaberry :
Eclatants souvenirs, impérissables gloires,
Que notre peuple entier acclame d'un seul cri.

Chantons nos foudres d'éloquence,
Indomptables tribuns sans trève ni quartier,
Les nobles champions de notre indépendance :
Morin et Papineau, Lafontaine et Cartier.

Chantons nos braves patriotes
Aux jours de trente-sept, époque de malheur,
Où pour briser le joug de nos maîtres despotes,
Ils versèrent leur sang avec tant de valeur !

Chantons nos foyers de lumières :
Notre éducation aux classiques flambeaux,
Nos universités, collèges, séminaires,
Nos écoles d'enfance aux résultats si beaux !

Chantons notre langue française,
Langue de Bossuet, langue de nos aïeux,
Langue où la foi respire, où le coeur est à l'aise,
De nos mères le verbe agréable et joyeux.

Chantons nos maisons de refuge :
Ces royaumes bénis des Sœurs de charité,
Où l'on voit se combattre, en un double déluge,
Un océan de maux, un autre de bonté.

Chantons l'Eglise notre mère
Qui ne cessa jamais de diriger nos pas,
De consoler nos cœurs en toute épreuve amère,
De bénir nos efforts, de nous tendre les bras.

Chantons nos apôtres célèbres
Que dans tous ses confins l'Amérique reçut,
Qui firent succéder la lumière aux ténèbres
D'une mer jusqu'à l'autre et du Nord jusqu'au Sud.

Chantons notre fleuve admirable
Le Saint-Laurent au cours noble et majestueux;
Nos chutes, nos torrents de force incomparable,
Nos rivières, nos lacs et nos ports somptueux.

Chantons nos splendides rivages
Où la grève et la mer unissent leur beauté,
Où tant de visiteurs, amants des douces plages,
Viennent humer l'air pur, recouvrer leur santé.

Chantons nos montagnes altières,
Nos immenses forêts, nos fertiles vallons,
Nos plaines de l'Ouest, inépuisables terres
Où le froment doré déborde les colons.

Chantons nos chasses glorieuses :
Orignaux et chevreuils, caribous et castors :
De nos bateaux pêcheurs les pêches merveilleuses :
Le saumon, le hareng, la morue à pleins bords.

Chantons nos richesses minières :
Nos Cobalts pleins d'argent, nos Klondykes pleins d'or;
Notre feuille d'érable et nos érablières,
A la fois du pays l'emblême et le décor.

Chantons la belle Canadienne,
Sa riante figure et ses jolis yeux doux :
Vaillante en ses devoirs d'épouse et de chrétienne,
Féconde en héritiers de son illustre époux.

Chantons nos frères des campagnes,
Leur paisible existence et leur frugalité :
Fortunés habitants qui, près de leurs compagnes,
Trouvent le vrai bonheur et la prospérité.

Chantons notre ferme espérance
En un bel avenir sans cesse grandissant :
Gloire à notre pays pour sa fortune immense,
Et pour tant de bienfaits grâce à Dieu tout-puissant !

Chantons nos chansons populaires,
Concerts de notre enfance, échos de nos berceaux,
Héritage sacré de la voix de nos mères,
Refrains de nos aïeux au fond de leurs tombeaux.

EPILOGUE

Cessons nos luttes fratricides, (1)
Emparons-nous du sol(2) et proclamons nos droits,(3)
Crions de voix tonnante et de cœurs intrépides :
Nos institutions, notre langue et nos lois ! (4)

---

(1) Cri fameux de Honoré Mercier.
(2) Cri du Curé Labelle.
(3) Cri de Lafontaine.
(4) Notre devise nationale.

Vive la Canadienne

En Avril 1892, j'adressais au "Monde Illustré" la correspondance qui suit, en vue d'introduire un nouveau texte pour la susdite chanson :

"Il n'y a rien comme un criminel pour tout déclarer, une fois qu'il est entré sur le terrain des aveux. Manifestez un peu d'intérêt à son récit, et vous êtes sûr de tout savoir.

Pour moi, je me suis confessé d'avoir modifié tant soit peu une chanson patriotique, celle d'*Un Canadien errant;* l'on m'a donné l'absolution; même je me suis entendu dire que ce n'était pas un crime, mais une bonne œuvre, dans mon cas; et j'ai reçu des félicitations. En voilà plus qu'il n'en faut pour me décider. J'éprouve une certaine complaisance à faire maintenant l'aveu que j'ai plus d'un péché de cette sorte sur la conscience. Modifier des chansons, voire même des cantiques, ma foi! *j'ai tondu de ce pré* beaucoup plus que *la largeur de ma langue !*

J'ai établi, dans mes précédentes correspondantes, que c'est chose tout à fait ordinaire dans le monde, de voir les chansons populaires se modifier indéfiniment sous le souffle particulier de telle ou telle inspiration de temps, de lieux et de circonstances. Jusqu'ici, c'est un simple fait que l'on constate.

Or, on pourrait demander: Cette humeur transformatrice du peuple est-elle, de soi, bonne ou mauvaise ? Doit-on l'encourager ou la combattre ? Faut-il y résister ou la subir ?

La première réponse qui me vient à l'esprit est que cette humeur, bonne ou mauvaise, a toujours existé, existera toujours, et que ce serait folie, peine perdue, que d'essayer à l'entraver. Je l'ai dit, c'est dans la nature du peuple, c'est son caractère et c'est son droit, et aucune puissance au monde n'y peut rien. Autant vaudrait vouloir arrêter l'eau de couler dans le fleuve Saint-Laurent.

Mais enfin, dira-t-on, si les esprits éclairés, au point de vue moral et philosophique, reconnaissent que cette manie est de mauvais aloi, on laissera les rimeurs de basse classe s'en donner à cœur joie dans la manipulation des chansons; tandis que dans un monde plus élevé, plus noble et plus judicieux, on aura au moins la sagesse et la discrétion de s'abstenir.

Nous voilà au cœur même de la question. Eh! bien, je crois qu'il est impossible de condamner en bloc toutes les transformations des chansons et des cantiques populaires. Ce serait poser en principe que jamais, de la part de n'importe quelle main, une modification ne peut être supérieure à l'original, ce qui est manifestement faux; ou qu'il ne peut jamais se rencontrer de raisons, de circonstances assez fortes pour justifier un changement quelconque; ce qui n'est pas moins contraire à l'évidence des faits.

S'il est question de changements arbitraires et ridicules, où l'original est indignement sacrifié ou dans sa poésie, ou dans sa versification, ou dans son application morale; oh! alors, protestons de toutes nos forces ; qu'il n'y ait qu'une voix et qu'un sentiment parmi tous les esprits supérieurs de la société: la voix et le sentiment de la réprobation. Ne trempons pas dans une aussi coupable erreur. Laissons cette sale besogne aux rimailleurs improvisés parmi le peuple.

Mais s'il est question de changements tout à fait judicieux, où l'original, sans rien perdre des grâces de sa poésie et de sa justesse de versification, y gagne dans son application morale; de changements où l'original, défectueux dans la forme, se trouve réajusté suivant toutes les exigences de l'esprit, de la délicatesse et de la littérature; de changements en un mot qui constituent un incontestable progrès; alors il ne me semble pas que l'œuvre soit mauvaise, ou seulement d'un caractère équivoque. Je crois que c'est un champ d'action honorable, où les sages de la littérature peuvent se ren-

contrer, où les poètes, même de bonne catégorie, peuvent encore trouver des lauriers à cueillir.

Ce qui fait que ma variante de la chanson *Un Canadien errant* a trouvé grâce devant le public, c'est que le style, se maintenant à peu près au même diapason, l'application morale y gagne énormément sur l'original, en s'adressant à nos millions d'émigrés canadiens dans toutes les parties des Etats-Unis, pendant que l'original ne visait que les exilés politiques de 1837.

Aujourd'hui, je veux présenter un exemple du deuxième cas, celui d'un changement justifiable par l'amélioration de la forme littéraire. Je n'ai pas besoin d'aller loin pour cela ni de tâtonner. Je prends la chanson la plus populaire du Canada, notre chanson nationale et patriotique par excellence: *Vive la Canadienne* que tout le monde connaît, qui résonne avec éclat dans les circonstances les plus solennelles et qui fait vibrer toutes les fibres de notre cœur.

Je vous arrête tout court. Etes-vous capable de me chanter tous les couplets de cette chanson ? Vous êtes interdit et vous dites : Non.—Où est le Canadien qui me chantera tous les couplets ? Je ne crois pas qu'il y en ait un sur cent, même un sur mille !

C'est étrange, me dites-vous, et pourtant c'est vrai. Alors, comment expliquer ce mystère ? L'explication n'est pas difficile. Ouvrez le recueil d'Ernest Gagnon: *Chansons populaires du Canada*, à la page six, et lisez toutes les stances de cette fameuse chanson. Vous verrez de suite que c'est un véritable fatras de platitudes et d'absurdités, sans poésie et sans style. Les bras nous tombent du corps, quand nous arrivons à la septième strophe :

Notre bonheur augmente
Quand nous sommes tous soûls.

Hélas! faut-il qu'une chanson qui commence si bien,—car le premier couplet est tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus entraînant,—dégénère en une

chanson d'ivrognerie et de débauche ! On nous annonce un chant à l'honneur de la femme canadienne, et on nous donne un chant qui célèbre les vapeurs de l'ivresse ! *Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

Qu'est-ce qu'il y a donc de si populaire dans cette chanson ? C'est l'air, messieurs, c'est l'air ; c'est cette note altière et superbe, et à la fois douce et tendre, qui vous empoigne, qui vous captive, et qui rivalise si bien avec la musique nationale de n'importe quel peuple ? C'est l'air et non pas les mots : car les mots sont indignes de l'air, indignes de la Canadienne, indignes du pays ; les mots répugnent à la mémoire et au cœur, et il est aussi impossible de les chanter que de les apprendre. Ce serait une tâche bien ingrate, que je n'ai vu jusqu'à présent accomplie par personne ; et c'est un objet de grande surprise que Mr Ernest Gagnon ait pu seulement sauver ces mots du naufrage et les consigner dans son livre. Mr Gagnon ne mérite aucun blâme, assurément ; car il est en cela, un simple compilateur, et il a bien soin de nous avertir dans sa préface qu'il n'assume aucune responsabilité.

Eh ! bien, la chanson en l'honneur de la femme canadienne, vous croyiez qu'elle existait et elle n'existe pas. Elle est à faire, elle est à créer. Seul, le point de départ existe. Le thème est donné.

Vive la Canadienne !
Vole, mon cœur, vole !
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux !
Et ses jolis yeux doux,
    Tout doux !
Et ses jolis yeux doux !

C'est magnifique. C'est une inspiration de haute volée. Mais l'original ne va pas plus loin. Qui reprendra, ici, l'inspiration, et développera fièrement le thème promis ?

. . . . . .

CONCLUSION

La vieille chanson *Vive la Canadienne* à cause de son air si éveillé, si doux et si tendre à la fois, est toujours considérée par la messe du peuple canadien comme notre chanson nationale par excellence.

Mais c'est l'air surtout qui persiste. Car on sait que les mots, à part ceux du premier couplet, ne valent absolument rien.

Et c'est la raison, sans doute, 1o pourquoi on ne la chante jamais quoiqu'on la joue sur tous les instruments de musique avec le plus bel enthousiasme, et 2o pourquoi la chanson *O Canada* du juge Routhier (qui se chante !!!) a paru la supplanter depuis l'année 1884 et s'accréditer plus ou moins, dans les hautes sphères, comme notre vrai chant national.

Toutefois (*adhuc sub judice lis est*), le peuple réclame toujours son ancienne chanson *Vive la Canadienne*. Et à celle-ci il ne manque évivdemment que des mots propres et convenables pour prendre sa revanche et garder sa noble position à la tête de toutes nos chansons populaires dans le genre patriotique et national. On peut même conjecturer que si, en 1884, on eût pu chanter la *Canadienne* avec de tels mots propres et convenables, le Comité de la Saint-Jean-Baptiste n'aurait pas cherché mieux.

C'est pour répondre aux aspirations d'une telle mentalité que l'auteur, tout en conservant intact le premier couplet, a composé une chanson toute nouvelle sur le vieux thème de *Vive la Canadienne*. C'est une chanson qui peut se chanter !!! Elle est en partie sérieuse et en partie gaie, mais noble toujours.

On trouvera, peut-être, un peu longue cette chanson de 20 couplets. Rien n'oblige de la chanter d'un bout à l'autre. Qui peut plus peut moins. On peut se borner à un petit nombre de strophes.

Comme chanson nationale, dans les circonstances nobles et solennelles, on ferait bien de la limiter aux six

premiers couplets. Le reste peut être chanté à loisir, quand on a du temps et que la note plus enjouée, un peu comique même, convient davantage à l'exubérance des esprits et des cœurs.

VIVE LA CANADIENNE

Vive la canadienne,
Vole, mon cœur vole,
Vive la canadienne,
Et ses jolis yeux doux,
Et ses jolis yeux doux, tout doux,
Et ses jolis yeux doux.

Femme forte et chrétienne,
Vole, mon cœur vole,
Femme forte et chrétienne,
Elle nous charme tous, etc.

Elle est fine et gentille,
Vole, mon cœur vole,
Elle est fine et gentille,
Belle dans tous les goûts, etc.

Elle rayonne et brille,
Vole, mon cœur vole,
Elle rayonne et brille,
Avec ou sans bijoux, etc.

Nous l'aimons à l'extrême,
Vole, mon cœur, vole,
Nous l'aimons à l'extrême,
D'amour tendre et jaloux, etc.

Elle est reine suprême,
  Vole, mon cœur, vole,
Elle est reine suprême,
Des cœurs à ses genoux, etc.

C'est à qui la marie,
  Vole, mon cœur, vole,
C'est à qui la marie,
Les garçons en sont fous, etc.

Par sa riche industrie,
  Vole, mon cœur, vole,
Par sa riche industrie,
Elle joint les deux bouts, etc.

Que d'enfants elle donne,
  Vole, mon cœur, vole,
Que d'enfants elle donne,
A son joyeux époux ! etc.

La famille foisonne
  Vole, mon cœur, vole,
La famille foisonne
En petits manitous, etc.

Elle fait à l'aiguille,
  Vole, mon cœur, vole,
Elle fait à l'aiguille,
Nos habits, nos surtouts, etc.

Elle apprend à sa fille,
  Vole, mon cœur, vole,
Elle apprend à sa fille,
A ménager les sous, etc.

Elle fait à merveille,
  Vole, mon cœur, vole,
Elle fait à merveille,
La bonne soupe aux choux, etc.

Elle est bien sans pareille,
  Vole, mon cœur, vole,
Elle est bien sans pareille,
Pour soigner rhume et toux, etc.

On adore ses tartes,
  Vole, mon cœur, vole,
On adore ses tartes,
Son beurre et ses ragoûts, etc.

Elle a toujours aux cartes,
  Vole, mon cœur, vole,
Elle a toujours aux cartes,
Les mains pleines d'atouts, etc.

Jusqu'à l'heure dernière,
  Vole, mon cœur, vole,
Jusqu'à l'heure dernière,
Sa vie est toute à nous, etc.

Ce n'est qu'au cimetière,
  Vole, mon cœur, vole,
Ce n'est qu'au cimetière,
Que son règne est dissous, etc.

Allons fleurir sa tombe,
  Vole, mon cœur, vole,
Allons fleurir sa tombe,
Un grand cœur est dessous, etc.

Que notre pleur y tombe,
  Vole, mon cœur, vole,
Que notre pleur y tombe,
Plein de souvenez-vous, etc.

REMINISCENCE

Cette chanson fut publiée, dans le temps, par plusieurs journaux du Canada et des Etats-Unis. Ayant certaines appréhensions, vu d'une part mon caractère de prêtre, et de l'autre le caractère profane de mon œuvre, je crus bon de donner au public de nouvelles explications pour me justifier. J'écrivis donc au "Messager" de Lewiston, Me.:

"Ma chanson, lue sans commentaires, peut provoquer un certain étonnement: mais si l'on connaît bien toutes les circonstances qui ont donné lieu à son apparition sur la scène littéraire, on sera forcé de dire: Honni soit qui mal y pense.

Ma justification est dans le fait que les couplets de l'ancienne chanson "Vive la Canadienne", sauf le premier, sont un fatras d'absurdités et de platitudes. La preuve éclatante de cette assertion n'est-elle pas le fait que ces couplets sont ignorés de tout le monde ? Nul ne les connaît, nul ne les chante. Pourquoi ? Parce qu'ils sont indignes de l'être. Mr Ernest Gagnon dit lui-même (*Chansons Populaires*, p. 4) que "le premier couplet est le seul qui soit généralement connu," et que "les autres laissent beaucoup à désirer sous le rapport du sentiment poétique."

Et voilà maintenant une singulière situation! Il se trouve que le Canada a, pour chant patriotique et national, une chanson que personne ne connaît et que personne ne peut chanter, parce qu'aussitôt connu, le thème vulgaire et trivial de cette chanson nous révolte et nous étouffe la voix dans la gorge: une chanson qui n'a, à vrai dire, qu'un couplet, le premier: une chanson, enfin, dont l'air est superbe, mais dont les paroles sont une disgrâce.

Certes, il y a longtemps qu'un poète et un de nos meilleurs, aurait dû saisir la plume dans un moment

de révolte contre une anomalie aussi étrange, et nous donner, en l'honneur de la Canadienne, une chanson dont les mots fussent à la hauteur de la musique.

Les circonstances ont voulu que je fusse le premier à tenter l'entreprise. Et il faut avouer que l'occasion était excessivement engageante. Je venais justement d'établir une thèse, dans les colonnes du "*Monde Illustré*", à l'effet qu'il peut être permis quelquefois, et même bon, et même louable, d'apporter des modifications opportunes à certaines chansons populaires péchant par le fond ou par la forme. Il me fallait donner une preuve, un exemple. Et moi qui savais que la chanson nationale du Canada était si défectueuse : moi qui fredonnais l'air de cette chanson avec tant de délices, et qui gémissais depuis si longtemps de n'avoir pas de paroles à chanter avec cet air : comment aurais-je pu ne pas saisir la balle au bond, et faire un effort vers le double but désiré : une chanson nationale pour ma patrie, et un exemple irrécusable pour la justification de ma thèse ?

Mais le sujet était mondain, et j'étais prêtre : fallait-il m'arrêter à cette objection ? Je ne l'ai pas cru. C'était, tout au plus, une question de convenance. Or, j'ai eu assez de confiance dans la sagesse et le patriotisme de mes lecteurs pour espérer ceci : qu'ils comprendraient tous que je n'écrivais pas pour moi, mais pour le peuple canadien, et que les raisons sentimentales ne m'inspiraient pas, mais bien les raisons philosophiques et littéraires dont je subissais, en ce moment, l'influence.

J'ai donc cédé à l'entraînement : et j'ai même cru faire acte de patriotisme, en exposant quelque peu ma dignité cléricale, pour essayer à donner enfin à mon pays, dans une circonstance aussi favorable, une chanson nationale que je croyais sincèrement être le *desideratum* de tous les vrais Canadiens d'esprit et de cœur, soit du Canada, soit des Etats-Unis.

Que ma composition, au double point de vue moral et littéraire, soit un notable progrès sur les anciens

couplets de la chanson, il n'y a que la mauvaise foi qui puisse le contester: comme aussi la mauvaise foi et la malveillance pourraient seules se récrier à la vue de ma chanson, sous prétexte que c'est l'œuvre d'un prêtre."

Au reste, mes appréhensions furent de courte durée; car Mr Benjamin Sulte, dans la même correspondance où il approuva ma modification de la chanson du *Canadien errant*, daigna aussi me faire l'honneur et me rendre l'insigne service pour lequel je lui exprime ici toute ma reconnaissance, d'approuver non moins sincèrement et franchement ma récente modification de la chanson de la *Canadienne*. Je fus dès lors pleinement rassuré: car j'avais la preuve tangible, par un témoignage aussi compétent, que les hommes de lettres et les hommes d'esprit comprenaient parfaitement, sans nul scandale, sans nulle surprise même, les vrais motifs qui m'avaient inspiré, et qui devaient en justice me faire trouver grâce auprès de tout public intelligent et patriote. Que ce fût l'œuvre d'un laïque ou l'œuvre d'un prêtre, la chose importait peu: on avait enfin des mots propres pour chanter la chanson nationale de la *Canadienne*: c'était là le point essentiel: et la seule chose à considérer était que le public en fût satisfait.

Il sera donc intéressant, pour le public éclairé qui s'occupe de nos chansons populaires et patriotiques, de relire ici le témoignage franchement approbatif que M. Benjamin Sulte rendit à cette nouvelle chanson de *Vive la Canadienne*, dans une correspondance au *Monde Illustré* de Montréal, en date du 22 octobre 1892.

Voici comment il s'exprime:

"L'idée de Mr l'abbé Burque, de développer le chant de *Vive la Canadienne* a été excellente et tout à fait dans l'ordre. Ce genre de chansons qui consiste à énumérer les qualités ou les défauts d'une personne ou d'un type reconnu, nous autorise à ajouter couplets sur

couplets sans que l'on puisse dire que nous allongeons par trop; car le chanteur est toujours libre de choisir les strophes qui lui conviennent et de laisser les autres de côté. La Canadienne est un type; plusieurs poètes ne suffiraient pas à la peindre; on peut toujours dire son mot sur le compte de cette femme admirable sans mériter le blâme. C'est un thème à effet toujours. Vous en avez la preuve dans les santés que l'on boit à nos banquets, alors qu'un orateur se lève pour faire l'éloge des femmes de son pays. Les applaudissements ébranlent la salle et l'on entonne *Vive la Canadienne*. Mais les voix s'arrêtent au deuxième couplet, vu qu'il n'y a pas de suite, et j'avoue que c'est peu galant de notre part. Il était temps qu'un Canadien à l'esprit élevé comme l'est Mr Burque, se déterminât à concéder plus de terrain aux vertus de ce sexe auquel nous devons nos mères et nos sœurs. Dorénavant, on chantera la *Canadienne* plus longtemps et ce sera pour le mieux."

Le Canadien, Brave Habitant

(Sur l'air : *En roulant ma boule.*)

Fort de mon succès avec ma chanson en l'honneur de la *Canadienne*, je voulus faire un autre pas en avant et risquer une nouvelle chanson patriotique, cette fois à la louange du *Canadien*. Voici quelle fut, au mois de Juin 1892, ma correspondance, à ce sujet, au *Monde Illustré* :

"Je ne crois pas me tromper en disant que la chanson :

Derrière chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule, etc, etc.,

est, après *Vive la Canadienne*, la chanson la plus populaire du Canada.

Cela s'explique, premièrement, par le charme de l'air qui, par ses notes gaies, par sa cadence vive et harmonieuse, flatte le cœur aussi bien que l'oreille et s'impose à tout le monde.

Cela s'explique, en second lieu, par la nature même des mots qui frappent l'imagination. Un étang, des canards qui s'y baignent, le fils du roi qui y va chasser.... et avec quelle arme ? avec un grand fusil d'argent, pensez-y donc ! En voilà plus qu'il n'en faut pour faire battre le cœur de tout vrai Canadien et lui chauffer le sang dans les veines. Et puis ce nigaud de fils de roi qui vise le noir et tue le blanc, quel imbécile ! Jean-Baptiste se trémousse. Ah ! s'il eût été là, lui ! Mais ce qui met le comble à son transport, c'est de voir les diamants dans les yeux du canard, l'or et l'argent

dans son bec, ses plumes qui s'en vont au vent, et les dames, trois, qui courent après et les ramassent pour en faire un lit de camp ! Saperlote ! qu'il en avait de la plume ce canard-là ! Et puis, qu'il était riche et précieux ! Voilà Jean-Baptiste transporté dans les splendeurs et les merveilles des *Mille et une nuits.*

On conçoit qu'une telle chanson, avec un air si bien approprié, se trouve partout dans la bouche du peuple canadien. Elle est digne de sa popularité. Cela est incontestable.

La poésie en est bonne.

La versification laisse à désirer. Mais pour la lecture seulement. Si vous chantez, vous ne vous apercevez guère des rimes au pluriel accolées à des rimes au singulier.

Somme toute, il n'y a pas à retoucher cette chanson. Il faut la laisser intacte. Et on doit s'attendre à ce qu'elle sera toujours chantée par le peuple, en Canada.

Seulement, pour tous les esprits sérieux, on peut oser faire la réflexion que cette histoire du fils du roi qui vise un canard et en tue un autre, et de ces dames qui, d'un seul canard ébouriffé par quelques grains de plomb, ramassent assez de plumes pour faire un lit de camp, est plutôt bizarre que belle, plutôt piètre qu'intéressante.

Et d'un autre côté, l'air est irréprochable. L'air est charmant. Et la confrontation de ces deux pensées fait aussitôt jaillir dans l'esprit une troisième idée, qui est celle-ci : ne serait-il pas à propos d'avoir une autre chanson, à la fois plus belle, plus sérieuse, plus intéressante et plus instructive, qui puisse se chanter sur le même air ?

Pour ma part, monsieur le rédacteur, il y a longtemps que j'ai résolu cette question dans l'affirmative. Et je pense que plusieurs seront de mon avis.

La difficulté est de trouver un sujet convenable. Eh ! bien, franchement, je crois qu'une chanson patriotique, à la gloire du *Canadien*, ferait justement l'affaire.

Personne ne peut récuser un tel sujet, qui s'impose naturellement après celui de la *Canadienne*, et qui rejette dans l'ombre l'histoire du fils du roi, et de son grand fusil d'argent.

Il y a cependant une condition essentielle à remplir, si on veut que la nouvelle chanson remplace l'autre, ou du moins la côtoie : il faut qu'elle soit aussi simple, aussi claire et aussi limpide que l'ancienne : il faut que les mots aient des charmes non moins puissants, quoique d'un autre genre : il faut que le récit laisse au cœur une vive émotion avec une profonde satisfaction.

Fort de cette pensée, monsieur le rédacteur, je me suis mis à l'œuvre, et j'ai composé une chanson patriotique, adaptée à l'air de *En roulant ma boule*, tout en m'efforçant de la rendre à la fois digne de cet air et digne des suffrages du public.

Ai-je réussi ? Je n'en sais rien. Ce n'est pas à moi de le dire. Dans mon idée, elle est au moins d'un caractère plus noble et plus relevé que l'ancienne : et à ce titre, j'ose la présenter pour la publication.

Voici cette chanson à l'honneur du Canadien-Français, considéré surtout comme *habitant*, c'est-à-dire cultivateur.

Le Canadien, brave habitant
En roulant ma boule,
Est toujours gai, toujours content,
Rouli roulant,
Ma boule roulant ;
En roulant ma boule, roulant,
En roulant ma boule.

De grand matin, part en chantant,
En roulant ma boule,
Revient le soir en "turlutant",
Rouli roulant, etc.

Bon citoyen, fort bon vivant,
En roulant ma boule,
Il est heureux en cultivant,
Rouli roulant, etc.

Vive sa femme à chaque enfant,
En roulant ma boule,
Il en est fier et triomphant,
Rouli roulant, etc.

Tout plein de foi, le coeur fervent,
En roulant ma boule,
A son Eglise il va souvent,
Rouli roulant, etc.

Il est affable, honnête et franc,
En roulant ma boule,
Hospitalier, poli, galant,
Rouli roulant, etc.

Le plaisr est son élément,
En roulant ma boule,
Il s'amuse gaillardement,
Rouli roulant, etc.

Dans ses amours il est constant,
En roulant ma boule,
En amitié l'est tout autant,
Rouli roulant, etc.

En affaires il est prudent,
En roulant ma boule,
En politique il est ardent,
Rouli roulant, etc.

Rien devant lui qu'il n'aime tant,
En roulant ma boule,
Que son cheval vite trottant,
Rouli roulant, etc.

Dans les forêts s'il va chassant,
En roulant ma boule,
Tout vole, plume et poil et sang,
Rouli roulant, etc.

Sur les ondes s'il va voguant,
En roulant ma boule,
Il est superbe en naviguant,
Rouli roulant, etc.

Va-t-il en guerre, il est vaillant,
En roulant ma boule,
Hardi, rusé, vif et bouillant,
Rouli roulant, etc.

Conteur d'histoire, il est charmant,
En roulant ma boule,
Tout en riant, tout en fumant,
Rouli roulant, etc.

Un petit coup de vin brillant,
En roulant ma boule,
Le rend d'esprit tout pétillant,
Rouli roulant, etc.

Un Canadien Errant

Modification de la fameuse complainte du *Canadien errant* pour l'adapter à la condition générale de tous les Canadiens qui vivent ou voyagent en pays étrangers, surtout aux Etats-Unis, au lieu des Canadiens exilés, selon le texte de Gérin-Lajoie.

La génèse de cette modification se trouve expliquée dans ces paroles que l'auteur écrivait au *Monde Illustré*, numéro du 9 janvier 1892, et qui sont encore d'actualité :

"C'est bien là le sentiment et le vœu de tout véritable patriote, en Canada : retenir d'abord les enfants du pays, et puis y rappeler ceux qui s'en sont exilés. Nul doute que la fameuse complainte de Gérin-Lajoie *Un Canadien errant* ne contribue puissamment à cette noble fin en célébrant, d'une manière si touchante, les charmes du pays et les amertumes de l'exil. N'est-il pas vrai, cependant, que cette complainte, telle qu'elle est, ne s'applique pas rigoureusement à la situation ordinaire de nos Canadiens des Etats-Unis, et qu'elle serait beaucoup plus effective si elle était une exposition fidèle des sentiments propres à une telle situation ? Ce qu'il faut exprimer, d'après ce nouveau plan, c'est l'amour du pays, l'ennui de l'exil, le projet du retour, le retour et enfin les joies du foyer retrouvé. De cette manière, la complainte serait parfaite. Elle serait une véritable prédication. Impossible de la chanter sans se sentir entraîné dans cette voie. Je propose donc la modification suivante de cette patriotique chanson, espérant qu'on lui fera l'honneur de l'approuver."

I

Un Canadien errant
Loin de ses doux foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots :

"Si tu vois mon pays,
Mon pays bienheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Plongé dans les douleurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
D'infortunés moments.

O jours si pleins d'appâs.
Vous êtes disparus....
Et ma patrie, hélas !
Ne la verrai-je plus ?

II

Oui, je te reverrai,
O terre du bonheur !
Et je retrouverai
Les amis de mon cœur."

Aussitôt animé
Du plus noble dessein,
De son pays aimé
Il reprend le chemin.

Il arrive joyeux,
Le cœur libre d'ennui :
Oh ! qu'il se trouve heureux
Et tranquille chez lui !

Et là, souvent le soir,
Tout fier de son retour,
Il dit ce chant d'espoir,
De bonheur et d'amour :

"Hors de mon cher pays
Je n'irai plus souffrir :
Avec mes chers amis
Je veux vivre et mourir !"

Polémique Littéraire

Pour justifier cette modification de la romance de Gérin-Lajoie, il importe de rappeler ici succinctement, la polémique aimable et courtoise que j'eus alors à soutenir contre Mr Germain Beaulieu, homme de lettres bien connu. Mr Beaulieu protesta dans les termes suivants :

"Je loue hautement l'intention du digne prêtre; je reconnais l'ardent patriotisme qui le fait agir et je l'en félicite de tout mon cœur. Mais qu'il me permette de dire que je ne suis pas de son opinion lorsqu'il s'agit de défigurer le chant de Gérin-Lajoie. Le *Canadien errant* est une de ces romances sublimes de naïveté et de sentiment qui doivent rester intactes dans la mémoire d'un peuple. Vouloir les changer, les modifier, c'est leur ôter toute leur grâce, toute leur originalité charmante; en un mot, c'est vouloir indirectement les anéantir."

A cela je répondis:

"Selon moi, il est de toute évidence que cette chanson est aujourd'hui un anachronisme. Il y a 40 ou 50 ans, personne ne pouvait s'y tromper, le *Canadien errant* n'était autre que l'exilé de 1837. A la bonne heure. Mais aujourd'hui, dans l'idée de tout le monde, le véritable *Canadien errant*, c'est l'émigré volontaire..... Il en résulte donc l'inconvénient que voici : les mots : *Banni de ses foyers, mon pays malheureux* et *je ne la verrai plus* (ma patrie), nous font mal au cœur parce qu'ils portent à faux..... Et j'en conclus que mettre: *Loin de ses doux foyers* à la place de *Banni de ses foyers;* et *Mon pays bienheureux* à la place de *Mon pays malheureux;* enfin *Ne la verrai-je plus?* (ma patrie) à la place de *Je ne la verrai plus*, c'est tout simplement faire acte de justice et de patriotisme..... L'émigré volontaire qui, regrettant ses foyers, n'en pense que du bien et revient joyeux dans sa patrie, ne fait-il pas meilleure figure et ne donne-t-il pas meilleur exemple que l'exilé au cœur aigri qui meurt tristement à l'étranger ?... Quant à composer un chant nouveau pour atteindre ce but, ou choisir un hymne quelconque déjà en existence, j'estime que c'est une illusion, car pour remplacer le *Canadien errant*, il faudrait que le chant nouveau devînt, pour le moins aussi populaire: il y a 99 contre un à parier qu'on n'y arrivera pas...

Puis donc que le chant de Gérin-Lajoie n'est pas remplaçable d'une part, et que d'autre part, à raison des changements de temps et de circonstances, il demande à être légèrement modifié pour produire tout le bien dont il est susceptible, il ne me semble pas que ce soit montrer un esprit profanateur envers les saintes reliques du passé, ni porter une main sacrilège sur un joyau national, que de faire hardiment cette modification devenue nécessaire, pour l'avantage du public et pour l'avantage de la romance elle-même."

Nouvel assaut de Mr Germain Beaulieu.

"Les preuves qu'apporte Mr Burque à la nécessité de modifier la romance du *Canadien errant* ne m'ont nullement convaincu. Que dis-je? Plus encore que jamais je tiens à mon opinion: que cette romance doit rester intacte. Cette modification qu'on veut y apporter me paraît d'abord tout à fait impossible: le peuple ne l'acceptera pas. Il s'est habitué à chanter la romance telle que l'a composée Gérin-Lajoie; il ne saurait la chanter autrement. Les mots en sont gravés dans son cœur et rappellent à sa mémoire le souvenir des nobles luttes de nos pères; car le peuple, sous ce rapport, n'est pas aussi ignorant que veut le faire croire M. l'abbé Burque: qu'on lui parle des événements de 37 et l'on verra s'il les ignore! et l'on verra s'il a oublié les malheureux exportés, sur le triste sort desquels Gérin-Lajoie a composé sa romance.

On me parle de patriotisme: eh bien! ce souvenir de tant de luttes le réveillera dans le cœur du Canadien. Oui, quand le peuple chante :

Un Canadien errant
"Banni" de ses foyers.....

il reporte son esprit vers ces jours d'autrefois où nos pères luttaient pour la défense de leurs Droits et de leur Religion: où ils ne craignaient ni l'*exil*, ni la mort même, pourvu que cet exil et cette mort rapportassent à leurs fils une condition meilleure. Et quand nous avons une romance qui nous rappelle tant de hauts faits et de grandeur d'âme, on voudrait la modifier en ce qu'elle a de plus essentiel ? Et l'on amènerait le patriotisme à l'appui de ce changement ? Eh bien ! moi, je dis que non seulement par patriotisme, mais encore par reconnaissance pour ce qu'ont fait les héros de cette romance, nous devons la conserver telle qu'elle a été écrite; et c'est avec les larmes de 37 qu'elle a été écrite. Nous montrerons du patriotisme en la conser-

vant ainsi : car ce qui touche à l'histoire de notre pays est sacré, l'on peut dire que dans ce seul chant du *Canadien errant* est renfermée une page, toute de dévouement, de notre héroïque histoire : du patriotisme encore, car ce seul chant nous mettra devant les yeux les luttes de nos pères, et nous exhortera à ne pas craindre de tout sacrifier quand il s'agit de Langue, Droit, Religion. Malheureusement, nous sommes encore dans des jours où nous avons besoin de ces exemples.

Nous montrerons ensuite de la reconnaissance : car si l'on continue à chanter le *Canadien errant* tel que composé par Gérin, ce sera une preuve que l'on n'aura pas oublié le dévouement des *bannis* de 37. Quand on chantera :

Un Canadien errant
"Banni" de ses foyers,
Parcourait en pleurant,
Des pays étrangers,

on sera porté à se dire : "C'est pour nous qu'ils ont été bannis, c'est pour nous qu'ils ont pleuré : merci, oh ! merci, généreux défenseurs de nos droits !"

Et voilà comment j'entends le patriotisme ; surtout quand on peut fort bien se dispenser de défigurer une œuvre.

. . . . . .

Laissons donc intact notre chant suave du *Canadien errant* et si le besoin de romances se fait sentir, que l'on en fasse de nouvelles. Il ne manque pas de plumes : M. Burque nous l'a prouvé. Les strophes qu'il a déjà faites, qu'il les détache du *Canadien errant*, qu'il en ajoute de nouvelles à celles-là, que je prise beaucoup, je le dis en toute sincérité, et nous nous flatterons d'avoir deux jolies romances, l'une pour les Canadiens *bannis*, l'autre pour les Canadiens qui *s'exilent* volontairement."

A cette phase de la discussion, il n'y avait plus, évidemment, qu'un simple malentendu à dissiper, c'est ce que je fis dans une dernière correspondance.

"Mon honorable contradicteur se récrie comme s'il était question de faire disparaître de la littérature canadienne la chanson *Un Canadien errant*, telle que composée par Gérin-Lajoie. En vérité, s'il était question de cela, Mr Germain Beaulieu aurait raison de se soulever. Je me soulèverais moi-même un des premiers. Vouloir anéantir une de nos plus belles chansons canadiennes que tout le monde sait par coeur et qui est écrite partout dans les fastes de notre histoire, ce serait non seulement un acte de folie, mais ce serait encore du brigandage. Ces paroles de ma part doivent convaincre Mr Beaulieu que je partage tous ses sentiments à l'égard de la conservation jalouse de toutes nos perles littéraires, et que, par conséquent, il fait fausse route en m'accusant de vouloir anéantir une d'entre elles. Alors, qu'est-ce que je veux donc ?

Pour le faire comprendre, je rappellerai qu'il y a une grande distinction à faire entre une chanson telle que consignée dans l'histoire d'une littérature, et la même chanson telle qu'on la retrouve dans la bouche de tout un peuple. Autant la première est fixe, stable et inébranlable, autant la seconde est mobile et sujette à toute espèce de variations.

Il vous est facile, messieurs les écrivains, d'assurer la conservation de vos œuvres dans toute leur intégrité : vous n'avez qu'à les coucher dans les annales de notre histoire. Et vous savez fort bien que si ces mêmes œuvres étaient seulement confiées à la mémoire du peuple, il ne s'écoulerait pas dix ans avant qu'elles fussent entièrement défigurées et méconnaissables.

Quoi donc ! le peuple est-il falsificateur des œuvres littéraires ? Oui, certes, il l'est éminemment, pour toutes les œuvres confiées à sa mémoire, comme les romances et les chansons. C'est son droit. C'est dans sa nature, comme peuple. Vous n'y pouvez rien. Il est

lui-même si inconstant et si variable ! Il modifie ses chansons suivant son caractère. Tel jour, vous lui livrez une romance qui devient populaire; et dix ans, ou vingt ans après vous ne trouvez nulle part le texte original. Au lieu d'une chanson, vous en aurez peut-être une quinzaine, suivant la diversité des personnes et des endroits.

Ici, je crois énoncer une vérité qui est de notoriété publique. Je n'en donnerai qu'une preuve: *Hymns of all ages*, volume de 1616 pages, contenant plus de trente mille hymnes annotées. Un des chapitres les plus curieux dans l'histoire des cantiques est l'exposé des modifications qu'ils ont subies pour diverses raisons. La première stance de l'hymne *Jesus, lover of my soul*, par Charles Wesley, se lit de vingt différentes manières !

L'hymne de M. Lyte, *Abide with me*, se trouve également sous plusieurs formes. L'hymne exquise du Cardinal Newman, *Lead Kindly light*, n'a pas même été épargnée ! Règle générale, le peuple modifie donc ses chants, profanes et religieux, selon son caractère, ses goûts et ses besoins.

J'en viens maintenant à mon cas particulier. En proposant une modification à la complainte du *Canadien errant* je n'ai pas voulu porter atteinte à la chanson de Gérin-Lajoie, telle que consignée dans les fastes de l'histoire; j'ai voulu toucher seulement à la chanson publique, du domaine public, telle que trouvée dans la bouche du peuple.

Je sais que la première est sacrée et qu'on y touche pas. L'œuvre littéraire d'un homme doit se conserver tout à fait identique à elle-même dans l'histoire de la littérature. Aussi longtemps que la littérature vivra, quand quelqu'un demandera à voir l'œuvre de tel ou tel homme, il faut qu'on puisse lui montrer non pas une falsification de l'œuvre, mais l'œuvre même, dans toute son originalité.

Je sais cela. Mais je sais aussi que la deuxième chanson, la chanson populaire, a perdu ses droits à l'originalité, par le fait même qu'elle est tombée dans le domaine public. Ce n'est plus la chanson de tel ou tel auteur. C'est la chanson du peuple. Le peuple l'a chantée sans se demander d'où elle vient, sans s'inquiéter si elle est conforme ou non au texte original. Il la chante parce qu'il l'aime. Et quand une occasion se présente de la modifier plus ou moins pour l'adapter aux circonstances, aux besoins du présent et en faire une chanson d'actualité, je voudrais bien connaître la puissance au monde qui empêchera le peuple de faire cette modification !

Voilà mon cas. Et voilà mon excuse.

On dira : mais vous défigurez l'œuvre de l'auteur ! —Pardon, il n'y a pas de danger pour cela. La mémoire du peuple n'est pas un répertoire d'œuvres littéraires ; la légende n'est pas un criterium d'originalité. Soyez tranquille, dans cinquante ans, dans cent ans, si vous le voulez, on ne consultera pas la tradition populaire pour connaître la chanson originale de Gérin-Lajoie : on ira tout droit aux annales de la littérature : c'est là qu'est le répertoire et le criterium.

On dira : mais vous n'êtes pas le peuple, pour proposer une telle modification.—Non, sans doute, je ne suis pas le peuple. Aucun individu n'est le peuple. Et avec cette raison-là, jamais personne, parmi le peuple, n'aurait le droit de prendre l'initiative. C'est absurde. Il suffit de savoir que l'on répond à un besoin, à une aspiration du plus grand nombre. Et la preuve que je ne me suis pas trompé à cet égard, c'est que partout où j'ai introduit ma modification du *Canadien errant*, elle a été accueillie avec approbation et avec louange.

On dira : mais quand mille autres chansons auraient varié avec le temps, au moins celle-ci : *Un Canadien errant* n'a jamais varié, même dans la bouche du peuple ; et c'est mal fait que de ne pas la laisser ainsi, tou-

jours conforme au texte original. Jamais varié ? En êtes-vous bien sûr ? Informez-vous, et vous trouverez vite la preuve du contraire. Je soutiens qu'il s'est déjà glissé des modifications, antérieures à la mienne, dans le texte, voire même dans l'air de cette complainte. Elle a eu le sort de toutes les chansons populaires. La question est donc de faire prévaloir les modifications les plus heureuses, celles qui répondent le mieux aux besoins du présent, et aux aspirations du peuple.

Quant aux raisons qui m'ont inspiré dans ma propre modification, je les ai suffisamment exposées dans ma dernière correspondance. J'ai cru faire acte de patriotisme en appliquant cette chanson à tous nos *Canadiens errants* d'aujourd'hui qui sont des exilés volontaires. et aux oreilles desquels il est toujours bon de faire sonner la note du retour, le rappel de la patrie. Et j'estime que ce patriotisme-là doit bien en valoir un autre qui consiste à s'extasier, à se pâmer d'admiration devant les nobles folies de nos grands imprudents de 1837.

Par bonheur, il n'y a pas d'opposition sur ce point. Mr Germain Beaulieu déclare lui-même que ce serait bien d'avoir une romance pour les exilés de 1837 et une autre romance pour les exilés volontaires des temps actuels.

Dans mon idée, la complainte de Gérin-Lajoie répond parfaitement à ce double besoin, et il est impossible de mieux faire.

Voulez-vous chanter pour les exilés de 1837 ?

Chantez, dans le texte même de Gérin-Lajoie :

Un canadien errant
Banni de ses foyers....

Voulez-vous chanter pour les exilés volontaires de nos jours ? Chantez la même complainte, telle que modifiée par moi :

Un canadien errant
Loin de ses doux foyers"....

Ces dernières explications eurent plus que l'effet désiré: car non seulement elles donnèrent satisfaction à mon ami, mais elles l'engagèrent même à déposer les armes et à baisser pavillon de la façon la plus chevaleresque par ce gentil morceau de poésie :

FIN DE POLEMIQUE

(*A Mr l'Abbé Burque*)

Notre lutte ressemble un peu
Aux combats pleins de courtoisie,
Quand le champion, plein de feu,
De l'antique chevalerie,
Mourait pour sa dame et pour Dieu.

Nous avons, d'estoc et de taille,
Frappé bravement plus d'un coup,
Et, dans mainte et mainte bataille
Montré qu'on s'amusait beaucoup
A cette sorte de mitraille.

La plume fut notre canon ;
Notre champ fut "L'Illustre Monde"
Et sans trompette ni clairon
Loin de tous les fracas du monde
Vous m'avez demandé raison....

Et vous m'avez vaincu !... Victoire
Profitable aux deux combattants,
Sans larmes tu donnes la gloire :
Aussi je le jure, longtemps
Tu fleuriras dans ma mémoire !...

Mais, ô vainqueur, sur vos lauriers
Ne vous endormez pas : la brise
Dépouille à la fin les rosiers....
Faut-il que je vous contredise
Toujours, pour que vous écriviez ?

Germain Beaulieu.

Comme une politesse en attire une autre, je répondis par la pièce suivante, et la polémique fut close.

FIN DE POLEMIQUE

(*A Mr Germain Beaulieu*)

Allegorie

Un noble chevalier, pour l'honneur de sa Dame,
Etait chatouilleux à l'excès :
Qu'on touchât seulement à l'objet de sa flamme,
Il ne le permettait jamais !

Un jour il s'écria, brandissant son épée,
"Rustre, manant, tu vas mourir !
Car ma Dame se plaint de ta folle équipée :
Je ne pourrai plus te souffrir."—

"Pardon! dit le manant, c'est mon bonheur suprême
Que de lui prouver mon respect :
Un trône à votre reine, un sceptre, un diadème,
Voilà, Maître, tout mon souhait !"—

"Alors, tu m'as vaincu, je t'en donne la gloire,
Dit le chevalier radouci :
Je te laisse aller: va! Et pour cette victoire,
Tu pourras me dire merci."—

"Maître, c'est trop d'honneur, car dans cette aventure,
Non, je ne vous ai pas vaincu :
Mais de ma loyauté, seigneur, de ma droiture,
Vous ai seulement convaincu !"

F. X. Burque, Ptre.

Un autre justification de mon humble essai m'était réservée: une justification éminemment importante et significative, à l'honneur de laquelle je ne m'attendais pas: je veux dire l'approbation d'une autorité historique et littéraire telle que Mr Benjamin Sulte qui, dans une correspondance au *Monde Illustré*, numéro du 22 octobre 1892, daigna sanctionner à la fois mon innovation et les principes sur lesquels je l'appuyais, en écrivant ce qui suit :

"Depuis que Mr l'abbé F. X. Burque nous a parlé pour la première fois de la transformation que les couplets populaires subissent en traversant les âges, j'ai fait quelques réflexions à ce sujet, et je crois me rappeler que cette pratique est commune à tous les peuples. Cela procède des circonstances particulières à ceux qui chantent ces couplets."

Après avoir exposé, comme exemples, les transformations de la *Claire Fontaine*, du *Juif Errant*, de *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, de la *Marseillaise* elle-même, Mr Sulte a la bonté d'ajouter: "J'espère que Mr

Germain Beaulieu va voir le *Canadien Errant* sous un jour nouveau et qui est grand par lui-même, (comme le veut Mr l'abbé Burque). La transformation de quelques mots dans ces strophes célèbres tombe parfaitement d'accord avec la donnée du sujet tel qu'il est maintenant. Si Gérin-Lajoie a voulu parler des exilés de 1839, son cadre est (tout de même) susceptible d'embrasser les événements de notre époque; car c'est, après tout, l'élégie du Canadien sur la terre étrangère qu'il a voulu rendre; et puisque la moitié de notre peuple est aujourd'hui absente de ses foyers, il faut bien conserver les expressions douloureuses dont le poète s'est servi et dont il avait puisé l'inspiration dans son ardent désir de voir les Canadiens-Français se tenir compacts au milieu de la province de Québec, notre seule patrie, notre France !

Je vous citerai un autre fait bien curieux qui m'a été conté par Mgr. Faraud, évêque de la rivière McKenzie : — c'est que le *Canadien Errant* a déjà eu les honneurs de la parodie, comme toutes les œuvres qui impressionnent vivement un peuple au sens artistique. Monseigneur m'a chanté ces couplets pleins d'esprit, improvisés par les voyageurs du grand Nord-Ouest ; mais je me garderai bien de vous en fournir le texte... Pour faire plaisir à Gérin-Lajoie, je lui récitai, le lendemain, ce que je venais d'apprendre, et il rit de bon cœur. C'était un homme ouvert à toutes les surprises de l'intelligence; et se voyant travesti de la sorte, il me remercia de lui avoir fait connaître une chose aussi nouvelle."

Amour au Canada

AUTRE CHANT NATIONAL

Les mots sont adaptés à l'air du cantique *Nous vous invoquons tous*: 1o à cause de la grande popularité de cet air; 2o à cause de son imposante solennité ; 3o afin que cette chanson, quand on voudra chanter spécialement un hymne national canadien-français, puisse être substituée au *God save the King* des Anglais.

Amour au Canada
Que la France fonda,
Terre chérie.

Refrain

Toujours nous t'aimerons,
Et nous t'exalterons,
Et nous te chanterons,
Belle patrie.

Amour au Canada
Que Dieu consolida,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où la gloire abonda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Que le sang féconda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où la foi déborda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où Cartier résida,
Terre chérie.

Amour au Canada
Que Champlain habita,
Terre chérie.

Amour au Canada
Que de Laval guida,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où Frontenac gronda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où Montcalm commanda
Terre chérie.

Amour au Canada
Que Sal'berry garda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où Papineau plaida,
Terre chérie.

O Canada, Terre Chérie

NOUVELLE PROPOSITION DE CHANT NATIONAL

Texte nouveau entièrement dégagé de toute emphase, de tout artifice, de tout fleuron littéraire, et particulièrement de toute banalité laudative qui peut s'appliquer à n'importe quelle nation.

Les qualités essentielles d'un vrai chant national sont bien la plus grande simplicité dans la forme et la plus grande exactitude ethnographique et historique, de manière que ce soit le chant propre et absolument caractéristique de la nation, de l'unique nation dont il s'agit.

Un chant national trop vague et imprécis, trop général et inapproprié aussi bien qu'un chant affecté et trop fleuri, trop pompeux et prétentieux, s'éloigne du naturel et tombe nécessairement dans l'artificiel, plus ou moins vrai.

Un tel chant pourra jouir d'une certaine vogue en certains milieux, faute d'un texte meilleur; mais il pénétrera difficilement parmi le peuple qui, dans sa naïve honnêteté, demandera toujours une forme tout-à-fait simple qui lui convienne, et un naturel tout-à-fait distinctif qui convienne exclusivement à son pays.

L'auteur de ce texte nouveau croit, en toute sincérité, qu'il se recommande à la fois par une extrême simplicité littéraire et par une parfaite exactitude au point de vue national. Puis il a le mérite d'avoir un refrain, chose indispensable. Enfin, c'est le chant tout de suite reconnaissable du peuple canadien, et ce ne peut être le chant d'aucun autre peuple.

Puisse-t-il être apprécié... et chanté !

Il n'a pas d'air spécial; mais on peut le chanter avec un très grand effet sur l'air noté dans le "Nouveau Chansonnier canadien-français", qui est bien l'air le plus vif et le plus entraînant sur lequel on ait jamais chanté la chanson de *Comme le dit un vieil adage*, de sir George Etienne Cartier.

Cet air est déjà très populaire en plusieurs endroits de la Province de Québec. Il est très beau, d'ailleurs, et mérite certainement d'être rangé parmi les principaux airs nationaux du peuple canadien-français.

Une voix seule chante les deux premières lignes de chaque strophe, et le choeur répète les deux derniers mots ou quatre dernières syllabes; même chose pour les deux dernières lignes de chaque strophe qui se chantent comme les deux premières.

Ainsi, dans le premier couplet, les mots répétés par le choeur sont: *de Canadiens*, et *francs et chrétiens.*

Pour le refrain, le solo chante: *O Canada;* le chœur répète: *O Canada;* — le solo chante: *terre chérie;* le chœur répète: *terre chérie;* — le solo chante: *Toi qu'on exalte chaque jour;* le chœur répète: *chaque jour;* — enfin le reste est chanté par le chœur avec ensemble et avec force. On répète les deux dernières lignes.

I

Quand le feu du patriotisme
Brûle nos cœurs de Canadiens,
de Canadiens.
On voit des éclairs d'héroïsme
Dans nos regards francs et chrétiens,
francs et chrétiens.

Refrain

O Canada, (bis) terre chérie, (bis)
Toi qu'on exalte chaque jour,
chaque jour,
Reste à jamais, belle patrie,
Notre bonheur et notre amour. (bis)

II

Noblesse de notre origine,
Hardis exploits de nos aïeux,
de nos aïeux,
Nouvelle-France, œuvre divine.
Voilà ce qui brille à nos yeux,
brille à nos yeux.

III

Notre histoire est une épopée
Pleine de gloire et de leçons,
et de leçons;
La croix, la charrue et l'épée,
Voilà ce que nous bénissons,
nous bénissons.

IV

Suivons les traces de nos pères,
Imprégnons-nous de leurs vertus,
de leurs vertus;
Si nous voulons des jours prospères
Reprenons leurs travaux ardus,
travaux ardus.

V

Ils combattirent pour l'Eglise,
Pour leur langue et leur liberté,
leur liberté;
Même tâche, même devise
Incombe à leur postérité,
postérité.

VI

Qu'en nos luttes parlementaires
Papineau soit notre aiguillon,
notre aiguillon,
Dans nos campagnes militaires,
Marchons au cri de Carillon,
de Carillon.

VII

Unissons-nous comme des frères
Pour défendre nos lois, nos droits,
nos lois, nos droits,
Nos champs, nos lacs et nos rivières,
Notre grand fleuve et nos grands bois,
et nos grands bois.

VIII

Chantons notre reconnaissance
Au Seigneur pour tant de bienfaits,
tant de bienfaits;
Rallions-nous, pleins d'espérance,
A notre ancien drapeau français,
drapeau français.

Apothéose de Dollard

Cette cantate de Dollard a été composée sur le modèle de la chanson française dite: **Le petit Alsacien crucifié,** afin qu'on puisse la chanter sur le même air.

La colonie, encor naissante,
Livrait des combats immortels,
Contre la horde rugissante
Des ennemis les plus cruels.
Ecumant de haine et de rage,
Ils se faufilent dans nos bois:
Voici le suprême carnage !...
Dieu, sauvez-nous des Iroquois !

REFRAIN

Sauvons la colonie,
Soyons-en le rempart,
Donnons-lui notre vie
Avec le chef Dollard !

La défense est désespérée :
Qui donc se dévouera pour nous ?
Dans l'église toute éplorée
Dix-sept braves sont à genoux.
S'approchant de la table sainte,
Ils mangent le Pain qui rend fort;
Ils sortent joyeux de l'enceinte,
Ardents pour la lutte et la mort !

Dans une pauvre palissade
Sont renfermés les dix-sept preux.
En se moquant de l'embuscade,
Les barbares fondent sur eux....
Feu ! Chaque coup fait sa victime;
Les bandits en ont des sursauts;
Malgré la mort qui les décime,
Ils tiennent bon dans leurs assauts.

La bataille se continue
Des deux côtés avec fureur.
Plus leur phalange diminue,
Plus nos héros brûlent d'ardeur.
Les blessés rechargent les armes,
Et font de sublimes efforts;
Les Peaux-Rouges sont pris d'alarmes,
Tant le sol est jonché de morts !

Soudain, terrible et ranimée,
La troupe iroquoise bondit;
La palissade est enflammée;
Une explosion retentit;
Le projectile, hélas! retombe
Au milieu de nos défenseurs....
C'en est fait, la garde succombe,
Faisant trembler nos agresseurs.

L'ennemi, frappé d'épouvante,
A retraité dans ses forêts;
La colonie, encor vivante,
Goûte la paix et le progrès.
Les barbares, domptés sans doute,
Ont vu qu'ils ne pourront jamais
Ni vaincre, ni mettre en déroute
De si redoutables Français.

Et maintenant, honneur et gloire,
Et reconnaissance à Dollard !
Pour le bénir de sa victoire,
Levons-nous sans plus de retard.
Ta prouesse enfin reconnue,
Frère, tu nous vois par milliers
T'exalter jusque dans la nue
Parmi les plus nobles guerriers.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Complainte de Cadieux

1o—LA LEGENDE

Ce récit de la mort tragique et à jamais mémorable de Cadieux est une simple exposition historique, préparatoire à la complainte proprement dite qu'on trouve à la fin, sous le titre de **Chant du cygne** et qui, seule, doit être chantée. Ce **Chant du cygne** est le "chant de mort", le cri d'adieu, le testament du héros, composé par lui-même et seulement retouché ici pour en exclure les imperfections littéraires. On trouve la complainte originale dans le chansonnier de Ernest Gagnon, à la page 206.

I

"Petit rocher de la haute montagne,"
Raconte-nous la dernière campagne,
Les derniers jours, les combats glorieux
De ce héros qui s'appela Cadieux.

Que voyons-nous bondir dans les rapides ?...
Ne sont-ce pas des canots intrépides
Que les courants aux affreux tourbillons
Ont emportés dans leurs sombres bouillons ?

Un petit groupe, assis sur le rivage,
D'une autre bande attendait le passage...
Un homme accourt et se met à crier :
"Les Iroquois ! là ! là ! dans le hallier !"

Combattre ? Non ! On est trop faible en nombre ;
On n'a qu'à fuir ou se cacher dans l'ombre...
"Fuyez, partez, leur avait dit Cadieux,
Je saurai bien tenir ici contre eux !"

C'était la mort, — ou la fuite effroyable
Dans ces torrents de course impitoyable,
A travers mille et mille écueils épars
Le long du fleuve ouvert seul aux fuyards.

Et les fuyards, presque tous invalides,
De chute en chute, à travers les rapides,
Mettant leur vie à la merci des flots,
S'étaient lancés dans leurs frêles canots.

II

Voilà Cadieux seul avec un Sauvage,
Vaillant jeune homme, hardi, plein de courage;
Et tous les deux contre les Iroquois
Vont se chercher un refuge sous bois.

Ils ont chacun choisi leur embuscade :
Un en bas, l'autre en haut de la cascade :
Les ennemis les croiront plus nombreux
Si le feu part de ces différents lieux.

Un coup éclate... un Iroquois succombe !
C'est à leurs yeux le tonnerre qui tombe !
Un autre coup... un autre est abattu !...
D'où leur vient donc ce carnage impromptu ?

Criant, hurlant, constatant avec rage
Que la bourgade a fui loin du portage,
Ils sentent bien que de guerriers cachés
Partent ces traits coup sur coup déchargés.

Ils sont partis... Mais le jeune Sauvage
Trouvé par eux dans son fort de branchage,
Est tombé mort; Cadieux seul est resté...
Que fera-t-il dans cette extrémité ?

III

Il y mourra de la mort la plus digne !...
Ses compagnons ont reçu pour consigne
De revenir, furtifs, aux alentours,
Pour le sauver au bout de quelques jours.

Un jour se passe... Un autre jour s'écoule...
Il est inquiet... Sur le fleuve qui roule
Avec fracas ses flots impétueux,
Aucun canot n'apparaît à ses yeux.

Il se demande: Auraient-ils fait naufrage ?...
Ou, s'ils ont pu débarquer sur la plage,
N'auront-ils pas, poursuivis dans les bois,
Succombé tous aux coups des Iroquois ?

Voilà trois jours qu'il est sans nourriture...
Et cependant courir à l'aventure
Serait fatal; car il devine, hélas !
Que l'ennemi découvrirait ses pas.

Il a compris que la horde barbare, —
Comme l'écho souvent le lui déclare, —
Est à chercher, partout, dans les fourrés,
Où les fuyards se sont bien retirés.

Car ces brigands, — tant la chose est extrême,—
Ne pensent pas qu'en un effort suprême
Une flottille a pu, dans les torrents,
S'abandonner aux terribles courants.

Exténué de faim et d'insomnie,
Sentant venir l'horreur de l'agonie,
Presque mourant dans son refuge noir,
Il garde à peine une lueur d'espoir.

Il est si faible !... A peine a-t-il la force
D'écrire un mot sur une blanche écorce.
Il ne peut plus songer même à chasser :
A quinze pas il irait s'affaisser !

IV

Il juge enfin que l'ennemi farouche
A disparu... Se levant de sa couche,
Il veut sortir, un peu, pour explorer;
Mais il ne fait qu'en vain se torturer.

Voilà qu'un soir, — ô bonheur ineffable !—
Il aperçoit le parti favorable
Tant désiré depuis de si longs jours !...
C'est le salut, le suprême secours !

Il voit ses gens, — car c'est bien leur figure, —
Avec terreur parcourir la batture,
Au lieu précis du dernier campement
Où l'on croit bien qu'il est en ce moment.

De sa retraite il les suit d'un oeil morne;
Car n'ayant plus de poudre dans sa corne,
Il ne saurait, par un coup de fusil,
Les avertir de son pressant péril.

Qui nous dira l'angoisse de son âme
Lorsqu'il les vit, — épouvantable drame, —
Se rembarquer, saisis d'effroi mortel,
Sans pousser même un dernier cri d'appel.

Des Iroquois ils craignent la vengeance;
Et n'ont-ils pas la plus ferme croyance
Que leurs amis étant morts tous les deux,
On serait fou de s'exposer pour eux ?

Cadieux pourtant, dans sa grande faiblesse,
Pour indiquer son extrême détresse,
Avait voulu proférer quelques cris...
Sa voix était morte dans le taillis.

Et c'est alors qu'une douleur immense,
En redoublant son horrible souffrance,
Vint achever l'infortuné Cadieux
Dont le trépas fut noble et glorieux.

V

Un mois plus tard, dans un autre voyage,
Quelques Français, de retour au portage,
Ayant cherché, fouillé de tous côtés,
Furent soudain surpris, épouvantés.

Dans une fosse incomplète et grossière,
Creusée à peine au moyen d'une pierre,
Un homme gît, face tournée aux cieux :
C'est le héros! C'est leur frère Cadieux !

Il est bien mort !... On voit que cet ouvrage
Est le produit d'un reste de courage;
Que de lui-même, à son dernier moment,
Il s'est couché pour son enterrement.

Que voyez-vous au-dessus de sa tête ?
Une humble croix: sa propre main l'a faite
De deux bâtons liés en angle droit,
Pour consacrer le sol de cet endroit.

Que voyez-vous sur sa noble poitrine ?
Un blanc rouleau de belle écorce fine,
Un manuscrit, précieux document,
Que dans ses mains il tient dévotement.

Combien notre âme est émue, étonnée !...
C'est à genoux et la tête inclinée
Que nous devons parcourir cet écrit,
Trésor d'amour, de vaillance et d'esprit !

2o—LE CHANT DU CYGNE

MORT DE CADIEUX

(Complainte à chanter)

Petit rocher de la haute montagne,
J'achève ici ma dernière campagne,
Echos des bois, recevez mon soupir :
Voici la fin, je vais bientôt mourir !

Petits oiseaux, votre douce harmonie,
Quand vous chantez, me rattache à la vie...
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,
Je volerais vers un gîte plus doux !

Seul en ces bois, — cruelle incertitude —
Pour mes amis que j'ai d'inquiétude !...
Je me demande : Hélas ! sont-ils noyés ?
Ou l'ennemi les a-t-il massacrés ?

Un soir enfin, à travers la ramée,
Au bord de l'eau, je vois une fumée !...
Je me suis dit : n'est-ce pas le secours
Tant désiré depuis de si longs jours ?...

Oui, ce sont eux, mes amis et mes frères !
Ne vont-ils pas exaucer mes prières ?...
Arrivez donc, Naturels ou Français,
Mes chers sauveurs, ô vous que j'attendais !

Mais je les vis, — ô douleur indicible ! —
Se sauver, pris d'une panique horrible !...
Je restai seul, dans mon espoir déçu,
Privé, frustré du bonheur aperçu !

Un loup hurlant, redoutant ma présence,
Vint me flairer jusqu'à courte distance :
Va-t-en, lui dis-je, exécrable bandit !
Ah ! que ne puis-je user de mon fusil !

Un corbeau vil, en quête de pâture,
Vint se poser, hardi, sur ma toiture...
Je lui criai : Me crois-tu déjà prêt
A te servir de lugubre banquet ?

Je suis encor le roi de ce domaine :
Va-t-en, vilain mangeur de chair humaine !
Des Iroquois prends la chair et les os,
Et ne viens pas déranger mon repos !

Rossignolet, va dire à ma compagne,
A mes enfants, la fin de ma campagne :
Que je gardai mon amour et ma foi,
Et qu'il leur faut ne plus compter sur moi !

Adieu, famille, il faut que je vous laisse !
O Dieu du ciel, secourez ma détresse !
Mère de Dieu, ne m'abandonnez pas !
Venez à moi, que je meure en vos bras !

Trois Légendes Indiennes

L'ILET AU MASSACRE
LE SAGAMO DU KAPSKOUC
L'OUTIKOU DES MECHINS

(On peut voir le récit en prose de ces trois légendes, par J. C. Taché, dans **Les Soirées Canadiennes,** année 1861, sous le titre de "Trois légendes de mon pays", et dans une brochure, portant le même titre publiée plus tard par Cadieux et Derome. —A raison du pathétique et du sublime qui abondent en ce récit, il m'a semblé que le style poétique lui conviendrait beaucoup mieux.)

INTRODUCTION

Dans ces hauts faits pleins de mérites,
Nos héros seront les Micmacs
Et leurs frères les Maléchites,
Contre les Agniers des grands lacs.

Notre histoire aura pour théâtres
Les bois du Bic, de Cacouina,
Et les grandes forêts verdâtres
Au pays du Madawaska.

Des trois légendes la première
Nous montre les enfants des bois
A l'époque si carnassière
Où nul ne connaissait la Croix.

C'est la nuit. — Au doux Evangile
L'homme *peau rouge* est étranger :
Nature féroce et virile,
Il n'a qu'un bonheur : se venger.

La seconde voit s'ouvrir l'ère
De la chrétienne charité;
Car déjà le missionnaire
Prêche la divine bonté.

C'est l'aurore de l'Evangile,
Où l'on peut déjà pressentir
Que ce peuple fier, indocile,
Voudra bientôt se convertir.

La troisième ouvre enfin l'époque
De l'homme des bois converti,
Où son caractère équivoque
Est par l'Eglise assujetti.

C'est le plein jour de l'Evangile;
C'est le beau soleil de la Foi
Qui fait que l'Indien jubile
Avec Jésus-Christ et sa Loi.

PREMIERE LEGENDE

L'ILET AU MASSACRE

LA NUIT, OU L'EVANGILE IGNORE

(*Théâtre et principaux acteurs.*)

Jacques-Cartier n'avait, dans son fameux voyage,
Pas encor découvert le fleuve Saint-Laurent...
Tout le vallon compris entre le fleuve grand
Et le Témiscouata, — formait le beau partage
Des fortunés Micmacs, intelligents et forts.

On aurait pu compter alors,
Dans ces localités gentilles,
Cinquante ou soixante familles
Vivant dans la prospérité,
Trouvant partout en quantité,
L'été, l'hiver, en abondance,
Le nécessaire à l'existence.

D'orignaux, de chevreuils, de lièvres, de perdrix,
D'ours et de caribous les bois étaient remplis;
On pêchait dans les lacs et les douces rivières
Achigans, truites, bars, anguilles, *touradis*,
Brochets, maskinongés, sandres *dorés* ou gris,
Tandis qu'au Saint-Laurent les ondes plus amères
Fournissaient loup-marin, morue et capelan,
Le superbe saumon, le hareng, l'éperlan.

L'écorce de bouleau pour les canots agiles,
Pour cabanes, *cassots*, instruments, ustensiles;
Le sapin, cet antique édredon des chasseurs;
L'érable, ce Pactole à belle onde sucrée,
Etaient là, devant eux, prodiguant leurs faveurs,
Dans la forêt riche et sacrée, —
Orgueil, amour de tous les coeurs,
Et source de tous les bonheurs.

Semblable était le sort des braves Maléchites
Vivant comme des rois dans les vastes limites
Du fertile Madawaska,
Qui s'étend du Témiscouata
Jusqu'à la gorge meurtrière
Du fameux Grand Saut ou *Kapskouc*,
Sur la magnifique rivière
Dite : la rivière *Aloustouc*.

(*Prodrome*)

L'hiver était fini ; la chasse terminée
Avec amples monceaux de viande boucanée....
Au village du Bic, les Micmacs en repos,
Refaisant leurs *wigwams*, réparant leurs canots,
Passaient joyeusement la saison printanière.

Bassin majestueux, avec double rivière,
Avec arrière-plan de caps et de côteaux,
D'une haute montagne et de jolis plateaux ;
Avec plage en dentelle et deux petites îles,
Sur le fleuve, tout près, dans les ondes tranquilles ;
Avec bois enchanteurs sur la rive du Sud ;
Et sur la rive Nord un horizon splendide ;
Le Bic paraissait bien comme un port de salut ;
Et c'est là que ce peuple industrieux, candide,
Etait venu passer l'été...
Alors, comme à l'heure actuelle,
L'oeil, le coeur était enchanté
Par cette nature si belle
Si féconde en variété.

Le beau soleil de Mai réchauffait la nature ;
On voyait scintiller la surface des eaux :
On entendait partout gazouiller les oiseaux ;
Et le village entier, gorgé de nourriture,

Se livrait à la joie, au travail, au bonheur...
Les enfants s'ébattaient sur la mousse et l'herbage:
Les *squaws*, râclant des peaux, faisaient, pleines
[d'ardeur
Mitâsses, *mocassins*, articles de ménage ;
Les jeunes gens levaient l'écorce des bouleaux;
Plus d'une mère, enfin, balançait aux ormeaux
La *nágane* où dormait le nourrisson robuste:
Et de tous les côtés, en détournant l'arbuste,
Des chemins s'étendaient vers les fourrés obscurs
Où des collets à lièvre étaient mis en lieux sûrs.

(*L'alarme*)

Le peuple était au Bic depuis deux mois à peine,
En parfaite sécurité,
Lorsqu'émergeant soudain de la forêt sereine,
Brisant toute félicité,
Deux hommes, l'oeil hagard, apprirent la nouvelle
Qu'une colonne d'Iroquois,
A la marche rusée, à la mine cruelle,
Venait d'apparaître en ces bois !...

Enfants, femmes, vieillards, cédant à la faiblesse,
Echappent des cris de terreur;
Mais les braves guerriers, remplis de hardiesse,
Les yeux enflammés de fureur
S'écrient: "Almouts!—les chiens!"—Et réunis ensem-
Ils tiennent conseil aussitôt. [ble,

Ils gardent leur sang-froid; pas un homme ne tremble,
N'exhale une plainte, un sanglot !...
Dans huit heures au plus, hormis qu'on ne s'en fuie,
Les ennemis seront sur eux !...
On ne pourra sauver qu'une faible partie
Dans cinq canots petits et vieux !...
On y met à la hâte enfants, vieillards et femmes:

Puis on leur dit: "Vite, filez !
Prenez provisions, faites force de rames;
Là bas, en bas du fleuve, allez !...
Surtout pas de cris, pas de flammes !"

(*Plan de défense*)

C'est maintenant qu'on voit la valeur des guerriers...
D'un consentement unanime,
Saisissant *tomahawks*, arcs, flèches, boucliers,
Par serment terrible et sublime,

Ils jurent de se battre et de vendre leur sang
Aussi chèrement que possible,
Pour décimer au moins cet ennemi puissant
Qui leur paraît bien invincible.

Au loin, dans la forêt, de légers éclaireurs
Vont faire une course rapide...
C'est bien vrai: les voilà, ces démons agresseurs
Au coeur féroce, à l'âme avide
De meurtre, de pillage et de scalpes sanglants !...
Ils semblaient être une centaine,
Comme un groupe isolé de bandits insolents
Dans une excursion lointaine...

On sait que les Agniers, dans tout le Canada,
Faisaient de ces courses terribles,
Allant porter au loin, par de là Cacouina,
Massacre et terreurs indicibles.

Ils avaient remonté jusqu'aux derniers abords
La rivière Bouabouscache;
Et là, les éclaireurs virent avec transports
Tous les canots dans une *cache*,

A l'abri d'un rocher et d'un gros *arrachis*,
Derrière un amas de branchage;
Le tout dissimulé sous forme d'éboulis
Pêle-mêle avec des feuillages;
Puis dans une autre *cache*, au plus épais du bois,
Les provisions, le bagage,
Que recouvrait un lit d'herbage.

Les brigands, aux aguets, s'avançaient en sournois...
Fi de leur vigilance extrême !...
Ils furent surpassés, en ruse, en stratagème,
Par leurs victimes, cette fois.

Tout cela vu, connu, les éclaireurs en joie
S'en retournèrent promptement,
Faisant connaître à tous et le nombre et la voie
Des maraudeurs en ce moment.

Le conseil détacha trois guerriers intrépides
Chargés de ravir à tout prix
Le butin découvert dans les *caches* splendides:
Canots et vivres des bandits;

Deux autres pour voler, en canot de capture,
Chez le Maléchite, au plus près,
Implorer du secours contre la race impure
Dont on connaît tous les excès.

Or les autres guerriers restent là pour combattre
Les ennemis jusqu'à la mort,
Dans l'espoir qu'à la fin ils pourront les abattre
Avec le secours du renfort.

Ce programme brillant s'accomplit à la lettre....
Trois envoyés, avec grand soin
De ne pas se trahir, ne pas se compromettre,—
Faisant d'autres *caches* plus loin,
Transportèrent canots, provisions, bagage,
Sans rien laisser aux Iroquois.

Deux autres délégués, laissant là le pillage,
Filèrent vite à travers bois,
Par le Témiscouata, vers les fiers Maléchites,
Au village du *Petit Saut*, —
Village bien connu par fréquentes visites, —
Course de deux jours en canot.
Ce peuple de voisins était peuple de frères,
Ayant comme tous les Micmacs,
Une profonde horreur, des haines, des colères,
Contre les brigands des grands lacs.
On avait avec eux des ententes parfaites
Et pour la guerre et pour la paix :
On était donc bien sûr, en telles entrefaites,
Qu'ils ne reculeraient jamais.

Quant aux autres guerriers, héros de la bourgade,
Voyons maintenant leurs exploits.

(*Village déserté*)

Se tenant à couvert, sans cesse en embuscade,
Se faufilaient les Iroquois,
Certains, dans leur orgueil, que leurs sottes victimes
Ne les avaient pas aperçus,
Et supputant déjà les dépouilles opimes
A prélever sur les vaincus.

Marchant à pas de loup, retenant leur haleine,
Et le casse-tête à la main,
Ils s'avançaient en rond, comme en formè de chaîne,
Interceptant chaque chemin. . . .
Corps penché, cou tendu, leurs yeux de chat sauvage
Plongeant dans la sombre forêt,
Ils voulaient capturer tous les gens du village,
En faire un massacre complet.

O surprise !... Nul bruit ne frappe leurs oreilles;
Nul vivant ne frappe leurs yeux !....
Les Micmacs auraient-ils, à l'instar des corneilles,
Evacué déjà les lieux ?....
Pas un seul être humain !... Les cabanes sont vides,
Le campement est déserté !....
La rage rend alors leurs visages livides...
Le massacre est donc avorté !....

C'est le soir !... c'est la nuit !... Au milieu des ténèbres
Impossible d'aller plus loin !....
Ils sont même irrités par les notes funèbres
Du hibou, l'unique témoin !....
Honteux et furieux, mais pleins de méfiance,
Le cœur serré, désappointé,
Ils s'asseyent enfin, dans un morne silence,
Pour manger la *sagamité*.

(*Micmacs découverts*)

Pour le commun repos veillent des sentinelles,
Autour du camp, toute la nuit....
Un chef surexcité par des transes cruelles,
Vers la plage s'en va sans bruit....

L'aurore boréale et ses *marionnettes*
Jouaient au Nord dans le ciel pur;
Pas un souffle de vent dans les forêts muettes,
Pas un nuage dans l'azur !

Le bassin était sec et la mer était basse....
A la pâle clarté du ciel,
Son œil croit distinguer une espèce de trace;
Il dit: "Est-bien naturel ?"....

Il attend, il observe.... Aux lueurs de l'aurore,
Tous les signes sont plus marqués....
Il n'a pas fait erreur: sur les fonds qu'il explore,
Voilà des empreintes de pieds !

Un soupçon lui sourit : il se couche à plat ventre,
Suit des pieds la direction :
Là-bas sur un îlet son regard se concentre....
O l'agréable vision !....

Grâce au froid du matin, une vapeur s'élève :
Donc cet îlet est habité !....
Le cœur tout palpitant, le sauvage se lève....
Malheur au peuple dépisté !....

Ce n'était que trop vrai : les pistes sur le sable,
La vapeur tranchant sur l'azur,
Tout cela trahissait le peuple misérable
Caché dans cette île, bien sûr.

Les Micmacs, à la hâte, à la basse marée,
Passant à gué le bras de mer,
S'étaient retirés là ; puis en masse serrée,
Ils attendaient leur sort amer.

(*Cri de guerre*)

Aussitôt le bandit va réveiller ses frères
Et les met au courant de tout....
Un hurlement affreux s'élève des clairières :
Tous les Iroquois sont debout !

C'était le cri de guerre !... Et du fond des montagnes
L'écho fort le répercutait,
Faisant frémir déjà Micmacs et leurs compagnes,
L'îlot même qui les portait !

"Nous les tenons enfin !"—criaient dans leur délire
Les Iroquois prêts au combat....
"Qu'ils viennent donc enfin" !—disait avec sourire
Dans l'autre camp chaque soldat.

Derrière ces héros respirant la bataille,
Se tenaient tout effarouchés
Les femmes, les enfants, à travers la broussaille,
Dans les réduits les plus cachés.

Or ces êtres craintifs, en proie à tant d'alarmes,
Redoublent l'ardeur des guerriers,
Qui sont par les sanglots, les soupirs et les larmes,
De plus en plus fortifiés !

(*La bataille*)

Enfin les Iroquois s'avancent en bon ordre
Et vivement vers les îlots,
Enragés comme chiens qui s'élancent pour mordre
Une victime jusqu'aux os !

Les arcs peuvent porter... Mille flèches aigues
En sifflant se croisent dans l'air :
On les voit s'enfoncer dans les poitrines nues
Et faire des trous dans la chair !

Bientôt les Iroquois, renonçant à leurs flèches,
Le *tomahawk* au bout du bras,
S'élancent à l'assaut, espérant par des brèches,
Tuer avec moins d'embarras.

Eux-mêmes les Micmacs, armés du casse-tête,
Se dressent comme des remparts;
Le choc est formidable; affreuse est la tempête;
Le sang coule de toutes parts !

Les crânes sont fendus; larges sont les blessures;
On entend éclater les os;
On entend retentir de sanglantes injures:
On voit des corps rougir les flots !

Mais l'ennemi ne peut entamer la phalange
Des invincibles défenseurs....
Et la mer va bientôt, par sa marée étrange,
Se boucler sur les agresseurs !

Ceux-ci lâchent donc pied; ils battent en retraite,
Emportant nombre de blessés.....
Et dans leur fuite, après cette ignoble défaite,
Plusieurs sont encor terrassés !

Car ils sont poursuivis de flèches meurtrières,
De cris moqueurs et triomphants.

(*Préparatifs pour une nouvelle attaque*)

Les femmes, à leur tour, vont se montrer guerrières;
Ainsi vont faire les enfants.

Car il faut bien s'attendre au retour des Barbares,
A leurs plus terribles assauts :
Les Micmacs, derechef, ne seront pas avares
De sang, de coups et de travaux.

On a compris qu'il faut, par double palissade,
Construire un solide rempart :
Il y va du salut de l'entière bourgade :
Chacun doit y mettre sa part.

Tout le monde s'applique, en toute diligence,
A fixer en terre des pieux;
On en met double rang; on fait servir d'urgence
Des rochers, des arbres rugueux.

Les perches des *wigwams*, les peaux, les ustensiles,
Petits sapins, sable, cailloux,
Provisions, bagage, objets les plus utiles,
Tout passe d'un zèle jaloux.

Tous ces matériaux comblent enfin l'espace
Entre les deux lignes de pieux.....
On est prêt... Car bientôt, quand la mer sera basse,
L'ennemi reviendra contre eux.

(*Nouvelle bataille*)

Quand le jusant revint, on vit sur la batture
Accourir tous les Iroquois:
Ils s'en venaient chercher une victoire sûre
Et bien facile, cette fois !

Mais cette fois encor, leur attaque fut vaine :
Ils se heurtèrent au rempart :
Ils n'avaient pas songé que cette œuvre soudaine
Fût un solide boulevard.

Nouveaux morts et blessés; puis nouvelle retraite....
On maudit l'affreux casse-cou ;
Et l'on se promet bien de changer la défaite
En victoire le prochain coup !

De peur que les Micmacs, à la faveur de l'ombre,
Ne s'esquivent pendant la nuit,
Des gardes sont postés sur le rivage sombre....
Au ciel pas un astre ne luit.

(*Massacre complet*)

Le lendemain nouveau jusant: nouvelle attaque:
On voit bondir, dans leur élan,
Les Iroquois, remplis d'ardeur démoniaque,
Ayant cette fois le bon plan.

Bientôt à mi-chemin, ils arrêtent leur course;
Ils allument force flambeaux:
Le feu!... Le feu!... Voilà leur dernière ressource
Dans le dernier de leurs assauts.

Assaut désespéré !... Le rempart enfin brûle,
Réduit en horribles brasiers....
Devant fumée et flamme il faut bien qu'on recule :
C'est la fin de tous nos guerriers.

Avec des cris de mort, des hurlements féroces,
Ils se voient partout enserrés;
Accablés par le nombre et par des coups atroces,
Ils sont enfin tous massacrés !

Les femmes, les enfants, furent tués sur place :
Pas une âme ne survécut !....
Tout crâne fut scalpé; puis le corbeau vorace
Eut les restes pour son tribut !

(*Iroquois vainqueurs*)

Les Iroquois chantent victoire....
Mais bien médiocre est leur gloire :
Ils s'en montrent fort peu joyeux :
Blessés et morts sont si nombreux !
Vingt morts ont mordu la poussière ;
Et parmi la troupe guerrière
Vingt-cinq ou trente sont blessés,
Crânes ouverts, membres cassés,
Tant le carnage fut prodigue !....
On est accablé de fatigue;
On a grand besoin de repos....
Ils vont retrouver leurs canots
Aux bords de la Bouabouscache,
Et leurs vivres dans l'autre *cache*...
Visage triste et soucieux,
Ils vont, d'un pas silencieux,
Au sein de la forêt tranquille....
On détache un parti plus agile :
Trente guerriers plus vigoureux,
Chargés d'aller, droit devant eux,
Préparer choses nécessaires....
Tous les autres, ne marchant guères,
Plus lentement chemineront,
Pour arriver quand ils pourront.

(*Activité des Micmacs survivants*)

Cependant cinq Micmacs étaient encore en vie :
Les deux, partis pour le renfort,
Et les trois ravisseurs, dont l'œuvre est accomplie
Au gré parfait de leur effort.

Et même ces derniers, non contents du pillage
Des canots, des provisions,
Avaient, de tous côtés, par stratagème sage,
Préparé mille obstructions :

Des embûches, des trous, des sentiers de retraite,
Parfaitement dissimulés,
Où leurs frères seraient, en cas d'une défaite,
Sûrs de ne pas être accablés.

Puis ils avaient tout vu : le massacre dans l'île,
Le nombre des Iroquois morts,
Le nombre des blessés, et la troupe débile
Qui se traîne avec des efforts.

Les deux autres, partis pour voir les Maléchites
Et leur demander du secours,
Vont avec même ardeur et semblables mérites,
Naviguant les nuits et les jours.

A peine leurs amis connaissent la requête
Qu'ils donnent leur assentiment :
Ils ne rêvent déjà que vengeance et conquête,
Massacre, mêlée, hurlement.

On en choisit vingt-cinq parmi tous les plus braves,
Les plus forts, les plus acharnés,
A qui le sang est doux, les tortures suaves,
Et qui sont à la guerre entraînés.

(*Arrivée du secours*)

Quatre jours n'étaient plus... Arrive le cinquième...
Les messagers sont de retour !....
Pour les trois survivants, dans leur angoisse extrême,
Quel doux renfort !... Quel heureux jour !...

Jour de fête et de joie et d'horrible vengeance
Pour tous ces farouches guerriers !...
Ils ont bien vite fait une reconnaissance....
Malheur aux infâmes Agniers !

Les dispositions, déjà, sont toutes prises,
Les endroits d'attaque choisis :
C'est à leur tour enfin, de causer des surprises....
Malheur aux Iroquois maudits !....

La bourgade détruite et les traces sanglantes
De tous les massacrés d'hier....
Fut-il jamais pour eux choses plus révoltantes !...
Malheur à ces monstres d'enfer !

(*Iroquois stupéfaits*)

Déjà les Iroquois, avec insouciance,
Atteignent la *cache* aux canots :
Pour les sortir de place, il faut que l'on s'avance,
Qu'on se baisse en ployant le dos.

Ils ont à peine vu le vide en cette *cache*
Qu'ils sont tout-à-coup assaillis :
Des deux bords, à la fois, de la Bouabouscache,
Le trait part de tous les taillis !

Horreur ! ils sont perdus : les voilà découverts,
Attaqués de tous les côtés !....
Ils tremblent maintenant : c'est l'heure des revers :
Plusieurs sont déjà culbutés !

Plus de canots pour fuir !... Ils en perdent la tête...
On les voit rebrousser chemin....
Ils s'enfuient en hurlant... Quel est ce trouble-fête ?...
Quel est ce piège si soudain ?....

Victoire aux alliés !... Dix belles chevelures
Couronnent ce premier exploit....
Ils ne poursuivent point ; car dans ces conjonctures,
Il faut jouer au plus adroit.

Honte aux envahisseurs !... Leur misère est affreuse :
Canots, vivres, leur font défaut !....
O cruelle infortune !... O course désastreuse !...
O l'effroyable soubresaut !....

Un conseil est tenu... Dans cette heure tragique,
Il reste une lueur d'espoir :
La *cache* aux aliments : cette ressource unique
Pourra-t-elle encor leur échoir ?

Peut être, comme l'autre, elle est aussi pillée ;
Mais il faut nécessairement
Aller y voir quand même... Et la bande, effrayée,
S'élance désespérément.

Ils s'attendent bien tous qu'il va falloir combattre
Les pillards encore embusqués :
Ils sont bien résolus en tout cas, de se battre
A mort, comme des loups traqués !

Les valides guerriers, seuls, se sont mis en route
Pour jouer ce dernier enjeu,
Disant aux blessés : "Tard nous reviendrons sans doute :
Vous nous allumerez du feu."

(Nouvelle stupéfaction)

On arrive à la *cache*... Elle est vide et déserte !...
Pas de vivres!... Pas d'ennemis!...
Vont-ils mourir de faim?... Horrible découverte!...
Comment regagner leur pays ?....

Ils regardent partout: ils voient une embuscade
Que l'ennemi dressa pour eux....
On en fit l'abandon !... signe de reculade....
Ils se sentent plus courageux.

Or, l'embuscade vide, un chef-d'œuvre de feinte,
N'est là que pour les aveugler :
Une autre, un peu plus loin, n'inspirant nulle crainte,
Va de nouveau les harceler.

Que faire?... Au campement où sont les invalides,
Ils n'ont donc plus qu'à retourner....
C'est la nuit: de grands feux qui leur servent de guides,
Leur disent par où cheminer.

Voilà que tout à coup, d'un *embarras* de chasse
Qu'ils n'avaient pas considéré,
S'élève un cri de mort, et la flèche terrasse
Plus d'un Iroquois effaré !

Les autres continuent leur marche difficile
Dans la direction des feux....
Mais l'horreur les attend dans ce dernier asile
Où le Micmac est avant eux !....

Car pendant qu'une troupe, aux Iroquois valides
Livrait les assauts qu'on a vus,
Une autre a dirigé ses pas, ses coups rapides
Vers les blessés, faibles, perclus.

Vaine fut la défense! impossible la fuite;
Les blessés, en quelques instants,
Furent tués, scalpés; on avait fait ensuite
Des signaux de feux éclatants.

Or l'ennemi s'avance,—erreur épouvantable,—
Vers cet appel qui le séduit....
Malheur aux insensés: car le feu secourable
Est encore un piège maudit.

Ils arrivent, bien sûrs de retrouver leurs frères....
A peine ont-ils compris l'erreur,
Qu'ils se sentent frappés de flèches meurtrières
Pleines de mort et de terreur !

(*Rage et désespoir*)

Nul jamais ne dira le désespoir, la rage,
Qui s'empare des Iroquois....
Plus de vivres!... Plus rien!... Plus le moindre
[bagage!...
C'est l'horreur aux derniers abois !....

Pourront-ils échapper au Micmac implacable ?....
Pourront-ils faire des canots ?....
Le poisson, le gibier, sera-t-il abordable ?....
Ils en frissonnent jusqu'aux os !....

L'objet des alliés était irrévocable :
Chasser, traquer les mécréants:
Décimer en détail, à chance favorable,
La troupe infâme des brigands.

Dès la première nuit, brisés de lassitude,
Tombant à terre pour dormir,
Les bandits harcelés, — c'est déjà l'habitude, —
Vont encor souffrir et gémir !

Agités par le vent, dans la forêt épaisse,
Les arbres choquent leurs rameaux....
Une flèche est lancée.... Un Iroquois s'affaisse....
Il gardait la troupe au repos.

En tombant sur le coup, la sentinelle atteinte
Pousse un cri d'alarme effrayant....
On se lève en désordre... On regarde avec crainte...
Plus d'un tombe encore en criant !....

(*La fuite*)

Le jour venu, quelle tristesse !....
On veut au plus vite s'enfuir....
Douze blessés, dans leur détresse,
Veulent qu'on les fasse mourir !....
Ils sont, disent-ils, incapables
De courir à travers les bois....
Acte criminel, effroyable,
On les assomme.... en Iroquois !...
On fait brûler leur chevelure;
Et l'on se perd dans la forêt....
On espère que la nature, —
Il pleut,—aidera leur projet....
D'autres blessés, moins invalides,
Avaient cru suivre les fuyards;
Malheur !... Des flèches homicides
Abattent bientôt ces traînards !

Au départ, ils étaient quarante;
Leur nombre va diminuant :
Passé trois jours, à peine trente
Marchent encor clopin-clopant...
Ils vivent de chasse et de pêche,
Tout juste pour ne pas mourir....
Que n'ont-ils donc la viande fraîche
D'un bel original à s'offrir ?....

O ciel !... O trace favorable !...
Voici l'animal présagé :
Voici la marque indubitable :
Du bois fraîchement ravagé !....

(*Funeste chasse*)

Dans les cœurs renait l'espérance;
On voit la planche de salut :
Chair d'orignal en abondance;
Et l'on atteindra l'autre but :
Construire des canots d'écorce
Pour s'envoler rapidement....
Chacun d'eux redouble de force;
Et l'on s'en va résolument
Sur les traces capricieuses
Dont le regard est délecté....
Bientôt, démarches précieuses,
On touche à l'objet convoité....

Avec petit, une femelle
Se cachait au fond d'un taillis....
Pour une capture si belle,
Il faut les soins les plus exquis !
Cœurs et yeux fixés vers la proie,
On se divise en deux partis :
Les meilleurs traqueurs on envoie
Auprès des animaux blottis :
Pendant que suivent en arrière
Les autres chasseurs assistants.

On va depuis une heure entière,
En silence, cœurs palpitants....
L'oreille fine et vigilante
Des *affûteurs*, — entend au loin
De la jeune bête indolente
Le cri de joie ou de besoin :

"*Tiame !... Tiame !... Tiame !*"...
C'est comme un appel plus pressant
Et plus doux au fond de leur âme...
Mais l'on s'arrête en frémissant....
Il ne faut pas gâter l'approche !....
Les *affûteurs* mettent un frein,
Par signaux, à toute anicroche
Pouvant se produire en chemin.

Avec une peine infinie,
Ils se tiennent contre le vent,
Afin que la brise étourdie
N'aille pas souffler en avant....
Ils s'abritent sous la fougère;
Ils se traînent sur les genoux;
Ils rampent parfois sur la terre,
Comme font chats, renards et loups...
Ils s'avancent, dans leur adresse;
Un pas, ou deux pas, à la fois,
Déployant la fine souplesse
Des animaux les plus adroits....
Là, devant eux, sont les victimes :
On les aperçoit clairement....
O joie!... O délice sublime!...
Il faut s'arrêter un moment
Pour admirer si beau spectacle :
Le petit sur l'herbe couché,
La mère dans son habitacle,
Immobile et le cou penché !....
Elle dort... L'heure est donc propice...
Les *affûteurs* font un signal,
Pour indiquer,—heureux auspice,—
Qu'ils vont abattre l'orignal....
Ils sont à la juste portée,
Genoux en terre et l'arc tendu....
A travers la brousse écartée,
Le trait part, frappe... inattendu!...

Ils ont tiré leur flèche ensemble;
D'un bond, ils s'élancent tous deux...
Mais qu'est-ce donc qui se rassemble
De si fatidique en ces lieux ?...
Au même instant, percés de flèches,
Sans proférer même un seul cri,
Les tireurs sur les herbes sèches
S'affaissent morts !... Ils ont péri !...
Les Micmacs et les Maléchites,
Les premiers, avaient abattu
Ces belles pièces favorites;
Et le piège était là tendu !....

Ils avaient donc, par leurs conquêtes,
Appâté les chiens d'Iroquois,
Tout comme on appâte les bêtes:
Les ours, les renards, les putois !...

Et c'est l'un d'eux, par ruse infâme,
Qui criait dans un porte-voix :
"*Tiame !... Tiame !... Tiame !*"...
Comme un virtuose des bois !

Pour couronner si belle chasse,
Deux prennent la place des morts....
Montrant l'une et l'autre carcasse,
Ils donnent cours à leurs transports.

Les appelés, ivres de joie,
Ne pouvant rien voir d'anormal,
Se précipitent vers la proie,
Dans un aveuglement fatal !....

Ils croient que c'est la voix stridente
De leurs frères qui retentit :
Ils courent... Quelle soif ardente !...
Et quel formidable appétit !....

Voilà que des flèches cruelles
Volant du bois, des alentours,
Leur font des blessures mortelles !....
C'en est fini d'eux pour toujours !

Neuf, du coup, mordent la poussière....
Ils sont, dans un instant, scalpés !...
Les autres gagnent la rivière....
Mais ils sont bientôt rattrapés !

Ils ne sont plus que dix-huit hommes,
Tout juste en face de l'îlet,
Où cadavres, sang et fantômes
Rappellent leur propre forfait !

Le voilà, l'*Ilet au massacre* !...
Eux-mêmes seront massacrés !....
Tel est le sort qu'on leur consacre....
Ils s'arrêtent désespérés.

(*Extermination*)

Dans leur fureur épouvantable,
Les alliés, la hache en main,
S'en vont, d'un cœur inexorable,
Faire ce sacrifice humain !....

On frappe, on frappe avec furie....
Les malheureux sont écrasés !....
On en fait une boucherie,
Les vainqueurs en sont épuisés !

Mais l'on se garde bien, sur l'heure,
De les tuer jusqu'aux derniers :
Il faut qu'un trophée en demeure :
On garde donc six prisonniers.

On les tuera dans une fête,
Dans un formidable banquet,
Pour donner vengeance complète
Aux mânes chères de l'îlet.

Ils périront dans les tortures,
Dans les plus cruelles douleurs :
On se rira de leurs figures,
Et l'on dévorera leurs cœurs !

Les condamnés sont mis aux chaînes,
Et tous les tués sont scalpés;
Puis les cadavres, par douzaines,
Sont laissés là, broyés, crispés !

(*Triomphe et vengeance*)

Or, dès le lendemain, ce fut grand jour de fête:
Car avant de se séparer,
Il fallait aux amis célébrer leur conquête
Et de cruautés s'enivrer.

Des tendres orignaux la viande précieuse
Fut le gros régal du festin;
Un autre fut de voir, en fête si joyeuse,
Les prisonniers mourants de faim !

On leur criait: "Venez admirer votre chasse
Et vous régaler de sa chair,
Vous qui tuez si bien l'orignal en carcasse,
Et possédez un si grand flair !"

Un de ces chiens fut pris et devint la pâture
Des sauvages victorieux:
Par la danse et le chant, l'insulte et la torture,
On tourmenta le malheureux !

On prolongea longtemps ses horribles souffrances...
A peine mort, on le scalpa !
Les autres, réservés pour les mêmes vengeances,
Tremblaient et gémissaient déjà.

Le plus riche butin était les chevelures
Au nombre de soixante-trois :
Le partage opéré, l'on s'en fit des parures,
En se moquant des Iroquois !

Enfin l'on partagea les prisonniers eux-mêmes :
Aux bons frères du *Petit-Saut*
Il en fut donné trois; puis les adieux suprêmes
Se firent d'amour le plus chaud.

On se jura, pour lors, alliance éternelle,
Traité pour la guerre et la paix;
Les Micmacs promettant une amitié fidèle
Et reconnaissance à jamais !

Le bonheur, cependant, n'était pas sans nuage;
Intacts n'étaient pas les lauriers :
Le Grand Chef Maléchite avait, dans le carnage,
Perdu trois illustres guerriers.

Le plus vaillant des trois, le plus digne d'estime,
Etait bien son plus jeune fils;
Il l'avait vu tomber, héroïque victime,
Accablé par quatre bandits !

(*Fin du récit*)

Tous les fuyards d'en bas du fleuve
Se hâtèrent de revenir,
Heureux encor, dans leur épreuve,
De voir leurs misères finir.

Ils visitèrent tout en larmes,
Ces lieux si tristes maintenant....
Mais naguères si pleins de charmes !
Dans un bel endroit dominant,
On mit deux poteaux en mémoire
De ces deux massacres fameux,
Comme un monument à la gloire
Des deux peuples victorieux.
Deux des prisonniers, tout en vie,
Eurent le scalpe détaché !....
On prolongea leur agonie....
Leur corps pantelant, écorché,
Fut enfin jeté dans les flammes !
Telle est la fin de ce récit.

(*Epilogue*)

Toujours, depuis, les pauvres âmes
Des victimes de ce conflit,
Mêlent leurs sanglots et leurs plaintes
Aux bruits de la mer et des vents,
Remplissant d'horreur et de craintes
Les âmes de tous les vivants
Assez forts pour aller entendre
Les voix qui s'élèvent la nuit,
Alors que du fond de la cendre
Le feu follet brille et s'enfuit !

(*Réflexion*)

Les nations aborigènes
Vivant jadis au Canada
Nous offrent donc d'horribles scènes !...
Mais l'Evangile, en ce temps-là,
Ne projetait pas sa lumière
Sur les forêts et leurs enfants
A la peau rouge, à l'âme altière....
Ils se promenaient triomphants,

Pleins de vengeance et de furie,
Comme le tigre rugissant,
Dans une interminable orgie
D'horreur, de carnage et de sang;
Ne cherchant qu'à s'entre-détruire,
Qu'à se dresser des guet-à-pens,
Qu'à torturer par le martyre
Tous les ennemis succombants !

Aussi, pour le missionnaire
Oh ! quel spectacle douloureux !....
Et combien vive est la prière
Qui, de son cœur, s'élance aux Cieux :

"O Jésus !... que votre Evangile
Illumine un pays si beau,
Rende ce peuple humain, docile,
Pour en faire un peuple nouveau !"

Déjà contre tant de carnages
On entendait crier des voix;
Car enfin Cartier, sur ces plages,
Etait venu planter la Croix.

Et Champlain, non moins héroique,
Allait bâtir cette cité, —
Québec,—dont l'œuvre apostolique
Fut tout un monde racheté.

DEUXIEME LEGENDE

LE SAGAMO DU KAPSKOUC
L'AURORE : OU L'EVANGILE PRÊCHÉ

(*Robe noire et le Sagamo*)

Quatre-vingts ans plus tard, les saints missionnaires
Propageaient l'Evangile en cet agreste lieu;
Courses lointaines, faim, privations, misères,
Ne faisant qu'exalter les ouvriers de Dieu.

Que d'enfants baptisés, du milieu des Sauvages,
Au ciel étaient montés recueillir le bonheur ;
En attendant que Dieu dissipât les nuages,
Les ombres de la mort, du vice et de l'erreur !

Deux Jésuites zélés parcouraient l'Acadie;
Mais voyant s'agrandir le champ de leurs travaux,
Un, le Père Biard, dépensa là sa vie ;
L'autre, Masse, émigra vers des peuples nouveaux.

Sur les bords enchanteurs d'une belle rivière,
Aujourd'hui la Saint-Jean, autrefois l'*Aloustouc*,
Existait en ces jours un village prospère,
A l'endroit du *Grand Saut* dit : le saut du *Kapskouc*.

Dans ce riche canton vivent les Maléchites,
Sous un vieux *Sagamo* redouté, respecté,
Tenant à sa croyance autant qu'à ses limites,
Commandant à son peuple avec autorité.

Par Henri Membertou, grand chef à l'embouchure
De la dite *Aloustouc*, les bons Pères Biard
Et Masse avaient connu cette forte nature
Et du nouveau pays et du fameux vieillard.

Quittant les Souriquois, frères des *eaux salées*,
Avec guides portant recommandations,
Père Masse trouva les tribus rassemblées
Au *Kapskouc*, centre ami des blanches nations.

Du *Sagamo* surtout l'accueil si favorable
Encouragea le Père à séjourner ici....
Après quatre ou cinq jours de connaissance aimable,
Il se mit à prêcher, à baptiser aussi;

Priant à haute voix pour le salut des âmes
Leur révélant enfin les grâces du vrai Dieu,
Et leur faisant connaître, en paroles de flammes,
Les mystères cachés au delà du ciel bleu.

Il leur enseignait Dieu, le Créateur du monde;
Le genre humain perdu, couvert d'iniquité;
Puis le Verbe fait chair d'une vierge féconde,
Pour apaiser le cœur de son Père irrité;

La crèche à Bethléem, les présents des Rois Mages,
Les miracles du Christ, le crime de Judas,
Du Calvaire la Croix, des bourreaux les outrages,
Un Dieu mourant pour nous en étendant les bras.

Pierre, le premier Pape, ou grand chef de l'Eglise,
Les sacrements d'amour, le baptême aux enfants,
L'Enfer, le Purgatoire et la Terre promise,
Le Ciel, séjour divin des Elus triomphants.

Tout le peuple écoutait, d'une oreille ravie,
Et le cœur palpitant d'une nouvelle ardeur :
On n'avait jamais su le pourquoi de la vie
Sa fin, son origine, avec tant de splendeur !

Tous les braves guerriers, d'apparence stoïque,
Rembrunissaient leur front au seul mot de l'Enfer :
Un ciel en haut, très bien; mais un lieu satanique,
En bas, pour les méchants, leur semblait trop amer !

N'importe, à *Robe noire* on accourt, on s'attache...
Quel nom faut-il donner à cet ange du Ciel ?....
Le nom le plus sacré: celui de *Patliache* :
C'est un pontife, un roi, plein d'amour paternel !

En préparant ces gens aux grâces du baptême,
Le Père leur disait: "A toute vérité
Il faudra vous soumettre et croire; il faudra même
Y conformer vos mœurs et votre volonté.

Il faut purifier les coutumes impures;
Il faut dompter l'orgueil; aimer notre prochain,
Même nos ennemis; pardonner les injures;
Confesser les péchés; se montrer plus humain."

C'était bien là, pour eux, le côté difficile....
Scandale pour les Juifs et folie aux Gentils,
Quand la Croix apparaît, la nature vacille:
Nos instincts sont si bas et nos cœurs si petits !

Le sauvage est semblable aux pécheurs ordinaires :
Il a noble origine et viles passions :
Il connaît ces deux lois l'une à l'autre contraires :
Ou les sens ou l'esprit dictant nos actions.

Tout le monde croirait s'il ne fallait que croire;
Mais on craint la pratique et les commandements :
Car la morale est dure et paraît illusoire
A tous les faibles cœurs pleins d'avilissements.

Aimer nos ennemis!... Pardonner les injures !...
Le sauvage, à ces mots, ne se contenait point :
Chose impossible, absurde, à de telles natures !...
Ils en grinçaient des dents et se crispaient le poing !

Il se faisait en eux une lutte terrible....
Au fond, ils comprenaient la grandeur du conseil;
Mais la haine, l'orgueil, l'habitude invincible,
Le diable et le vieil homme empêchaient le réveil.

Le *Sagamo*, surtout, était inabordable
Sur ce point délicat qui révoltait son cœur....
Le Père le pressait; car si considérable
Son exemple eût paru, s'il eût changé d'humeur !

Maussade, il regardait fixement la rivière:
Puis tourné vers le Nord, d'un air mystérieux,
Il parlait de combats, de prouesse guerrière,
Des exploits de jadis, du sang de ses aïeux.

Son agitation était grande, excessive....
Il bouillonnait alors, aux bords de l'*Aloustouc*,
Comme bouillent les flots, comprimés par la rive,
Quand ils tombent au fond du noirâtre *Kapskouc !*

Un jour, assis tous deux en face de la chute,
Le Père exhortant l'autre à savoir pardonner,
Le *Sagamo*, soudain, arrête la dispute....
Il se lève et s'écrie: "A quoi bon raisonner ?....

Car tu ne connais pas, homme aux faibles tendresses,
Tout ce que la vengeance a d'attraits pour l'esprit;
Tu ne sais pas la haine et ses douces caresses....
Je vais donc te l'apprendre.... Ecoute mon récit.

(*Une vengeance célèbre*)

J'ai soixante-six ans... Or avant ma naissance,
Treize ans étaient passés depuis que les Micmacs
Etaient venus vers nous, dans leur désespérance,
Attaqués et traqués par les chiens des grands lacs.

Mon père était alors le chef de la bourgade
Au pied du *Petit Saut;* puis il avait trois fils
Qui faisaient son orgueil: car sans nulle bravade,
Ils étaient vigoureux et guerriers accomplis.

Les Micmacs s'en venaient demander à mon père
Un renfort de salut contre les Iroquois :
Mon père, avec ses fils, partit pour cette guerre,
Espérant s'illustrer par de brillants exploits.

La campagne fut courte... En moins de deux semaines,
Avec trois prisonniers et des scalpes nombreux,
Mon père est de retour; mais non pas sans des peines....
Il manquait trois guerriers dans les rangs de ses preux.

Un de ces trois était son cher fils le plus jeune.....
Il en vengea la mort sur deux des prisonniers :
Epuisés tous les deux de fatigue et de jeûne,
Leur âme émigra vite au district des Agniers.

Le troisième, plus lâche, ayant demandé grâce,
Dit de ses frères: "chiens !"—fut par nous adopté :
Il servit comme esclave à la besogne basse,
Comme un vil animal sans cesse maltraité.

Or, au printemps suivant, des messagers, des frères,
Au nom du *Sagamo* du grand *Stadacona*,
S'en vinrent demander secours à leurs misères,
Sur les bords bien connus de la Madawaska.

On voulait entreprendre une grande campagne
Contre les Iroquois, dans leur propre pays :
De forêt en forêt, de montagne en montagne,
On requérait partout des combattants amis.

Mon père tint conseil: l'assemblée unanime
Fut d'avis qu'il fallait envoyer le secours....
Pour la première fois, quelqu'un commit le crime
De blâmer le Conseil, et cela sans détours !

Père, le croirais-tu?... Ce furent mes deux frères
Qui poussèrent le cri de la sédition,
Disant: "De l'an dernier, nos peines trop amères,
Doivent nous exempter de l'expédition."

Chacun fut étonné d'une telle bassesse....
Avec sang-froid mon père écouta ce discours....
Se levant avec calme et d'un air de tristesse,
Il dit à tout le peuple: "Honte à moi pour toujours.

J'ai perdu, l'an dernier, mon jeune fils, ma gloire;
Je perds, en ce moment, les deux autres plus vieux...
Non, je n'ai plus de fils!... Leur cri blasphématoire
Me les fait mettre au rang des lâches, des peureux !

Les jeunes gens, confus et frémissants de rage,
Se sauvent, poursuivis de honteux quolibets :
Les femmes, les enfants, leur adressent l'outrage....
Leur couche fut avec l'esclave et les roquets !

Le lendemain matin, regardant vers la plage,
On vit avec stupeur qu'il manquait un canot :
L'esclave et les deux fous, ayant plié bagage,
S'étaient enfuis, la nuit, sans en dire un seul mot.

On vit alors mon père observer le silence,
Et s'en aller souvent, rêveur, au fond des bois;
Et le peuple disait: "Son chagrin est immense :
Il ne reverra plus les beaux jours d'autrefois."

Le temps rapide fuit... Vingt lunes écoulées;
Et voilà qu'un canot arrive aux Iroquois;
Trois hommes sont dedans, figures désolées,
Voyageurs éperdus.... fugitifs aux abois !

C'était là notre esclave et nos deux Malécites :
Ils avaient comploté le projet infernal
D'aller quérir au loin ces peuplades maudites
Pour venger par un coup leur déshonneur fatal.

Aux Iroquois joyeux ils tinrent ce langage :
"Nous voulons nous venger; venez donc avec nous !
Oui, venez avec nous assouvir notre rage :
Et nous vous le jurons, notre peuple est à vous."

Le temps rapide fuit... Après quarante lunes,
Trente immenses canots, cent quatre-vingts guerriers,
Viennent descendre, un jour, sur les mouvantes dunes
Du lac Témiscouata, comme des carnassiers.

Ils sont conduits par qui?... Par nos deux Maléchites!...
Où vont-ils ?... Ruiner tout le Madawaska !...
Ils vont donc se venger!... Ils vont donc être quittes!...
Car ils ont sur le cœur le Bic et Cacouina !....

Quel terrible réveil !... Quelle horrible surprise
Ils vont faire bientôt aux gens de ces districts !...
Ils s'en frottent les mains, brûlants de convoitise,
Et se croyant déjà les maîtres du pays !

Mais en frappant les eaux de notre *Acheberache*,
Ils ne voulurent plus naviguer que de nuit....
Le jour, on est caché: puis, le soir, on détache
La flotte des canots qui descendent sans bruit.

La lune, au firmament, était alors absente :
Tout favorise donc leur sinistre dessein....
Non loin du *Petit Saut*, une halte est urgente,
Pour observer les lieux, connaître le terrain.

Les *wigwams* sont-ils là? Tous les gens du village
Ont-ils plutôt rejoint leurs frères du Grand Saut ?...
Déserte est la bourgade !... Aussitôt avec rage
Les deux guides s'écrient: "Regardez comme il faut!..

Ici, l'on nous chassa comme des chiens immondes;
Là, sur l'affreux poteau, furent scalpés, brûlés
Vos frères malheureux!"... Puis en quelques secondes
Voilà tous les esprits enflammés, affolés !

A cause des soupçons, des mille bruits de guerre,
Tous les gens de ce lieu s'étaient réfugiés
Au village plus gros d'en bas de la rivière,
Où se trouvent unis tous nos braves guerriers.

Les deux guides disaient: "Allons avec adresse,
Et nous les tuerons tous en une seule nuit....
Allons, volons, glissons, filons avec vitesse !....
Car le *Grand Manitou* lui-même nous conduit !"

Voilà qu'au *Petit Saut* il faut faire un portage;
Et les précautions doivent alors doublier....
Car si l'on était vu, quel immense dommage !....
Il importe que rien ne les puisse troubler.

Père, si tu savais l'émotion poignante
Qui s'empare du cœur, quand la vengeance est là,
Toute prête à saisir, et que l'âme tremblante
A peur d'être surprise et trompée en cela !

Un arbre qui s'agite, un ruisseau qui murmure,
Un oiseau qui s'envole, un animal qui fuit,
Le son le plus léger, épouvante et torture,
Quand on marche, inquiet, dans l'ombre de la nuit.

Tous les sons, à la fois, viennent frapper l'oreille:
On les entend grossir; c'est un bourdonnement:
On retient notre souffle; on écoute; on surveille....
Jusqu'au succès final, quel terrible moment !

On usa donc alors d'une extrême prudence....
La nuit troisième après la nuit du *Petit Saut*,
On comptait arriver... Or la veille, en silence,
On s'était préparé tout près d'un gros ruisseau.

Les canots, cinq par cinq, étaient liés ensemble;
Ils allaient cinq de front par six de profondeur.
Tous remplis de démons que la haine rassemble
Pour opérer un coup d'infernale noirceur.

Les deux guides disaient: "Allons avec adresse,
Et nous les tuerons tous en une seule nuit....
Allons, volons, glissons, filons avec vitesse !....
Car le *Grand Manitou* lui-même nous conduit !"

Là bas, dans un détour subit de la rivière,
On devait débarquer à quelques trois cents pas....
Tout était calculé, mis en pleine lumière,
En dépit de la nuit et d'un ciel sans éclats.

Trois heures tout au plus intervenaient encore
Entre l'heure fatale et le moment présent....
Tout va bien... Le vent souffle et l'eau n'est pas sonore:
On va donc voir bientôt un peuple agonisant !

Les deux guides disaient: "Allons avec adresse,
Et nous les tuerons tous en une seule nuit....
Allons, volons, glissons, filons avec vitesse !....
Car le *Grand Manitou* lui-même nous conduit !

L'onde est comme un coursier échappant à la bride...
Mais nul, dans les canots, n'y prête attention,....
Les guides savent bien que l'endroit est perfide;
Mais ils n'en soufflent mot, par bonne intention.

La flottille, en dansant, tombe dans le rapide....
Les Iroquois, enfin, devenus soucieux,
Disent: "N'allons-nous point choir, en bas, dans le vide?
N'est-ce pas un grand saut qui mugit en ces lieux ?"...

Les guides, tout à coup, se dressent dans la foule,
Et poussent, vers les bords, un long cri déchirant,...
Infâmes ennemis, votre projet s'écroule !....
Car voici du *Kapskouc* le gouffre dévorant !....

Vous ne connaissiez pas cette chute perfide,
Ce superbe *Grand Saut* de sept fois douze pieds !
Vous ne connaissiez pas ce torrent homicide
Qui va vous engloutir, barbares meurtriers !

Le torrent est le maître.... Il est irrésistible....
Glissez, glissez, glissez, filez, filez, filez !....
Vous n'arrêterez plus, la chose est impossible !..
Tombez, tombez, tombez, allez, allez, allez !....

Sur l'une et l'autre plage, — ô spectacle féerique !—
On voit soudain briller d'innombrables flambeaux....
Ce n'est pas, chez nos gens, une terreur panique !
Ils se dressent, joyeux, agitant leurs drapeaux !

Notre peuple, Iroquois, n'est pas votre victime :
Le voilà sain et sauf: les rôles sont changés;
Et c'est vous, maintenant, qui roulez dans l'abîme
Où courent en sursaut vos canots submergés !

Sur l'une et l'autre plage, une joyeuse foule
Fait entendre, à son tour, un long cri déchirant....
Barbares ennemis, votre projet s'écroule !...
Car voici du *Kapskouc* le gouffre dévorant !....

Vous ne connaissiez pas cette chute perfide,
Ce superbe *Grand Saut* de sept fois douze pieds !
Vous ne connaissiez pas ce torrent homicide
Qui va vous engloutir, infâmes meurtriers !

Le torrent est le maître.... Il est irrésistible....
Glissez, glissez, glissez, filez, filez, filez !....
Vous n'arrêterez plus, la chose est impossible !....
Tombez, tombez, tombez, allez, allez, allez !....

Il règne, tout-à-coup, un moment de silence....
Iroquois et nos gens, tout le monde a compris....
Un instant, sur le bord, la flottille balance....
Et puis, les voilà tous dans le gouffre engloutis !!!

A l'immense clameur que poussent les victimes
Répondent aussitôt les clameurs de nos gens !....
Nous voilà donc vengés par les sombres abîmes !....
Mourez comme des chiens, Iroquois outrageants !!!

Père, as-tu bien compris l'enivrante vengeance ?....
La voilà tout entière en de pareils exploits !....
As-tu compris ce tour, cet artifice immense,
Tous ces pièges tendus aux maudits Iroquois ?....

Mes frères s'opposant aux besoins de la guerre,
Mon père se livrant à l'indignation,
Les deux "fous" s'en allant dans la terre étrangère
Offrir aux ennemis notre perdition,

Enflammant leur fureur par leur propre colère,
Les conduisant si bien vers le but convoité,
Les leurrant jusqu'au bout... tous ces moyens, mon [Père,
Voilà ce qu'ils avaient finement comploté !!!

Ne m'as-tu pas parlé d'un Samson formidable
Dont la mort fut la mort de nombreux ennemis ?....
Mes frères, en mourant,—est-ce moins admirable ?—
Ont fait périr, du coup, cent quatre-vingts bandits !

Sans compter que chez eux, quand la puissante armée
Du grand *Stadacona* vint pour combattre, après,
Elle trouva d'autant leur troupe décimée,
Et la campagne fut un éclatant succès.

Mon père, soucieux, dissimulé dans l'ombre,
Avait guetté, de loin, les canots attendus....
Une certaine nuit, sur la rivière sombre,
Son oeil de lynx, enfin, les avait aperçus.

Courant, comme l'éclair, avertir le village,
Il avait, tout d'un coup, divulgué son secret....
Tressaillant de bonheur, blotti sur le rivage,
Pour le fatal plongeon, tout le peuple était prêt.

Père, as-tu bien compris l'enivrante vengeance ?....
La voilà tout entière en de pareils exploits !....
As-tu compris ce tour, cet artifice immense,
Tous ces pièges tendus aux maudits Iroquois ?" —

(*Inflexibilité*)

"O vision d'enfer !"—dit le Père, mains jointes,
Quand le chef eut fini son terrible récit....
"Tu ne comprends donc pas !... Ah ! tu e me
[désappointes" —
Reprit le *Sagamo*. — Mais le Père lui dit :

"Mon frère *Sagamo* ne doit pas prendre peine;
Car c'est bien plutôt moi qui suis désappointé :
Je ne comprends que trop ta vengeance et ta haine;
Toi, tu ne comprends pas ma douce charité.

Notre manière, à nous, d'exercer la vengeance
Surpasse infiniment votre mode brutal :
C'est de toujours, toujours, pratiquer la clémence,
De rendre à l'ennemi notre bien pour son mal.

Quand il veut nous tuer, nous lui sauvons la vie;
S'il vole une tunique, on lui cède un manteau;
A la main qui nous frappe, on dira : sois bénie :
Voilà de se venger le moyen le plus beau !"

Le *Sagamo* reprit, après un long silence :
"Quand mon père mourut, il me fit approcher :
"Jure-moi, me dit-il, haine, fureur, vengeance,
Contre tes ennemis, jusqu'au feu du bûcher;

Jure-moi que tu veux, à ton heure dernière,
Transmettre mon esprit à ta postérité"....
Je le jurai.... Comment oserais-je, ô mon Père,
Pratiquer maintenant pardon et charité ?

Ne vois-je pas sans cesse, au-dessus de l'abîme,
Les mânes des héros, mes frères généreux ?....
Autour de mon *wigwam*, ou là-haut sur la cime,
Ne vois-je pas planer celles de mes aïeux ?

Et n'ai-je pas toujours au fond de mon oreille,
Au fond de mon esprit, comme au fond de mon cœur,
Cette voix, cet instinct, qui jamais ne sommeille,
Plaçant dans la vengeance un suprême bonheur ?

Est-ce que je pourrais oublier tant de choses ?" —
"Oh ! oui, tu le pourrais, si tu voulais bien fort !....
A la grâce de Dieu sans cesse tu t'opposes !....
Pour que Dieu nous bénisse, il faut faire un effort !

Ne faut-il pas plutôt oublier ces misères
Qu'oublier Jésus-Christ expirant sur la croix;
Ce grand Dieu qui, sensible à nos humbles prières,
Pardonne des milliers, des millions de fois ?" —

"Mon Père, ton discours est vraiment admirable;
Que ne l'est-il autant sur le séjour des morts !
Car le vrai Ciel, pour moi, c'est la chasse agréable
Où vont tous les esprits dégagés de leur corps !

Ton Ciel n'est pas le mien: il ne saurait me plaire :
Je veux à mes aïeux être uni pour toujours !" —
"Oui, mon Ciel est le tien: il peut te satisfaire :
Tous les bonheurs sont là, dans nos vastes séjours !

Eux-mêmes, tes aïeux, sont déjà là sans doute:
Tu les retrouveras dans cet unique Ciel :
Désir et bonne foi, pour eux, furent la route
Qui les fit parvenir au royaume éternel." —

Alors, le *Sagamo* réfléchit et soupire....
"Père, dit-il, tu peux prêcher, faire le bien :
Chacun doit se soumettre à la voix qui l'inspire :
Moi, je ne suis pas prêt à me faire chrétien."

(*Réflexion*)

Sur des rocs durs tombait la divine semence....
Mais le Père zélé poursuivit ses travaux....
Le grand jour était proche où, pour la renaissance,
Allaient tomber des yeux les funestes bandeaux.

TROISIEME LEGENDE

L'OUTIKOU DES MECHINS
LE JOUR, OU L'ÉVANGILE ACCEPTÉ

(*Epoque dont il s'agit*)

Depuis que l'Evangile, au sein des Maléchites,
Comme un astre, a jeté ses rayons lumineux,
On a vu cinquante ans s'écouler; et les suites
Sont chose belle à voir chez ces peuples heureux.

On a semé le sang, les travaux, les souffrances;
On cueille enfin des fleurs, et même de beaux fruits;
On s'applique partout, redoublant d'espérance,
A policer les cœurs qu'on a d'abord instruits.

On avait triomphé des plus rudes épreuves:
En vain les Iroquois, ouragans menaçants
Sans cesse déchaînés dans les bois, sur les fleuves,
Pourchassaient-ils à mort tous les chrétiens naissants.

Jogues, Brébeuf, Garnier, Lalemand et Lalande,
Et vous aussi, Goupil, Chabanel, Daniel,
C'est alors, saints martyrs, que vous fîtes l'offrande
De votre noble sang répandu pour le Ciel.

L'Huronne nation, la fidèle alliée,
Succombant à la fin, n'existait presque plus;
On avait vu cent fois: mission balayée,
Massacre universel, villages disparus.

Que de fois, en dépit de la moisson bien grande,
Des postes promettants restaient sans moissonneur!...
On voyait des tribus, sublime propagande,
Se faire les hérauts de la Croix du Sauveur.

Les peuples baptisés, en fervente prière,
Demandaient le salut des peuples ennemis,
Et cessaient d'infliger aux prisonniers de guerre
Les supplices cruels par l'usage permis.

Ces jours de nos aïeux sont nos temps héroïques :
La foi se propageait en dépit de l'enfer;
On voyait éclater les vertus angéliques;
Le dévoûment, partout, brillait comme l'éclair.

Laval, en ce temps-là, cet apôtre sublime,
Venait se dévouer au royaume nouveau;
On voyait arriver, superbe et magnanime,
La troupe Carignan à l'illustre drapeau.

Les Iroquois, devant les armes de la France,
Reculèrent vaincus en demandant la foi :
Epoque de bonheur et de reconnaissance,
Où tout vivait "pour Dieu, pour l'Eglise et le Roi !"

Autre accomplissement de la grande promesse :
"Les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais !"....
L'Eglise, en liberté, se prodigue et s'empresse
De répandre partout son amour et sa paix.

La nation Micmac, aussi la Maléchite,
Faisaient dans la vertu de rapides progrès;
Le prêtre leur faisait rare et courte visite,
Mais la Croix les guidait à travers les forêts.

(*Les Méchins*)

Or, de Québec on voit deux braves missionnaires,
Croix, Evangile en mains, partir pour Tadoussac :
Un, vers les Montagnais aux figures austères,
L'autre, vers le canton Maléchite-Micmac.

Le but de ce dernier étant la Gaspésie,
Il se fait, tout d'abord, conduire à Cacouina;
A ce poste, il engage une équipe choisie
Capable de guider au bout du Canada.

Un des rameurs était chrétien; l'autre infidèle;
En canot maléchite on était transporté;
Car ce village était de la race immortelle
Dont l'exploit au *Kapskouc* sera toujours chanté.

L'infidèle avait peur d'accepter le baptême....
Il connaissait fort bien les grandes vérités;
Il ne s'y rendait pas; il y croyait quand même,
Le cœur toujours rempli d'embarras prétextés.

Il écoutait le Père en respect, en silence,
Et priait avec lui, matin, soir, près du feu;
Mais quand on le pressait avec plus d'insistance,
Il demandait toujours d'attendre encore un peu.

On voyagea cinq jours par un temps magnifique;
Sur le soir du cinquième, on vit le ciel brunir,
Annonçant, pour la nuit, un orage électrique
Aussi prompt à passer que rapide à venir.

Déjà l'on traversait, en serrant le rivage,
Cet endroit de terreur: *le passage aux crapauds*,
Où de sombres rochers représentent l'image,
Les traits bien dessinés de ces vils animaux.

On arrive aux îlets redoutés du sauvage,
Délicieux pourtant: *les îlets des Méchins !....*
Que sont-ils ?... Deux rochers, assez près du rivage
Laissant, en eau profonde, un chenal aux marins.

La plage, droit en face, est belle, sablonneuse;
La montagne s'élève en gradins réguliers;
Un ruisseau qui descend, de fraîcheur merveilleuse,
Fournit une eau limpide aux passants fatigués.

(*Outikou*)

C'est là, que pour la nuit, on fit halte au voyage....
Nonobstant la beauté de ce poste enchanteur,
On entendit gémir l'infidèle sauvage,
Comme devant la mort gémit un malfaiteur.

Le Père, affectueux, demande avec surprise
Au chrétien: "Qu'a-t-il donc ?" — "Il a peur
[d'*Outikou*," —
Lui répond celui-ci, dans sa verte franchise,
Ayant l'air de penser que l'autre est un peu fou.

"Mais qu'est-ce qu'*Outikou ?....* Dis-le moi, je t'en
[prie" —
"Père, c'est le Géant, la terreur de ces lieux....
Car il semble toujours menacer notre vie,
Quand il sort appuyé sur son gros pin noueux." —

"Sauvage maladroit, dit le Père en lui-même :
Ce monstre imaginaire, il tremble devant lui;
Tandis que le vrai monstre, à la malice extrême,
Le Géant de l'enfer, il n'en a nul souci !....

C'est bien lui, le Démon, qu'*Outikou* représente :
Un horrible génie, un principe de mal....
Tout peuple de la terre, en effet, nous présente
Satan, l'ange déchu, comme un être fatal." —

"Père, dit le chrétien, quiconque a le baptême
N'a rien à redouter de ce Roi des Géants :
Le Bon Dieu nous protège; oui, le Bon Dieu lui-même
Repousse loin de nous le Méchant des Méchants."

(*Pendant l'orage*)

Sur ses *pinces* planté, le canot au rivage
Reposait pour la nuit, près d'un feu pétillant;
Il était retenu par des bois d'*atterrage*,
Pour ne pas donner prise à la force du vent.

On voyait de ce feu les flammes jaillissantes
Projeter tout autour leurs sinistres lueurs,
Donnant plus de relief aux ombres menaçantes,
Aux grondements du ciel, aux funèbres noirceurs.

Assis autour du feu, le Père et les sauvages
Tranchaient en clair-obscur sur la sombre forêt :
On suivait, d'œil hagard, ces blafardes images;
Le cœur devenait triste et l'esprit inquiet.

On mangea; puis l'on fit à genoux la prière....
Voilà qu'une bourrasque, une saute de vent,
Soulève les tisons en gerbes de lumière....
Puis le feu s'éparpille et s'éteint brusquement !

Cet accident rendit les cœurs encor plus tristes....
L'orage allait tomber: on s'empresse aussitôt, —
Voyageurs en danger sont vite réalistes, —
De se blottir au mieux sous le toit du canot.

Enfin l'orage éclate à grands coups de tonnerre....
Les éclairs jouent au ciel; et la pluie en torrents
S'abat comme du plomb;... l'eau coule sur la terre;
Nos hommes sont mouillés de filets pénétrants.

(*Le moment décisif*)

Par un enchantement subit de la nature,
Bientôt finit l'orage et la foudre et l'éclair....
On se sèche, on répare un peu la couverture....
C'est le temps de dormir au parfum du bon air.

Un d'eux ne dormait pas: le sauvage infidèle !
Son cœur bouleversé n'avait pas de repos....
L'angoisse, la terreur, de son âme rebelle
Faisait trembler encore et sa chair et ses os !

Un cri se fait entendre; et le missionnaire,
Attiré par un bras, se lève avec effroi :
C'était notre payen criant d'une voix claire :
"Père! Père! Au secours! Vite, baptise-moi !"—

"Que s'est-il donc passé, cher ami ?"—dit le Père.—
"C'est le cri d'*Outikou*, le cri qui fait... périr !....
Je l'entends, le Méchin! il gronde avec colère;
Et même je l'ai vu !.... Père, je vais mourir !....

Oui, je l'ai vu descendre à travers la montagne :
Il a senti sauvage, ici, non baptisé....
Le voilà !... Le voilà !... Son bâton l'accompagne !...
Baptise-moi !.... Sinon, je vais être écrasé !" —

"Oh! tranquilise-toi, lui répondit le Père :
Ne crains pas *Outikou*: je suis plus fort que lui :
Je te protègerai, moi, le missionnaire,
Et puis tu recevras le baptême aujourd'hui.

Mais dors en attendant: et par la pénitence,
Prépare enfin ton âme à ce grand sacrement;
Demande à Dieu pardon pour tant de résistance
Que tu fis à ma voix jusqu'au dernier moment."

(*La conversion*)

Le sauvage, calmé, sommeille près du Père....
Mais au petit matin, encore tout ému,
Aussitôt que fut faite, en commun, la prière,
"Robe-noire, dit-il, viens voir ce que j'ai vu.

Vois ce gros pin noueux, penché sur les abîmes :
C'est le pin d'*Outikou*, formidable bâton,
Avec lequel il marche, en quête de victimes....
Fuyons, Père, fuyons, cet horrible canton !"

"Ce bâton d'*Outikou*, dit bravement le Père,
Oh ! nous allons l'abattre et le changer en croix :
La Croix, bâton du Dieu qui sauve et régénère,
Va chasser loin d'ici le Méchant que tu vois."

Le Père baptisa le fervent néophyte
Qui n'aurait pu jamais se calmer autrement,
Et qui pleurait enfin de n'avoir pas plus vite
Profité du bonheur de ce doux sacrement.

Le pin fut renversé. Là-haut, sur la montagne,
Une croix se dressa, les deux bras étendus,
Protégeant la forêt, le fleuve, la campagne,
Et pointant vers le Ciel, vers Dieu, vers les élus.

(*Epilogue*)

Oncques, depuis ce jour, le géant de malice
Ne reparut aux yeux des voyageurs en paix :
La croix est toujours là, salutaire et propice,
Répandant sur ces lieux les célestes bienfaits.

Dès la conversion du sauvage infidèle,
Au lieu d'*Anse aux Méchins*, ce fut l'*Anse à la Croix* :
Immortel souvenir de l'histoire si belle
Des travaux, des combats, des vertus d'autrefois.

"L'*Outikou* malfaisant, nous disent les sauvages,
Expulsé comme un chien, s'est enfui vers le Nord :
Là seulement il peut exercer ses ravages,
Où l'on adore point le Dieu suprême et fort."

Puisse-t-il être enfin de ces froides limites,
Et de tous lieux, chassé jusqu'au fond des Enfers !
Puisse enfin l'Evangile, aux infinis mérites,
Faire régner partout le Dieu de l'univers !

DEUXIEME PARTIE

POESIES DOMESTIQUES

Hæc olim meminisse juvabit

Virgile.

Mon Enfance chez mon Grand-Père

AU RANG D'ARGENTEUIL, A ST-DAMAS, COMTE DE ST-HYACINTHE.

I

Je me fais vieux, (*) j'incline vers la tombe,
Je redeviens enfant ;
Je veux chanter, avant que je succombe,
Mon jeune âge attrayant.

II

Je vous revois, ô lieux de mon enfance,
Noble rang d'Argenteuil,
Ormes géants dont le dome s'élance
Dans l'air avec orgueil;

Jardins fleuris où tous les fruits possibles
Rivalisent d'ardeur
Pour me causer des plaisirs indicibles
Par leur fraîche saveur.

C'est la cerise et la pomme odorante,
Le raisin succulent;
C'est la gadelle et la prune fondante,
La noix longue et le gland.

(*) Voir la note (a)...

C'est la framboise et la fraise vermeille,
Le concombre juteux,
C'est le radis, le cassis, la groseille,
Le melon savoureux.

C'est la rhubarbe et la tendre laitue,
Les petits oignons doux,
Le pimbina, la carotte pointue,
Les navets et les choux.

O lieux bénis, séjour de mon enfance,
O le roi des séjours !
Où j'ai passé tous mes temps de vacance,
Coulé mes plus beaux jours.

Salut, pelouse abondante et soyeuse,
Lit champêtre et moëlleux,
Où le zéphir, de son aile amoureuse,
Caressait mes cheveux.

Où je lisais, pendant de longues heures,
Mes beaux livres de prix;
Où vers Dieu, vers les célestes demeures,
Tout portait mes esprits.

Je voyais, là, d'aurores boréales
Tout le ciel se couvrir;
Le soir, la nuit, aux heures matinales,
Je les voyais courir.

Et j'écoutais, dans l'ombre des bocages,
Gazouiller les oiseaux,
Pendant que fleurs et papillons volages
Ornaient les arbrisseaux.

III

Salut, maison, toi qu'un superbe chêne
Met à l'abri du vent;
De quel bon pain je vois ta huche pleine !...
Le four est là devant.

Un *banc de siaux*, avec *siaux* pleins d'eau pure,
Nous accueille en entrant....
Entendez-vous le rouet qui murmure
Et le métier frappant ?

De ci de là, je voyais ma grand'mère
Toujours en mouvement;
Dans son fauteuil, je voyais mon grand'père
Fumant tranquillement.

C'était à qui, de ces deux personnages,
Me gâterait le plus.
Mes tantes donc... étaient-elles plus sages
Dans leurs soins superflus ?

La laiterie était riche de crème,
De fromage et de lait;
A ces douceurs, avec largesse extrême
Chacun me conviait.

On me donnait des tartines sucrées,
Des gâteaux excellents;
On me faisait des galettes dorées,
Des beignets croustillants.

Qui dira, dans ma reconnaissance,
Combien je les aimais,
Ces chers parents dont la tendresse immense
Ne s'épuisa jamais !

Dans leur souci, ma grand'mère et mes tantes,
Me faisaient des leçons;
Aussi toujours étaient-elles contentes;
J'écoutais leurs sermons.

On voulait tant que je devinsse un prêtre !
On m'aimait pour cela;
A tels propos, je leur disais: peut-être;
Et nous en restions là.

Que fit un jour ma trop bonne grand'mère ?...
Qui peut deviner ça ?....
Pour me vêtir à la mode écolière
Sa jupe elle coupa !!!

Oui, jupe bleue et belle et précieuse,
Et du plus fin droguet,
Que devins-tu? Redingote pieuse
Et de classique aspect.

Chaque dimanche, on voyait souriantes
Des foules s'assembler,
Pour écouter les lectures touchantes
Du savant écolier.

IV

Mon vrai bonheur et le charme des charmes,
Près de grand'père assis,
Etait d'entendre, ému, versant des larmes,
Ses merveilleux récits.

Qu'il en savait de ces belles histoires,
De ces traits du vieux temps,
Faisant revivre et combats et victoires
En accents tremblottants !

Il avait vu guerre en mil-huit-cent douze,
Et guerre en trente-sept;
Il m'en faisait, d'âme fière et jalouse
Un rapport clair et net.

Il avait vu des chasse-galeries,
Des revenants tout frais,
Des loups-garous.... Arrière vanteries
Dont je le soupçonnais !

N'avait-il pas tué la poule noire
Pour conjurer des sorts ?
La délivrance était.... chose notoire....
Le fruit de ses efforts !

Il était grand et droit comme une flèche,
Comme un chêne planté,
Et fort, si fort que rien n'était revêche
A son bras redouté.

Un de ses doigts, enfoncé dans la gueule,
Soulevait un fusil;
Entre ses doigts pas de pipe, une seule
Qu'il ne mit en *frâsil !* (*)

N'était-il pas un chasseur émérite
Et friand de gibier ?
Patiemment n'eût-il pas le mérite
De m'apprendre à tirer ?

Et quel plaisir de le satisfaire,
En remportant du bois
Tourte ou perdrix, un écureuil vulgaire,
Un lièvre quelquefois !

(*) Voir la note (b)...

Le pauvre vieux, qui ne mangeait qu'à peine,
Se ranimait alors,
Et redonnait, sans craindre la migraine,
De la force à son corps.

O mes bonheurs, gloires de ma jeunesse,
Vous êtes disparus !
Parents chéris, objet de ma tendresse,
Hélas ! vous n'êtes plus !

Mais je vous chante et vous bénis encore
Avant de m'endormir ;
Car vous au moins, souvenirs que j'adore,
Ne devez pas mourir !

Qui me lira connaîtra la famille
Où je fus adopté,
Où mon jeune âge, en maison si gentille,
Fut si bien abrité !

Je vous rends grâce, anges de mon enfance,
Mes sauveurs autrefois ;
Si je fus prêtre, oh ! j'en ai l'assurance,
Merci, je vous le dois....

Note (a)—Pièce écrite en 1916, l'auteur ayant alors 65 ans.

Note (b)—Quand le père Joseph Jacques, de St Damas, le grand'père en question, le père de ma mère, venait à St Hyacinthe, au marché ou dans les magasins, il se faisait autour de lui des rassemblements provoqués par ceux qui le connaissaient. On lui faisait casser des pipes de plâtre. Il les prenait par le fourneau entre le pouce et l'index et les faisait voler en éclats, au grand ébahissement de la foule. On avait beau choisir les plus dures dans une caisse entière, on n'en trouvait pas une seule qui pût lui résister.

Un Enfant à sa Mère

I

Dans vos rêves comme en vos veilles,
Voyez-vous fuir des papillons ?
Que disent-ils à vos oreilles
En fendant l'air de leurs sillons ?

Dans vos rêves comme en vos veilles,
Voyez-vous voler des oiseaux ?
Que disent-ils à vos oreilles
En faisant vibrer les roseaux ?

Dans vos rêves comme en vos veilles,
Voyez-vous des anges passer ?
Que disent-ils à vos oreilles
En accourant vous embrasser ?

II

Eh ! bien, ces papillons, ces anges,
Et ces oiseaux mélodieux,
Qui font résonner vos louanges
Dans leurs accords les plus pieux,

Oh ! ce sont les mille pensées
Qui s'envolent de mon esprit,
Abondantes, vives, pressées,
Vers vous, ma mère, jour et nuit.

Je franchis, d'un bond, la distance;
Comme l'éclair j'arrive à vous;
Je m'incline en votre présence;
Je me prosterne à vos genoux.

III

N'ai-je pas, au fond de mon âme,
L'impression de vos bontés,
Que je garde comme un dictame,
Un trésor de suavités ?

Ne suis-je pas, par tant de charmes,
Un tel bonheur, un si doux miel,
Emu jusqu'à verser des larmes,
Ravi jusqu'au troisième ciel ?

Quand je pense à vous, ô ma mère,
Mon coeur palpite avec transport;
Vers Dieu j'élève ma prière;
Je me sens meilleur et plus fort.

Au Cimetière

PRIERES ET FLEURS

Poésie la plus ancienne de ce recueil (les deux volumes) ; composée en 1866, l'auteur ayant quinze ans.

Le soleil, plus brillant, ranime la nature
Et nous donne ses plus beaux jours;
La forêt reverdit et le ruisseau murmure,
Et l'oiseau chante ses amours.

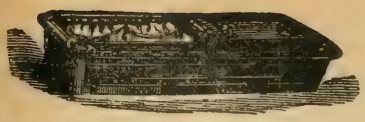
Mais là-bas, dans ce champ où gémit le zéphire,
Où penchent des saules pleureurs;
Dans le vieux cimetière où tout âme soupire,
Autre chose attire nos cœurs.

La croix nous dit: priez; les tertres funéraires,
Les tapis de sombre gazon,
Les monuments pieux, les tombeaux solitaires,
Tout nous invite à l'oraison.

Là, dans le sol glacé, reposent pères, mères,
Dont les orphelins sont errants;
Là reposent nos sœurs; là reposent nos frères,
Nos amis, nos plus chers parents.

Allons donc sur leur tombe y semer la verdure,
Y fixer nos plus belles fleurs;
Et pour les arroser, prenons l'eau la plus pure:
Que nos yeux y versent des pleurs.

Allons donc sur leur tombe y prier pour les âmes,
Y redire dans nos sanglots :
"Seigneur, délivrez-les de leur prison de flammes;
Donnez-leur l'éternel repos."



Une nuit sur la tombe de ma Mère

DOULEUR ET CONSOLATION

Poème composé en 1870, enseignant la résignation à la volonté de Dieu, au milieu des plus dures épreuves. Il faut faire un peu large la part de l'imagination dans les sentiments d'amertume causés par la douleur et allant jusqu'à une sorte de vague désespoir. Ce manque de pondération est le défaut habituel des jeunes gens qui versent dans la poésie sentimentale. Mais le contraste, entre un tel état de sombre dépression et l'état de résignation parfaite qui vient après, n'en est que plus édifiant.

I

Un tertre... un monument... c'est ici, je m'arrête;
Je ne vois pas le nom; mais je me sens frémir....
C'est ici qu'est ma mère !... Oh ! quel feu dans ma tête !...
J'ai besoin de pleurer... de crier... de gémir...
Ma mère, je te cherche, et je viens sur ta tombe;
C'est moi; je suis ton fils; et je souffre ici-bas....
Comme un oiseau blessé, voilà que je succombe...
O ma mère, c'est moi.... ne m'entendras-tu pas ?

Que le ciel est obscur !... Comme la nuit est sombre !...
Le vent siffle, en passant, de funèbres accords....
Tout est lugubre ici... tout soupire dans l'ombre;
Le deuil règne en ces lieux: c'est la terre des morts !
Eh ! bien, moi, je m'y plais: je suis près de ma mère...
Ma mère !.... L'écho seul a retentit là-bas....
C'est en vain que j'appelle en frappant sur la terre...
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Reconnais donc ma voix; c'est encore la même :
C'est la voix de ton fils que tu chérissais tant.
Enfant, je te nommais et ton amour extrême
M'attirait sur ton cœur, sur ton sein palpitant.
Eh! bien, je t'aime encore, encore davantage...
Que ne puis-je te voir!... m'élancer dans tes bras !
Car je meurs.. je perds force.. espérance.. courage..
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Hélas! qu'ils étaient beaux les jours de mon enfance !
Qu'ils étaient beaux, les jours où j'étais avec toi !
Tu lisais dans mes yeux la joie et l'innocence;
Tu bénissais le Ciel et tu vivais pour moi...
Pourquoi m'a-t-il fallu, dans un âge si tendre,
Connaître, par ta mort, les horreurs du trépas ?...
Te fallait-il sitôt dans la tombe descendre ?...
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Un jour, tu fus frappée, ô ma mère chérie !...
Pouvais-je concevoir que la mort était là ?
Ton âme vit s'ouvrir la céleste patrie...
Mais moi, j'avais dix ans... et mon cœur se troubla.
Inutiles regrets.... inutiles prières....
Tu mourus... tu partis... tu nous abandonnas...
Que de gémissements !... Que de larmes amères !...
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

On respirait à peine... On priait en silence...
Le ministre de Dieu t'entretenait du Ciel...
Une lampe blafarde éclairait ta souffrance...
O moment d'agonie !... O spectacle cruel !...
Un regard... un soupir... et tes yeux se fermèrent...
Je voulus m'avancer.... mais je ne fis qu'un pas...
J'était anéanti !.... Mes sanglots éclatèrent....
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Et le troisième jour, un funèbre cortège
Suivait, sur le chemin, le chariot des morts...
On voyait onduler, aussi blanc que la neige,
Un drap sur le cercueil qui renfermait ton corps....
Le sol était creusé... la fosse était béante...
En vain je suppliais et je tendais les bras....
Tout fut enseveli sous la terre gluante....
O ma mère pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Bien des jours sont passés depuis ce jour funeste;
Voilà bientôt dix ans que je marche sans toi....
Le temps fuit, non ma peine; il est toujours un reste
D'indicible douleur qui se retrouve en moi....
Je te cherche, ô ma mère, et je viens sur ta tombe;
C'est moi; je suis ton fils; et je souffre ici-bas...
Comme un oiseau blessé, voilà que je succombe...
O ma mère pourquoi ne me réponds-tu pas ?

II

Pour me soutenir dans la vie,
Que n'ai-je pu garder ma sœur ?
Mais elle aussi me fut ravie....
Plus rien qui console mon cœur !
Elle était bonne, elle était tendre;
Ah ! qu'il m'aurait plu de l'entendre
Me parler d'amour et de foi !
Son âme aurait compris mon âme;
Sa parole, comme un dictame,
Aurait guéri le mal en moi !

Je traîne ma douleur intense:
Je languis la nuit et le jour;
Et pour soulager ma souffrance,
Nulle affection, nul amour !....
Aux chagrins qui font mon supplice,
Au fiel qui remplit mon calice,

Nul cœur ne prend part avec moi....
Je suis seul, hélas! sur la terre:
C'est pour cela qu'au cimetière,
O ma mère, je viens à toi.

Les bois, les ruisseaux, les prairies,
Ont su me plaire et m'égayer;
Mais les campagnes sont flétries;
Je vois les arbres s'effeuiller....
Je n'ai plus qu'à verser des larmes :
La nature a perdu ses charmes,
Ainsi que moi tout mon bonheur.
Les vents sifflent: voici l'automne;
Et la douleur qui m'environne
Augmente encore ma douleur.

J'ai dit: que m'importe le monde ?
Le monde est cruel à mes yeux !
Il n'est personne qui réponde
Au cœur affligé, malheureux....
De tous côtés règne le vice,
L'orgueil, le plaisir, l'avarice....
On ne connaît plus la pitié,
On reste sourd à l'indigence,
On se moque de l'innocence
Et l'on se rit de l'amitié.

J'ai dit: que m'importe la terre ?
La terre est livrée au malheur.
Tout est rêve, tout est mystère,
Tout est chagrin, tout est douleur !
Je m'en vais comme une ombre vaine,
Et je porte partout la chaîne
De mes noires déceptions....
Mes jours se comptent par des songes :
Ils ne sont pleins que de mensonges
Et d'amères dérisions.

J'ai dit: que m'importe la vie ?
La vie est la coupe du mal !
Faut-il vider jusqu'à la lie
Ce calice amer et fatal ?
Le cœur broyé par la souffrance
Aimera-t-il une existence
Triste et froide comme un tombeau ?
Je tremble, j'hésite et je doute,
Et la nuit se fait sur ma route...
Je marche déjà sans flambeau !

N'est-ce pas assez d'infortune ?
Assez d'inutiles désirs ?...
Le monde joyeux m'importune;
A d'autres que moi les plaisirs !....
Je veux être cendre et poussière;
Mon œil se ferme à la lumière;
Mon âme se ferme à l'amour,
Voilà jusqu'où va mon délire :
O mort, c'est à toi que j'aspire;
Que la tombe soit mon séjour !

O ma mère, je t'en conjure,
Viens sauver ton malheureux fils;
Viens me guérir de ma blessure;
Entends ma prière et mes cris....
Reviens à moi, reviens sur terre....
Si je reste ainsi solitaire,
Je crains d'outrager le Seigneur....
Depuis que tu me fus ravie :
Le fiel empoisonne ma vie;
La mort affreuse est dans mon cœur !

III

Or, j'étais là, pleurant, à genoux sur la tombe;
Et ma voix, comme un bruit qui s'élève et qui tombe,
Montait pour redescendre et se perdre en sanglots.
Je voulais que mes cris éveillassent ma mère;
Je voulais que mes pleurs, à travers la poussière,
Allassent ranimer ses os !

Tout à coup, je pâlis, je tremble, je frissonne;
Puis il me semble voir tout ce qui m'environne
Remuer, s'agiter, partager ma frayeur....
J'entendais sûrement une voix dans les ombres;
Le ciel se remplissait de nuages plus sombres;
Et la voix m'allait jusqu'au cœur !

"Le Seigneur, disait-elle, a jeté vers le monde
Un regard menaçant où sa colère gronde
Contre les insensés qui ne l'adorent pas.
Il les supporte encore; et voilà sa clémence;
Mais bientôt irrité de leur impertinence,
Il les frappera de son bras.

Il a créé les cieux... il a créé la terre...
L'univers tout entier le reconnaît pour Père...
Mais s'il est grand et bon, n'est-il pas juste aussi ?
Hé quoi ! si l'homme souffre, et si la mère expire,
Si l'enfant reste seul et si le cœur soupire...
N'est-ce pas qu'il le veut ainsi ?

Sa justice est terrible et sa volonté sainte !...
Malheur à qui, sans droit, fait retentir sa plainte
Quand la main du Seigneur se plaît à l'éprouver....
Malheur à qui, la nuit, au sein du cimetière,
Vient profaner la tombe, insulter à sa mère,
Lui demander de se lever !

A celui qui murmure, à celui qui blasphème,
A celui qui s'irrite, à celui qui va même
Jusqu'à vouloir le sort de la brute des champs;
A celui qui n'a point de vertus dans son âme...
A cet ingrat, malheur!—Malheur à cet infâme !....
Il aura le sort des méchants.

Il se tourmentera dans sa désespérance,
Et ne boira toujours qu'amertume et souffrance...
En vain l'air sera pur et le ciel sera beau :
On le verra frémir et s'agiter encore ;
Mais le mal en son cœur, comme un ver qui dévore,
Le rongera jusqu'au tombeau !"

IV

La voix, c'était ma mère, ou bien ma conscience,
Réprouvant les erreurs de mon intelligence,
Et changeant à l'instant le cours de mes transports.
Mes yeux s'ouvraient enfin; j'apercevais mon crime;
Et je sentais mon cœur, comme un immense abîme,
S'emplir de honte et de remords.

La sueur, de mon front, découlait goutte à goutte...
Hélas! j'avais horreur du blasphème et du doute,
Et la grâce de Dieu se faisait jour en moi.
Au milieu de la nuit, quand l'azur se dévoile,
Le matelot, joyeux, découvre son étoile;
Ainsi je découvris la foi.

Alors, je me souvins des vertus de ma mère,
De ses soupirs vers Dieu, de sa douce prière,
De son dernier regard au moment de partir....
Tout cela m'accablait, me brisait à cette heure:
Et je pleurai longtemps comme un coupable pleure
Quand il se livre au repentir.

C'était la paix, la joie, après une tempête;
Et reprenant courage, et relevant la tête,
Avec un long sanglot, je m'écriai: "Seigneur !
Seigneur, pardonnez-moi; je reviens; je vous aime !
Mes regrets sont amers, ma douleur est extrême...
Ah! je reconnais mon erreur !

C'en est fait, ô mon Dieu, ç'en est fait de ma vie :
Si mes égarements l'ont déjà tant flétrie,
Pour mes égarements je suis prêt à mourir !
Mourir!.. Ou plutôt non.. Laissez-moi vivre encore,—
O le Dieu de ma mère! ô le Dieu que j'implore !—
Pour expier et pour souffrir.

Tourmentez-moi. Seigneur, comme la feuille aride
Que les vents déchaînés, dans leur course rapide,
Font voler dans les airs et rejettent soudain,...
Comme un esquif battu par la vague et l'orage,....
Comme ces champs de blé que l'aquilon ravage....
Car de souffrir j'ai soif et faim !

Vous ne me verrez plus demander à la terre
Un bonheur mensonger, un plaisir délétère,
Qui, toujours, à la fin, désenchante et flétrit....
C'est en vous seul, Seigneur, c'est dans votre service,
Que j'espère trouver, toujours pure et propice,
La paix du cœur et de l'esprit.

Dans la tranquille nuit de sa tombe sacrée,
Je laisserai, Seigneur, ma mère vénérée
Dormir de son sommeil innocent et pieux;
Car vous avez bien fait, ô divine sagesse !
De l'arracher sitôt à ma folle tendresse
Et de l'enlever dans les Cieux.

O Maître de la mort !—O Maître de la vie !
Que votre volonté soit donc toujours bénie....
A vous seul de fixer le jour, l'heure, l'instant
Où chacun des mortels doit quitter cette terre.
Vous fallût-il produire, — insondable mystère, —
L'abandon le plus attristant.

A vous seul de juger quelles sont les épreuves
Où nous devons passer, pour vous donner des preuves
D'amour, d'obéissance et de soumission....
Fussions-nous écrasés par les croix les plus dures,
A nous de conserver nos âmes toujours pures
Dans l'humble résignation."

V

Je dis, et je jurai de retremper mon âme,
De consacrer ma vie avec zèle, avec flamme,
Au Dieu puissant et bon qui m'avait rappelé.
Depuis, j'ai rencontré de nouvelles alarmes,
Et j'ai souffert encore, et j'ai versé des larmes,
Mais toujours Dieu m'a consolé.

Et Dieu consolera mon existence entière !....
Quand je vais, maintenant, la nuit, au cimetière,
Ce n'est plus pour gémir, lâchement soupirer :
De ma mère et de Dieu l'amour seul m'y dirige...
La douleur sans la foi n'est qu'un sombre vertige...
J'y vais prier et non pleurer.

Car je vois clairement l'heureuse destinée
Que le Seigneur prépare à l'âme infortunée
Victime, en cet exil, des affres du malheur....
Un jour, laissant la terre, et dépouillant sa fange,
Au ciel je m'en irai, sur les pas de mon ange,
Rejoindre ma mère et ma sœur !

Ma Destinée

EN LISANT LES POESIES D'HYPPOLITE VIOLEAU.

Poème composé en 1870, alors que l'auteur, à la fin de son cours classique, tout en cultivant un peu les muses, avait l'esprit préoccupé du choix d'un état de vie et inclinait déjà fortement vers l'état ecclésiastique.

I

Aux dissipations je cherche à me soustraire,
M'écartant de la foule et m'abstenant des jeux :
Mais on croit sur mon front voir l'ombre du mystère,
Lorsqu'aux vers du poète, en un coin solitaire,
J'attache mon cœur et mes yeux.

On s'arrête; on s'étonne; et l'on ne peut comprendre
Par quels charmes alors je puisse être bercé.
De quelques mots railleurs on ne peut se défendre;
Parfois à mon oreille ils se sont fait entendre:
Et même on a dit: "L'insensé !

L'insensé, croirait-il imiter du poète
Les chefs-d'œuvre qu'il lit et qu'il admire tant ?
Voudrait-il de la gloire essayer la conquête ?
Rêverait-il déjà des lauriers sur sa tête ?
Déjà le triomphe éclatant ?"

Oui, l'envie a parlé: j'en ai la certitude !
Mais moi, je me console et n'en suis pas aigri ;
Car je sais que toujours contre la multitude
Ceux-là doivent lutter, qui, dans la solitude,
Cachent leur cœur endolori.

"Erreur!" a dit la foule: et pourtant elle-même
Est plus extravagante et plus folle que moi....
S'occupe-t-on des sots qui lancent l'anathème ?....
Violeau, je te lis, je t'admire et je t'aime;
Je suis trop heureux avec toi !

Car je porte en mon cœur une peine incessante....
Que m'importe l'envie ou la méchanceté ?
J'ai besoin de nourrir mon âme languissante :
Tes prières, tes chants, muse compatissante,
Ah! voilà ma félicité.

Je les aime, ces chants, rayonnants de génie,
Inspirés par le ciel et faits pour Jéhova,
Pleins de foi, de vertu, de tendresse infinie,
Sublimes de douceur, de grâce et d'harmonie....
Que de charmes j'ai trouvés là !

Si nobles sont tes vers, si chrétienne ta lyre !
O poète chéri, que je te comprends bien !
Ta muse me ranime et m'excite et m'inspire:
Je pleure de tes pleurs; avec toi je soupire:
Mon cœur est un écho du tien !

Ta vie est malheureuse, et la mienne y ressemble;
Hélas! j'ai comme toi des jours si tourmentés !
Mais lorsque je te lis, bien souvent il me semble
Que mes propres chagrins, avec les tiens ensemble,
Par ta lyre ont été chantés.

II

Ainsi le cœur de l'homme est donc toujours le même :
Partout fait pour gémir, et partout gémissant.
Au chemin de la vie, infortune suprême,
Il se heurte à des maux d'une amertume extrême
Qui le déchirent en passant.

C'est alors qu'inspiré, son cri se fait entendre :
Il tressaille, il palpite, il frémit de douleur :
O langage sacré, mystérieux et tendre !....
Heureux qui sait remplir la tâche de bien rendre
Ces transports lyriques du cœur !

Comme chante, sur l'onde, au milieu du silence,
Un cygne au cri plaintif, mélancolique et doux,
Il saisira la harpe, et mû par la souffrance,
Il chantera, Seigneur, avec magnificence,
Et ces chants-là seront pour vous.

Il semble défaillir quand sa lyre attendrie
Ne se prête qu'aux pleurs et qu'aux gémissements:
Mais il est ferme encore; il s'encourage et prie:
Il nous montre les Cieux, l'éternelle patrie,
Où finiront tous les tourments.

Aimer... prier... chanter... voilà bien le poète !
Voilà sa mission... Violeau, te voilà.
Non, ta douleur à toi n'a pas été muette;
Car un ange t'a dit, voix pieuse et discrète :
Prends la harpe, ta vie est là !

Ton infortune étrange éveillait ton génie,
Et ton cœur était plein de tendresse et d'amour :
La poésie, alors, en longs flots d'harmonie,
S'écoula de ton âme; et ta harpe bénie
Vibre encore de jour en jour.

De jour en jour, ta voix retentit et console;
Tu relèves l'espoir, le courage abattu....
Comme l'oiseau charmé vers le bosquet s'envole,
Ainsi l'on monte aux Cieux, loin du monde frivole,
Quand tu nous parles de vertu.

III

Pourtant, c'est bien en vain qu'en un jour de délire,
J'ai cru le feu céleste en mon cœur descendu :
Pour des êtres chéris, vers lesquels je soupire.....
J'ai voulu comme toi faire vibrer la lyre; (1)
Mais je suis resté confondu.

Car je n'ai pu tirer aucun son d'harmonie,
Quand je chantais la foi, l'amour et le trépas !
En accords, dites-vous, la lyre est infinie;
Oui, mais pour les produire, il vous faut du génie....
Que peut celui qui n'en a pas ?

L'oiseau brave les airs d'un vol fort et rapide:
Il joue avec le vent et n'est jamais tombé:
Mais l'oisillon craintif, impuissant et timide,
Ne peut voler si haut, car son aile est perfide....
Voilà pourquoi j'ai succombé.

Nocher présomptueux, j'ai fait ainsi naufrage:
Quittant le bord, j'ai vu ma nacelle sombrer.
Mais qu'importe? Aujourd'hui je retrouve courage...
Le beau temps, sur les flots, ne suit-il pas l'orage ?...
Je ne veux pas désespérer.

---

(1) Allusion à la pièce précédente: *Une nuit sur la tombe de ma mère.*

Aux rayons du soleil le printemps se ranime;
Plus doux sont les zéphirs; plus dorés sont les jours...
Et moi qui me nourris du poète sublime,
De mes enivrements je resterais victime !....
Incapable, infirme toujours !...

Oh! non; car Dieu lui-même éclairera mon âme,
Dieu vers qui je m'élance avec tout mon amour.
Je consacre au Seigneur et ma vie et ma flamme :
J'attendrai donc de lui ce que mon cœur réclame :
Chanter et prier tour à tour.

Tous les hymnes, les chants, accordés à ma lyre,
Seront à vous, pour vous, ô Maître souverain.
A mes efforts, Dieu bon, tu daigneras sourire :
Je veux tout recevoir de ta main qui m'attire,
Et tout rapporter dans ta main.

On ne me verra pas, ingrat et sacrilège,
Renier Dieu, le Christ, l'Eglise et la vertu....
Car je me souviendrai de mes jours de collège;
Toujours je combattrai l'enfer qui nous assiège,
Pour que Satan soit abattu.

"Infâmes scélérats, que le Ciel vous confonde !
Qu'il maudisse à jamais votre malignité !"....
Voilà mon cri de guerre à cette race immonde,
A tous ces mécréants qui traversent le monde
En y prêchant l'iniquité.

Pareil à ce nocher, — lorsqu'éclate l'orage,
Lorsque mugit sur mer l'ouragan furieux, —
Qui, debout dans sa barque, et fort de son courage,
Sauve les naufragés et les mène au rivage,....
Je sauverai les malheureux.

Barde et prêtre, j'irai, dans l'ardeur qui m'anime,
Sur la mer de ce monde, au milieu des humains :
Eclairé par le sort dont l'impie est victime,
Je saurai leur crier, en leur montrant l'abîme
Où s'engloutissent les mondains :

"Prenez garde, mortels: voyez ce gouffre immense :
N'allez pas y périr dans votre iniquité;
Au large! au large! au large! avec persévérance,
Et vous irez tout droit, le cœur plein d'espérance,
Au port de la félicité."

IV

Mais que dis-je, ô mon Dieu! Quelle est cette chimère?
Quel est ce rêve fou, ce désir criminel ?
Je ne suis que néant, que misère et poussière;
Comme un ver abhorré, je rampe sur la terre....
Et je chanterais pour le Ciel !

Qui te louera, Seigneur, d'une voix presqu'éteinte ?
A plus digne que moi ce bonheur est permis.
Je t'adore, ô mon Dieu ! — je t'adore avec crainte;
Que je vive ou je meure, à ta volonté sainte
Je veux être toujours soumis.

Poète ou non, je sais quelle est ma destinée :
Ma destinée, à moi, c'est de t'aimer, Seigneur !
Ma vie est-elle heureuse, est-elle infortunée,
Qu'importe ?—à te servir mon âme est entraînée :
Là seulement est mon bonheur.

Seigneur, tu vois l'encens, dans une urne embaumée,
S'élever dans les airs et monter jusqu'à toi :
Puissent monter ainsi ma prière enflammée
Et les brûlants soupirs de mon âme charmée,
Pleine d'amour, pleine de foi !

Que je t'aime, Seigneur, et te serve sans cesse;
Que je trouve en toi seul ma joie et mes plaisirs;
Veille sur tous mes pas; protége ma jeunesse;
Sois mon consolateur dans mes jours de tristesse;
Voilà mon Dieu, tous mes désirs !

A L'Ami Poète

PRESENCE DE DIEU

I

O vous qui tressaillez, comme la sensitive,
Au souffle d'un mot, d'un soupir;
O vous dont l'âme tendre et timide et craintive
Est plutôt faite pour souffrir;

O vous qui comprenez les voix de la nature,
L'esprit des fleurs et des oiseaux,
Le vol des papillons, le mystique murmure
Des vents, des bois et des ruisseaux;

O vous qui contemplez, dans l'univers immense,
Dieu tout-Puissant qui le créa,
La sagesse, la gloire et la magnificence
Que partout sa main déploya;

O vous qui méprisez les tumultes du monde,
Ses vains propos, ses vains plaisirs:
O vous qui recherchez la retraite féconde
En doux silence, en doux loisirs:

O vous dont l'œil s'allume et dont le cœur s'enflamme
Devant un spectacle béni;
O vous qui vous plaisez à descendre en votre âme
Pour remonter vers l'infini;

Oui, vous êtes poète et vous goûtez l'ivresse
De l'extatique enchantement ;
Vous pouvez, transporté par l'amour qui vous presse,
Escalader le firmament.

Avec moi venez donc ; envolons-nous ensemble :
Allons explorer l'univers....
Même soif nous unit, même faim nous rassemble,
Les mêmes bonheurs nous sont chers.

II

Envolons-nous avec la brise,
Avec le nuage et l'oiseau ;
Montons comme un encens d'église,
Comme un parfum de renouveau.

Allons parcourir les campagnes,
Les forêts, les prés, les vallons ;
Passons pardessus les montagnes,
Les pics et les nids des aiglons.

Allons voir l'immense étendue
Des grands lacs et des océans,
La richesse, enfin, répandue
Sur notre globe et dans ses flancs.

Allons, dès que surgit l'aurore,
Admirer le soleil levant,
Tout ce qu'il éclaire et qu'il dore
De son feu magique et vivant.

Allons vers la face argentée
De l'aimable reine des nuits,
Par qui la terre est enchantée
Et les voyageurs sont conduits.

Allons plus haut, vers les étoiles
Qui, dans la profondeur des cieux,
Perçant des ténèbres les voiles,
Viennent scintiller à nos yeux.

Allons, au-delà des espaces,
Nous abîmer dans le Saint Lieu,
Nous éterniser dans les grâces,
Dans les délices du Bon Dieu !

III

Mais quoi ! faut-il atteindre à ces confins extrêmes
Pour trouver le céleste appui ?
Le Bon Dieu n'est-il pas au-dedans de nous-mêmes ?
Ne sommes-nous pas tous en lui ?

La mort vient nous frapper : c'est un rideau qui tombe :
Aussitôt paraît notre Roi....
Nous le voyons quand même, en deça de la tombe,
Avec les yeux de notre foi.

Vivons donc ici même en la douce présence
De l'adorable Majesté ;
Ici-bas, comme au Ciel, dans la divine essence,
Plongeons-nous pour l'éternité.

Une foi si profonde est-elle bien possible ?....
Oui, bien possible assurément,
Puisque Dieu, sous les traits d'une forme sensible,
Nous appelle amoureusement.

Jésus-Christ s'est levé des bas-fonds de l'étable,
Comme un soleil, sur le Thabor ;
Puis on l'a vu, sorti du tombeau redoutable,
Plus grand, plus glorieux encor.

Il conserve, à l'autel, sa grandeur et sa gloire :
Son cœur est consumé d'amour :
Sa chair est à manger et son sang est à boire :
Il se donne à nous sans retour:

Et nous dit: "Venez donc embrasser votre Père :
Venez vous plonger dans mon cœur :
Venez boire à longs traits le nectar salutaire
Qui fait germer vierge et vainqueur."

Au Poète Frère

BONHEUR DE PLEURER

I

Quand vous avez compris que la Beauté divine
Etincelle partout au sein de l'univers :
Dans les astres brillants dont le ciel s'illumine
Et qui sont réflétés par le cristal des mers:
Dans les fleurs, dans les fruits et dans les verts feuilla-
De tant d'arbres groupés en forêts et bocages: [ges
Dans l'éclat, dans la grâce et le vol des oiseaux:
Dans les terrains coupés de limpides ruisseaux:
Dans les champs ondoyants, tapissés de verdure:
Dans les gais papillons qui sillonnent le pré:
Dans l'aurore et ses feux: dans toute la nature....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

II

Quand vous avez compris que la Bonté divine
Rayonne à l'infini sur tout le genre humain :
Dans les pampres vermeils qui couvrent la colline:
Dans les épis dorés qui nous donnent le pain:
Dans les bêtes des bois et des mers généreuses,
Offrant à nos festins leurs chairs délicieuses:

Dans le lait et le miel; dans les fruits savoureux
Aussi doux au palais qu'attrayants pour les yeux;
Dans les trésors du sol, dans les sources d'eau pure;
Dans les corps lumineux dont l'œil est éclairé;
Dans l'air et la chaleur; dans toute créature....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

III

Quand vous avez compris la charité divine
Sans cesse en action pour les hommes pécheurs :
Au jardin regretté qui fut notre origine;
Au Sinaï tonnant, fulgurant de splendeurs;
A Bethléem où vint parmi nous le Messie;
Au Calvaire où Jésus sacrifia sa vie ;
A Rome où Pierre règne, ici-bas immortel;
Au temple où toujours Dieu s'immole sur l'autel :
Au guichet du pardon pour l'humble pénitence;
Au baptême d'où sort l'enfant régénéré;
Sur la tombe où la Croix nous prêche l'espérance....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

IV

Quand vous avez compris que la grâce divine,
Comme un flot de lumière au sein du diamant,
Une sève que l'arbre aspire à sa racine,
Un feu dans le fer rouge, un principe animant,
Rend notre âme si belle et si noble et si pure
Que Dieu la fait jouir de sa propre nature,
Qu'il la remplit de foi, d'espérance et d'amour,
Qu'il en veut même faire au céleste séjour,
Une étoile vivante, à jamais glorieuse,
Luisant, parmi les saints, devant l'Etre adoré,
En extase toujours et toujours bienheureuse....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

V

Quand vous avez compris la parole divine
Qui retentit toujours dans les Livres sacrés,
Laissant couler à flots la sublime doctrine
De Jéhova, du Christ, des Auteurs inspirés;
Quand vous avez senti le frisson d'éloquence
Vibrant de l'orateur à l'auditoire immense:
Quand vous avez trouvé le Vrai, le Beau, le Bien,
Dans les productions de l'Art chaste et chrétien;
Quand vous avez compris les grandeurs de l'Eglise,
La gloire des martyrs et leur sang vénéré,
L'héroïsme des saints et leur tendresse exquise....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

VI

Frère, avez-vous pleuré quand votre âme trop pleine,
Pour sortir d'elle-même éclatait en efforts ?....
Quand un infortuné vous racontait sa peine ?....
Quand la harpe exhalait ses plus touchants accords?...
A l'apparition de sublimes pensées,
Telles, dans votre esprit, que des vagues pressées;
Quand des regrets amers déchiraient votre cœur;
Quand le Banquet divin vous comblait de bonheur;
Quand l'amour du Bon Dieu s'emparaît de votre âme:
Quand vous jetiez au Ciel un regard éploré:
Quand la douleur, en vous, brûlait comme une flammé...
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

VII

Si vous avez pleuré; si vous pleurez encore,
Transporté, tour à tour, de joie ou de douleur:
Oh! venez avec moi, cher ami que j'implore,
Et nous n'aurons tous deux qu'un seul et même cœur...

Ensemble vers le Ciel, d'un élan salutaire,
Nous nous élèverons, loin des bruits de la terre....
Voguant dans l'idéal, comme en un char de feu,
Nous goûterons Dieu seul et les choses de Dieu....
Nous unirons toujours nos sanglots et nos larmes,
Nous enivrant déjà d'un bonheur assuré,
Nous disant l'un à l'autre : "Est-il de plus doux charmes
Que le bonheur d'avoir pleuré ?"

TROISIEME PARTIE

POESIES SOCIALES

Omnes vos fratres estis

Matth. XXIII, 8.

Siècle Fini et Siècle Nouveau

A JESU CHRISTO

INEUNTIS SOECULI AUSPICIA

ODE LATINE DE N. S. P. LE PAPE LEON XIII

Traduction libre

Quel adieu faut-il dire au siècle dix-neuvième
Qui s'en va couronné d'innombrables succès ?
Mille voix chanteront sa hardiesse extrême,
Dans la physique et l'art ses merveilleux progrès.

Pour moi, je suis frappé de ses fautes énormes;
Loin de chanter, je pleure en lui disant adieu :
Les pleurs ne sont-ils pas mille fois plus conformes
A la honte, aux horreurs que je vois en tout lieu ?

Ne gémirai-je pas sur les guerres sanglantes,
Sur les peuples meurtris, sur les sceptres rompus ?
Les passions, l'erreur, les sectes violentes,
Ont poussé jusqu'ici leurs torrents corrompus !

Contre le Vatican, ce refuge suprême
De la gloire de Rome aux yeux du monde entier,
Oui, contre nous Pontife, et contre Dieu lui-même,
Se dresse la licence au venin meurtrier.

Eh ! bien, malheur ! malheur !... voilà ce qu'il faut dire;
Malheur à tout pouvoir insurgé contre Dieu !
Que sont les attentats où la justice expire ?
De la poussière au vent ou de la paille au feu !

Entendez-vous les cris de ces énergumènes
Oracles fourvoyés d'un monde mi-savant ?
Ils ont supprimé Dieu dans leurs sentences vaines
Et croient le remplacer par le simple néant !

L'homme n'est plus de Dieu l'auguste et sainte image,
Le souffle de son cœur et l'œuvre de ses mains :
C'est la matière brute, aveugle en son ouvrage,
Qui façonna la bête et les nobles humains !

Mortels, éloignez-vous de ce gouffre funeste
Où s'abîme et se perd tant d'orgueil frémissant ;
Suivez, suivez toujours l'attrait pur et céleste
Qui vous reporte à Dieu Créateur Tout-Puissant.

Car Dieu seul est la vie et la vérité sûre
Et l'infaillible voie où nous devons marcher;
Lui seul un jour, au Ciel, comblera sans mesure
Les vœux de tous nos jours passés à le chercher.

N'est-ce pas Jésus-Christ qui conduisit naguère, —
Elan de foi sublime, auspice consolant, —
Tant de peuples pieux vers le tombeau de Pierre
Objet, plus que jamais, de leur zèle brûlant ?

O Jésus, de tout siècle et le père et l'arbitre,
Daignez rendre meilleur le siècle nouveau-né;
D'âge vraiment chrétien qu'il mérite le titre
Qu'il soit de plus en plus vers le Ciel entraîné !

Commandez à la mer, apaisez les tempêtes,
Supprimez les combats, faites fleurir la paix;
Qu'on ne désire plus les injustes conquêtes,
Qu'on relègue en enfer le règne des forfaits !

Animez tous les rois d'une même pensée;
Que vous soyez toujours leur unique flambeau:
Donnez à votre Eglise, abondante, pressée,
Seule foi, seul bercail, seul pasteur, seul troupeau.

J'arrive plein d'espoir au terme de ma course:
Ne comblerez-vous pas mes quatre-vingt dix ans ?
De vos bontés pour moi puis-je tarir la source ?
Exaucez donc, Seigneur, ma prière et mes chants.

Les Sept Marques de la Bête

L'ALLEMAGNE PENDANT LA GRANDE GUERRE DE 1914 à 1918

QUELLE EST LA NATION GONFLEE

Qui, s'étant agrandie aux dépens des voisins,
Ayant mis en lambeaux la France violée,
Ecrasé les vaincus, pris d'énormes butins,
A conçu le projet monstrueux, effroyable,
De conquérir l'Europe, et même l'univers;
Et dès lors, pour ce coup d'audace épouvantable,
Avec un zèle affreux, l'esprit le plus pervers,
A, pendant quarante ans, consacré son génie,
Sa force et sa science, et son fer et son or,
A s'armer, s'aguerrir, pour triompher encor,
De tous peuples rivaux préparer l'agonie,
Et partout implanter sa despotique loi ?...
Infâme Allemagne, c'est toi !

QUELLE EST LA NATION PARJURE

Qui, traître à des serments, à des traités sacrés,
S'est écriée un jour, dans sa colère impure,
Que tous ces documents, par d'autres vénérés,
Si la raison d'Etat s'impose avec urgence,

Peuvent par les plus forts, comme de vils papiers,
Etre mis au rebut, honnis, foulés aux pieds;
Et dès lors, pour bondir, d'un trait, contre la France,
En dix jours s'installer et dîner à Paris,
De la noble Belgique a rompu les frontières,
Violé tous les droits, souillé tout le pays,
Ravagé des cités, des provinces entières,
Dépouillé les trésors et les châteaux du roi ?....
Infâme Allemagne, c'est toi !

QUELLE EST LA NATION FEROCE

Qui, non contente, hélas! des instruments de mort,
Communs à tout pays, pour toute guerre atroce,
Fusils tirant si dru, canons tonnant si fort,
Immenses bataillons et flottes formidables,
Bateaux filant sous l'onde ou volant dans les airs,
A voulu d'autres coups, des coups abominables;
Et dès lors, acte infâme et supplices d'enfers,
A brûlé nos soldats de ses flammes liquides
Qui les faisaient se tordre et hurler de douleur,
Ou les asphyxia, les frappa de stupeur
Par des masses de gaz corrosifs et fétides
Qu'on n'imagine pas sans le plus grand effroi ?....
Infâme Allemagne, c'est toi !

QUELLE EST LA NATION BARBARE

Qui, non contente, hélas! des combats meurtriers
Où le noble canon criant à chacun: gare !
Abat loyalement l'ennemi par milliers,
A voulu massacrer des foules innocentes,
Des bébés, des vieillards, des femmes, des enfants,
A fait tomber d'en haut, sur les non-combattants,
Des grêles d'explosifs ou de bombes brûlantes,

A fait même sauter et couler en morceaux,
Tout à coup, sans avis, par d'affreuses torpilles,
Dans l'abîme des mers, d'inoffensifs vaisseaux
Pleins de doux passagers et de femmes gentilles, —
Crime horrible qui mit l'univers en émoi ?...
Infâme Allemagne, c'est toi !

QUELLE EST LA NATION BRUTALE

Qui, non contente, hélas ! de ravager le sol,
De tout exterminer dans sa course fatale,
De pratiquer sans frein le vol et le viol,
De tuer sans pitié prêtre et religieuse,
Même les protégés des Ambulances-Croix
A voulu s'attaquer aux plus nobles endroits,
Aux temples vénérés par la terre pieuse,
Aux palais du savoir, aux plus beaux monuments,
Que des siècles nombreux, pleins de reconnaissance,
Avaient su respecter dans leurs pires moments,
Mais que d'affreux bandits, altérés de vengeance,
Ont enfin abîmés, de si mauvaise foi ?....
Infâme Allemagne, c'est toi !

QUELLE EST LA NATION PERFIDE

A l'esprit dépourvu de justice et d'honneur,
A l'instinct venimeux du reptile stupide,
Qui remplit l'univers du système trompeur
De ses agents secrets, espions hypocrites,
Partout s'introduisant pour mentir et trahir,
Informant les soudards de leurs gains illicites,
Aveuglant tout le monde, et, pour mieux réussir,

S'insinuant jusque dans les conseils intimes
Des rois, des empereurs, des présidents d'Etats,
Faisant le relevé des bons lieux de combats
Où les leurs pourront faire, à l'envi des victimes,
Tels des tigres tuant tout, à l'entour de soi ?....
Infâme Allemagne, c'est toi !

QUELLE EST LA NATION IMPIE

Qui se croit appelée à régir l'univers,
Qui commet des forfaits comme on fait œuvre pie,
Dont le Credo se chante en horribles concerts,
Dont le Kaiser se dit, avec force blasphèmes,
L'envoyé du Très-Haut et son glaive de feu:
Pendant qu'à la mosquée, avec les Turcs eux-mêmes,
Il adore l'Allah des ennemis de Dieu;
Pendant que, sacrilège, il pousse l'imposture
Jusqu'à prétendre voir la mère de Jésus;
Pendant qu'ivre de sang et singeant les vertus,
Il nous parle de mœurs et de haute culture, —
Culture qui n'est rien que le culte du Moi ?....
Infâme Allemagne, c'est toi !

Le Lac Maudit

LEGENDE ITALIENNE

Cette légende épouvantable
S'adresse à vous, blasphémateurs
Du Dieu mille fois adorable,
Ainsi qu'à vous, profanateurs
De la sainte loi du Dimanche;
Craignez la terrible revanche
De Dieu contre ses insulteurs.

Dans la province de Viterbe,
Vivait un très riche héritier,
Qui, par son esprit de superbe
Et son tempérament altier,
Fut poussé jusqu'à la folie
De renier d'abord Marie,
Puis le Christ, puis le Ciel entier.

Oubliant jusqu'à son baptême,
Sa première communion,
Il abhorrait avec blasphème
Tout acte de religion.
Chacun le tenait pour coupable
D'avoir vendu son âme au diable,
Dans sa noire aberration.

Le Dimanche, sa joie infâme
Était de vaquer au travail;
L'horreur du public et le blâme
Etaient son moindre épouvantail;
Car plus il causait de scandales,
Plus ses œuvres dominicales
Etaient la terre et le bétail.

Quiconque entrait à son service
Etait contraint de travailler....
Adieu l'église! Adieu l'office !
Fallait agir et non prier !....
Son cœur plein de scélératesse
Trouvait ainsi, pendant la messe,
Un plaisir tout particulier.

Dans l'aire il étendait ses gerbes;
Et pour battre les épis mûrs,
Il lançait ses bêtes superbes,
Leur criant des jurons impurs;
Il les claquait de sa lanière,
Et les chevaux, dans la carrière,
Battaient le grain de leurs pieds durs.

Le plus étrange de son crime
Est qu'il avait de bons parents,
Qui, pour le tirer de l'abîme,
Lui tendaient des bras suppliants;
Mais c'est en vain que père et mère
Faisaient prière sur prière
Pour le plus ingrat des enfants.

Il ne voulait plus rien entendre :
Il aurait pu fouler aux pieds
Le cœur de sa mère si tendre,
Et de son père les pitiés....
A tant d'amertume on succombe :
Ils descendirent dans la tombe :
Le chagrin les avait tués.

Mais avant de quitter la terre,
Ils avaient confié leur fils
A l'amour d'un autre bon père
Vénéré dans tout le pays :
Ambrosio le saint ermite
A qui le peuple faisait suite
Pour sa prière et ses avis.

Comment redire tout le zèle
De ce bon père Ambrosio,
Et sa charité paternelle,
Pour Giousep Dominio ?—
Car tel est le nom exécrable
De cet impie abominable
Qui de l'enfer s'est fait l'écho.

Allant le voir avec courage,
Dans ses champs ou dans son logis,
Il lui disait: "Tout cet ouvrage
Est chose maudite, ô mon fils !
Travailler ainsi le Dimanche !....
Ah ! si tu savais la revanche
De Dieu contre ses ennemis !"

Avec le mépris du silence,
Le mécréant, d'un air moqueur,
Accueillait cette remontrance
Qui ne faisait qu'aigrir son cœur....
A la fin, voilà qu'il s'irrite....
Il menace le saint ermite
Des vengeances de sa fureur.

"Du Ciel c'est plutôt la vengeance,
Mon fils, qui tombera sur toi....
Reviens au Dieu de ton enfance,
Reviens à ta première foi;
Arrête, arrête ce manège,
Cet effroyable sacrilège
Contre le Seigneur et sa Loi." —

Dans l'aire il étendait ses gerbes;
Et pour battre les épis mûrs,
Il lançait ses bêtes superbes,
Leur criant des jurons impurs;
Il les claquait de sa lanière,
Et les chevaux, dans la carrière,
Battaient le grain de leurs pieds durs.

"Comprends donc, mon fils, la démence
D'insulter ainsi que tu fais
A la bénigne Providence
Qui te comble de ses bienfaits.
Veux-tu que le Ciel te pardonne ?
Il est temps, mon fils, abandonne
Le plus horrible des forfaits !"—

Dans l'aire il étendait ses gerbes ;
Et pour battre les épis mûrs,
Il lançait ses bêtes superbes,
Leur criant des jurons impurs;
Il les claquait de sa lanière,
Et les chevaux, dans la carrière,
Battaient le grain de leurs pieds durs.

Dans un langage prophétique,
Toujours le saint vieillard parlait;
Mais à son œuvre satanique
Giousep toujours s'affolait :
Battre dans l'aire épis et gerbes,
Avec gens et chevaux superbes,
Chaque Dimanche il s'en allait.

Enfin, la colère divine
Va s'abattre sur le maudit...
Ecoutez.... La cloche argentine
Sonne.... Le peuple est interdit...
Car il voit encor sur les gerbes
Piétiner les chevaux superbes
De l'abominable bandit !

C'est Dimanche !.... La Sainte Messe
Va commencer dans un instant....
Tout à coup, rempli de tristesse,
Arrive un vieillard palpitant....
Il s'avance, ferme, intrépide....
Il prend les chevaux par la bride,
Et d'un ton de voix éclatant,

Il dit: "Arrête cet outrage,
Giousep, ou tu vas périr !"....
Mais l'autre, en écumant de rage,
Crie: "Ah! c'est toi qui vas mourir !...
Va-t-en, sermonneur exécrable !....
Je n'ai d'autre dieu que le diable !....
C'est lui seul que je veux servir !"....

Puis il lui cingle le visage
D'un coup terrible de son fouet !....
Aussitôt éclate un orage,
Déchaîné par un tel forfait !....
A ces menaçantes alarmes,
Ambrosio, baigné de larmes,
S'éloigne en criant: "C'en est fait !"

Le vent mugit, l'orage gronde,
La foudre tonne, les coursiers,
Dans une course furibonde,
S'en vont broyant tout sous leurs pieds...
La terre tremble et tourbillonne....
On entend la cloche qui sonne....
On voit s'allumer des brasiers !....

Puis dans une infernale ronde,
Le renégat et sa maison,
Ses chevaux, son aire féconde,
Ses bâtiments et sa moisson....
Tout saute, roule et tourbillonne....
On entend la cloche qui sonne....
On voit le peuple en oraison !....

Dans cette course furibonde,
Tout souffre un horrible tourment !....
Tout, dans cette infernale ronde,
Participe à l'effondrement !....
On entend la cloche qui sonne....
Dans le sol qui s'ouvre et frissonne
Tout disparaît en s'abîmant !....

.....

.....

Cette légende épouvantable
S'adresse à vous, blasphémateurs
Du Dieu mille fois adorable,
Ainsi qu'à vous, profanateurs
De la sainte loi du Dimanche :
Craignez la terrible revanche
De Dieu contre ses insulteurs.

.....

.....

On raconte qu'à l'endroit même
Où tout venait de s'engloutir,
En ce lieu frappé d'anathème,
Du fond du gouffre, on vit sortir
Un vaste lac à l'eau brûlante,
Où les gens, saisis d'épouvante,
Croyaient tout voir s'anéantir.

Après la fin de la tourmente,
On vit l'ermite Ambrosio
Prier pour l'âme impénitente
Du malheureux Dominio....

Mais chacun trouvait exécrable
La mémoire du misérable
Qui de l'enfer était l'écho !

. . . . . .

. . . . . .

On dit qu'au jour anniversaire
De cet horrible événement,
Dès le matin, juste au moment
Du sacrifice salutaire,
Il se fait un bruit sous les eaux
Pareil au galop de chevaux
Foulant des gerbes dans une aire,
Ou courant fous dans la carrière...
Puis l'on entend des coups de fouets,
Des cris, des jurons, et la voix
D'un homme qui semble maudire....
Enfin, l'on entend comme un rire,—
Rire infernal, — dont les échos
S'en vont ricochant sur les flots !

La Vie ou les deux Fleuves

ALLEGORIE

Que de fois, sur un fleuve, au milieu de mes rêves,
Assis dans une barque et le cœur plein d'effroi,
Au gré d'un fort courant, je glisse malgré moi,
Sans pouvoir me fixer un instant sur les grèves !

Je vois des fruits, je vois des fleurs,
Je vois de l'herbe et de l'ombrage;
Et tous ces attraits du rivage
M'arrachent des cris et des pleurs.
Car je dis à ma barque: arrête;
A descendre là je m'apprête :
J'y coulerais des jours si doux !....
Mais le courant n'a pas d'oreilles :
Je bondis, loin de ces merveilles,
Dans les bouillons et les remous.

Je débouche, à la fin, dans une mer immense,
Et voilà que tout brille à mes yeux éblouis :
Je découvre partout des charmes inouïs ;
Mon âme entre en extase et j'admire en silence.

J'admire l'azur de la mer,
La sérénité de la brise
L'arôme et la fraîcheur exquise
Des parfums répandus dans l'air;
J'admire des îles nombreuses
Regorgeant de fleurs gracieuses,

De gazon, d'ombrage et de fruits....
Oh! combien je me félicite
De n'avoir pu, durant ma fuite,
Descendre aux rivages proscrits !

Qui ne voit qu'un tel rêve est une allégorie ?
Le fleuve irrésistible est le fleuve du temps :
C'est en vain que, charmé, l'on voudrait, par instants,
S'arrêter pour jouir des douceurs de la vie.

Comme un éclair ou comme un trait,
Dans notre course furibonde,
Parmi les tourbillons du monde,
Le plaisir passe et disparaît.
Si nous n'avions d'autre espérance,
Que deviendrait notre existence ?
Un désespoir perpétuel !....
Voici donc la clef du mystère :
Ne pas trop estimer la terre,
Et voguer tout droit vers le ciel.

C'est là que nous attend le bonheur véritable,
Dans une immensité de lumière et d'amour,
Dans l'océan divin, dans l'immortel séjour,
Où brille du Très-Haut la gloire incomparable.

Pourquoi Dieu met-il ici bas
Tant d'images de son essence ?
Pourquoi tant de magnificence,
Tant de richesse et tant d'appâts ?
Est-ce pour y fixer nos âmes ?
Non, c'est pour raviver les flammes
De nos élans vers le bonheur;
Car l'image, partout si belle,
Nous montre en l'essence éternelle
Infiniment plus de splendeur.

Peut-être nous vivons depuis longues années.
Et nous glissons toujours sur le fleuve fatal;
Peut-être arrivons-nous près du terme final ;
Et qui peut retenir nos barques entraînées ?

Peut-être hélas! avons-nous vu.
Sur nos têtes, plus de nuages
Que fleurs et fruits sur nos rivages ;
Peut-être l'orage est venu;
Et par un double sacrifice,
Dieu veut ainsi que s'accomplisse
Notre carrière et notre sort.
Eh! bien, songeons que la souffrance
Mérite avec plus d'affluence
Le bonheur du céleste port.

Le Lit de la Croix

DESOLATION ET CONSOLATION

I

Le mendiant criait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'amputé misérable
Qui n'a que des moignons pour bras,
Il se console et dit: quel état pitoyable !
J'ai mes deux mains, lui n'en a pas.

II

L'homme sans bras criait en parcourant le monde :
Essuyant refus sur refus;
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'estropié sans jambes
Qui se voiture de ses bras,
Il se console et dit: moi parmi les ingambes
Je marche, lui ne le peut pas.

III

Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus, —
Criait le cul-de-jatte en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus.

Venant à rencontrer l'infirme né sans vue
Qu'un enfant conduit par le bras,
Il se console et dit : au milieu de la rue
Moi j'ai mes yeux, lui ne voit pas.

IV

L'aveugle s'écriait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer le sourd-muet à l'âme
Toujours solitaire ici-bas,
Il se console et dit : mon bonheur je proclame :
Lui ne parle pas, n'entend pas.

V

Le sourd-muet hurlait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer le pauvre épileptique
Qui bave et se tourmente à bas,
Il se console et dit : de ce mal satanique
Moi, du moins, je ne souffre pas.

VI

Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus, —
Criait l'épileptique en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus ;

Venant à rencontrer l'infecte pourriture
Du lépreux sur son galetas,
Il se console et dit: quelle affreuse torture !
Pourri vivant je ne suis pas.

VII

Et le lépreux criait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer, sur la Croix du Calvaire,
Dieu suspendu par les deux bras,
Il se console et dit: O Sauveur de la terre,
Sur un tel lit je ne suis pas !

VIII

Et tous ces malheureux se disaient en eux-mêmes
"Quelque grand que soit notre mal,
Nous n'atteignons jamais les martyres suprêmes;
Le nôtre n'est-il pas banal ?"....

Sur le lit de sa Croix le Rédempteur des âmes,
Crispé par d'horribles douleurs,
Nous invite sans cesse, avec cris, avec flammes,
D'aller à lui dans nos malheurs :

IX

"Venez à moi, dit-il, vous que la peine accable,
Venez, je vous soulagerai;
Vous tous pour qui la vie est triste et lamentable,
Venez, je vous consolerai.

Bienheureux les cœurs purs ! Bienheureux ceux
[qui pleurent !
Bienheureux les pauvres souffrants !...
Ceux qui dans la justice inflexibles demeurent
Du Ciel seront les conquérants !"

Il faut Souffrir

La fleur s'épanouit et l'étoile est brillante;
Le papillon voltige et le rossignol chante;
Mais dans le cœur humain je cherche en vain la paix.
Trouvez-vous le repos?...Trouvez-vous quelque chose
De stable en cet exil ?... Non. La plus belle rose,
Hélas! ne se garde jamais !

Aujourd'hui l'espérance et demain l'amertume :
Un mal mystérieux nous ronge et nous consume:
J'entends l'humanité se plaindre tous les jours:
Dans les sombres chagrins notre âme qui s'abîme,
De mille ennuis divers tour-à-tour est victime....
Quoi donc! souffrirons-nous toujours ?

Oui, toujours ici-bas; car c'est Dieu qui l'ordonne.
Oserez-vous combattre un sort qui vous étonne ?
Plus cruels deviendront vos désappointements.
Résignez-vous plutôt: le Seigneur est un Père;
Aimez, priez, souffrez: l'amour et la prière
Seront un baume à vos tourments.

Pourquoi l'affliction? Et pourquoi la tristesse?
Ah! c'est que, malheureux, du fond de sa détresse,
Le cœur humain s'élance et bondit vers le Ciel !
Dieu ranime du fouet les ardeurs de notre âme;
La croix porte ses fruits: désir, appel et flamme,
Cris déchirants vers l'Eternel !

L'homme altéré méprise une source tarie ;
L'homme affamé rejette une écorce flétrie ;
L'homme avare se meurt sur des coffres sans or;
Et moi, je ne ressens qu'une pitié profonde,
Un souverain dégoût pour l'empire du monde
Où je ne vois pas mon trésor.

Périssent les plaisirs, les faux biens de la terre !....
L'or qui nous enrichit, l'eau qui nous désaltère,
Le pain qui nous soutient, tout se trouve là-haut.
Nous convoitons vraiment les trésors de Dieu même:
Nous avons soif et faim de la Bonté suprême :
Voilà, voilà ce qu'il nous faut.

Eussions-nous l'univers et toutes ses richesses,
Toutes ses voluptés, toutes ses allégresses :
Comme des rois, des dieux, fussions-nous encensés ;
Nos misérables cœurs crieraient toujours "Encore !
Encore !" — Pour guérir le mal qui nous dévore,
Tout cela n'est donc pas assez !

Eh ! bien, courage ! amis: le vallon des souffrances
Est l'unique chemin vers les magnificences,
Vers l'infini bonheur que Dieu seul peut donner.
Si de pleurs et de fiel Dieu veut que l'on s'abreuve,
Sans cesse à notre force il mesure l'épreuve
Sans jamais nous abandonner.

Courage ! la douleur équivaut au martyre...
A l'exilé qui souffre et gémit et soupire,
Dieu réserve la joie et l'extase des Saints.
Courage ! dans Sion, dans la gloire éternelle,
D'une couronne vraie, éclatante, immortelle,
Nos fronts radieux seront ceints.

Qu'arriverait-il donc si le dard de la peine
N'aiguilonnait nos flancs ?... Si notre coupe pleine
A nos lèvres n'offrait qu'un vin délicieux ?....
Si nos cœurs s'enivraient des plus suaves choses ?....
Si nous n'avions qu'à vivre et dormir dans les roses ?...
Malheur !... nous oublierions les Cieux !

Cantate

POUR LA REUNION DES ANCIENS ELEVES DU COLLEGE DE ST-HYACINTHE,

LE 26 JUIN 1878.

Une voix.

D'où vient cette foule riante
Qui se presse de tous côtés ?
Pourquoi vient-elle rayonnante,
A pas joyeux, précipités ?
Quelle est cette fête brillante
Où tous les cœurs sont enchantés ?

Le Choeur.

O jour de joie et d'allégresse !
Mille frères sont réunis :
Et l'heureux temps de la jeunesse
Renaît, même pour la vieillesse,
Avec ses plaisirs infinis.

Une voix.

D'où vient cette foule riante
Qui se presse de tous côtés ?

Deux voix.

Ils viennent fréquenter encore
Ces lieux qu'ils ont tant estimés,
Et ces murs dont chacun s'honore,
Et ces maîtres qu'ils ont aimés.

Le Choeur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une voix.

Pourquoi vient-elle rayonnante,
A pas joyeux, précipités ?

Deux voix.

Ils viennent louer la mémoire
De ce prêtre, au cœur généreux,
Dont l'œuvre, aujourd'hui, fait la gloire
D'enfants si nobles, si nombreux !

Le Choeur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une voix.

Quelle est cette fête brillante
Où tous les cœurs sont enchantés ?

Deux voix.

Ils viennent, ces amis d'enfance,
Croiser leurs fraternelles mains,
Et savourer la jouissance
De tous leurs souvenirs lointains.

Le Choeur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une voix.

D'où vient cette foule riante ? etc., etc.

Deux voix.

Ils viennent pour toute la vie,
Unir leurs esprits et leurs cœurs ;
S'embrasser d'une âme ravie,
Comme font les soldats vainqueurs.

Le Choeur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

(*Finale*)

O jour à jamais mémorable !
O spectacle délicieux !
Est-il un bonheur comparable
Au bonheur qu'on goûte en ces lieux ?
Tout nous ravit, tout nous attire,
Tout nous enivre de transports :
Chantons, chantons avec délire
Nos plus mélodieux accords.

Manrèse

LIEU DE RETRAITE, TENU PAR LES REVDS PERES JESUITES, SUR LE CHEMIN STE-FOY, PRES QUEBEC.

Quelle est cette villa charmante
Où la nature nous enchante
Par son aspect silencieux,
Par ses arbres majestueux,
Par ses fleurs aux vives parures,
Par ses oiseaux, par ses verdures,
Par son doux climat de printemps?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette ample résidence
Où l'art, avec magnificence,
Sur un splendide piédestal,
Dans un maintien noble et royal,
Nous montre le grand saint Ignace,
Et, sous ses pieds, l'ignoble face
Du diable aux gestes révoltants ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette aimable demeure
Où la porte s'ouvre à toute heure,
Pour accueillir le pèlerin
A *Notre-Dame du chemin*,
Dans des cellules spacieuses
Pleines d'images précieuses
Pour leurs bien-aimés habitants ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette maison d'étude,
De prière et de solitude,
Où le docte religieux,
Par des exercices pieux,
Des méditations profondes
Et des affections fécondes,
Elève à Dieu ses pénitents ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette sainte retraite
Où, dans la paix la plus parfaite,
Un jour passe comme un éclair,
A contempler, d'un regard clair,
Nos éternelles destinées,
Et de nos trop courtes années
Les trop infertiles instants ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quel est ce salutaire asile
Tout imprégné de l'Evangile,
Tout plein de la grâce de Dieu,
Où l'amour divin, comme un feu,
Comme une abondante lumière,
Projette sur notre carrière
Ses rayons les plus éclatants ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Heureux le prêtre ou le fidèle
Que la grâce divine appelle
A venir se réconforter,
Se recueillir, se délecter,
Se consoler de l'infortune,
Et bien combler toute lacune
Dans son cœur, sa vie et son temps,
A Manrèze des retraitants !

Retour du Printemps

A UN AMI

Ami, tu veux savoir quel sera ton partage
Au retour du soleil, des zéphirs et des fleurs...
Je déplore avec toi les arbres sans feuillage,
Les neiges, les frimas et leurs mille douleurs.

Ce n'est là qu'un repos de la bonne nature....
Elle s'éveillera plus vivace au printemps,
Pour remettre à la terre une verte parure,
Des oiseaux dans les bois, des muguets dans les champs.

De même en sera-t-il de ton âme affligée
Quand reviendront les jours que tu rêves si beaux !
De tout amer chagrin ton âme soulagée
Tressaillira de joie et de bonheurs nouveaux.

Hommage de Nouvelle Année

A UNE VENERABLE AMIE,
LA MERE DE L'ABBE SYLVIO BURQUE, UN COUSIN DE L'AUTEUR.

Dans le gouffre du temps notre vie entraînée
Cède aux lois du destin;
Mais le retour béni de la nouvelle année
Nous est un doux festin.

Arrêtons-nous joyeux, et prenons part encore
A ce banquet d'amour
Où déjà brille, éclate — émergeant de l'aurore —
Le soleil d'un beau jour.

Il nous plaît de chercher, dans la foule du monde,
Les amis survivants,
D'échanger avec eux une amitié profonde
Et des souhaits fervents.

A tous les bons amis qui me font la pareille
Avec pareille ardeur,
J'offre mon cœur tout plein, comme une ample corbeille,
De mes vœux de bonheur.

Mais je souhaite à vous, ma vénérable amie,
Quelque chose de plus :
Que vous viviez toujours de la sublime vie
Dont vivent les Elus.

Si le joug de la croix, le vent de la souffrance,
Font ployer votre dos,
Songez que dans le ciel viendra la récompense
Du suprême repos.

Fleur et Ame en Terre Etrangère

A LA MEME QUE CI-DESSUS

I

Avez-vous bien compris la peine
De cette délicate fleur —
Violette, ou rose, ou verveine —
Qui se voit, malgré sa valeur,
Délaissée, hors de son domaine,
Parmi les ronces du chemin,
Ou les broussailles du jardin ?

La peine, hélas ! est bien plus vive
Chez cette âme de qualité
Qui se voit, pauvre sensitive,
Sans honneur et sans dignité,
Comme solitaire et captive,
Dans un milieu de dureté,
De froideur et d'aridité !

II

Avez-vous bien compris la joie
De la fleurette en abandon,
Lorsqu'un passant, dans cette voie,
Humant un parfum doux et bon,
S'arrête, cherche et s'apitoie
Sur la pauvrette au triste sort
Qu'il cueille et baise avec transport ?

La joie, enfin, est bien plus vive
Chez la belle âme en dénûment,
Lorsqu'un cœur sympathique arrive,
Connaît son noble sentiment,
Et lui rend, pour qu'elle revive,
Un tribut d'admiration,
D'amour, de consolation !

Brièveté de la Fleur et de la Vie

L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur,
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur.

Millevoye.

A LA MEME QUE CI-DESSUS

Ephémère paraît la vie,
Ephémère paraît la fleur :
Chacune, hélas ! nous est ravie
Si tôt... qu'on se dit : quel malheur !

Mais la plante, au sein de la terre,
Jouit de sa fécondité ;
Et, par son germe salutaire,
Arrive à l'immortalité.

C'est peu de chose à la nature
Que la fin des fleurs et des fruits :
La mort serait que, d'aventure,
Tous les germes fussent détruits.

Plus vivace et plus immortelle
Est notre âme, fleuron de Dieu ;
A l'existence il dépend d'elle
De ne dire jamais adieu.

Que lui faut-il? la certitude
Que l'élu de Dieu ne meurt pas,
Que Dieu pour la béatitude
Eprouve le monde ici-bas.

Vienne l'assaut, vienne la crise,
Vienne l'orage autour de nous;
Que tout croule, que tout se brise,
Nous résistons à tous les coups.

Humbles, nous n'avons qu'à nous dire:
Dieu notre Père ainsi le vent;
Aussitôt se change en sourire
La tempête qui nous émeut.

Voyez:... Epreuve passagère
Et prompte consolation;
Course pénible en la carrière,
Et là-haut jubilation !

Toujours, en ce pèlerinage,
Regardez l'éternel bonheur :
Soleil derrière le nuage,
Et Ciel derrière la douleur !

La mort unique et véritable,
En ce monde, c'est le péché;
Dans l'autre, c'est l'épouvantable
Anathème d'un Dieu fâché.

Reste-t-elle en état de grâce,
Germe de l'état glorieux,
L'âme est sûre, quoi qu'elle fasse,
De vivre à jamais dans les cieux !

Ainsi dans la grâce divine
Se trouvent la tranquilité,
La foi, l'amour qui prédestine
A la joyeuse éternité.

Et donc par vigilance extrême,
Sacrifice et zèle de feu,
Assurons-nous ce bien suprême :
La grâce et l'amitié de Dieu.

Alors, ni la fleur ni la vie,
N'auront trop de brièveté :
Que l'une ou l'autre soit ravie,
Le cœur n'en est pas affecté.

Nous ne perdons plus de chimères,
Nos chimères n'existant plus !...
Périssent les biens biens éphémères
Puisqu'ils sont vils et superflus !

Vous dites : Mais les chères âmes
De nos proches, de nos amis,
Objets de nos plus tendres flammes,
Leur souvenir est-il omis ?

Non ! De la grâce, à votre exemple,
Qu'elles aient le germe immortel,
Et vous pourrez jouir ensemble
De la félicité du ciel.

Ces âmes qui vous sont si chères,
Entraînez-les ! Qu'il vous soit doux
De les aider, par vos prières,
A monter au ciel avec vous !

Il reparaît avec l'aurore
L'astre qui s'est couché le soir :
Ainsi le décès qu'on déplore
Doit être un suave au-revoir.

ENVOI

Au revoir donc, âme chérie,
S'il faut que je parte avant toi,
Ou si, rose plus tôt fleurie,
Dieu vient te cueillir avant moi.

Rien et Tout

Il n'est point de rien pour le cœur;
Quand on aime rien n'est frivole;
Un rien chagrine, un rien console;
Un rien, c'est joie ou c'est douleur.

Un rien peut charmer la souffrance
Et faire pleurer de pitié.
Un rien est tout pour l'amitié,
Un tout rien pour l'indifférence.

Paroles de Remerciements

A UNE DAME BIENFAITRICE

QUI AIDA L'AUTEUR A TERMINER SON COURS D'ETUDES.

A l'âge de vingt ans que la vie est ardente !
L'âme, encor dans sa fleur, l'âme que tout enchante.
Aime à vivre d'émotion.
Je suis comme l'oiseau de la saison nouvelle :
Comme ce rossignol, comme cette hirondelle
Gazouillant sa douce chanson,
Et laissant tomber de son aile
Quelques plumes sur le gazon.

Des sentiments divers ont bercé ma jeunesse :
Tour à tour le chagrin, la joie et la tristesse
Ont frappé leurs coups sur mon cœur;
Et mon cœur, trop sensible, en a gardé la trace :
O les chers souvenirs que jamais rien n'efface !....
Telle on voit l'épine et la fleur
Que l'onde emporte à sa surface
Avec une égale douceur !

Eh ! bien, voilà pourquoi mon cœur est une lyre,
Une lyre qui chante, ou murmure, ou soupire
Des airs de tendresse et d'amour.
Voilà pourquoi, la nuit, lorsque tout fait silence,
Je dispose des mots avec ordre et cadence,
Pour exprimer, suivant le jour,
Ma douleur ou mon espérance,
Chanter et pleurer tour à tour.

Mais ces chants de mon cœur, seul je puis les compren-
Et dégoûté bientôt, sans pouvoir m'en défendre, dre
Je les éparpille soudain.
Je ne regarde pas si quelqu'un les accueille :
Je les laisse, pareils à la rose qu'on cueille,
Tomber lentement de ma main,
Et se répandre, feuille à feuille,
A tous les buissons du chemin.

Il est vrai que j'ai vu des âmes généreuses
M'honorer quelquefois de louanges flatteuses
Et se plaire à lire mes vers.
O noble sympathie ! O charité suprême !
Il fait bon quand on souffre, il fait bon quand on aime,
Dans les succès, dans les revers,
Que la bonté, la pitié même,
Nous présente ses bras ouverts.

Telle, naguère encor, telle je vous ai vue
Ame compatissante, heureusement connue
Longtemps avant ces derniers jours.
Vous fîtes refleurir l'ancienne connaissance....
Que je vous dois de grâce et de reconnaissance
Pour vos bienfaits, pour vos discours,
Pour votre aimable bienveillance
Dont je me souviendrai toujours !

Votre don précienx m'est un gage d'estime :
Souffrez donc que mon cœur, à son tour vous exprime
Quelques mots de remerciements.
Aux plus humbles accords de la plus humble lyre
Vous daignerez, belle âme, accorder un sourire :
Ils n'ont point d'autres agréments
Que le mérite de vous dire
Quels sont pour vous mes sentiments.

Vous n'avez pas qu'un titre aux efforts de ma muse ;
Entre tous, cependant, faut-il que je m'excuse ?—
Votre âme bonne est le meilleur.
Rien n'égale, ici-bas, l'empire irrésistible,
Le charme tout divin, d'un cœur tendre et sensible
Qui console dans le malheur,
Et qui, toujours, est accessible
Aux angoisses de la douleur.

Paroles de Reconnaissnce

A MADAME DUVAL-THIBAUT

A l'occasion de l'envoi gracieux d'un exemplaire de son livre de poésies, intitulé FLEURS DU PRINTEMPS. Ce livre est un des joyaux de notre littérature canadienne.

A mon tour j'ai goûté le bonheur de vous lire :
Et tout rempli d'émotion,
Madame, j'ai pensé qu'il fallait vous écrire
Pour accuser réception.

D'abord, je me suis dit : "Il me manque l'adresse :
Ecrire je ne pourrai pas;
Mais pourtant le devoir me commande et me presse,
Et d'être indécis je suis las."

Tout à coup mon esprit s'éclaira d'une idée :
Je m'écriai : "Que je suis sot !"....
Mon âme à vous écrire est enfin décidée,
Et je prends la plume aussitôt.

Car vous êtes partout acclamée et connue;
Votre nom n'a pas de rival :
Toute missive à vous est toujours parvenue :
Ce mot suffit : Thibaut-Duval !

Un jour, il vint en France une lettre adressée
"Au poète le plus fameux";
Et la poste, sur ce, fut très embarrassée :
Il fallait choisir entre deux !

C'était Victor Hugo, ou c'était Lamartine,
Que la lettre voulait nommer :
Enigme assurément fort délicate et fine;
Impossible de proclamer !

Mais avec vous, Madame, il n'est pas d'équivoque
A craindre dans un cas pareil :
Votre nom seul suffit: l'adresse je m'en moque :
C'est aussi clair que le soleil !

Je vous enverrai donc ce très humble message
De compliments bien mérités :
Honneur, gloire, louange, à vous pour chaque page
Que vous écrivez ou chantez !

Votre livre, Madame, étincelle de charmes :
O les belles *Fleurs du printemps !*
Les voir, les savourer, met nos yeux tout en larmes,
Et rend nos cœurs tout palpitants.

Les doux instants qu'on passe, et les charmantes heures
Dans votre parterre enchanté !
On s'envole avec vous vers des plages meilleures,
On monte vers l'Eternité !

Par ses pieux accents, votre muse chérie
Nous fait oublier la douleur;
L'illusion descend dans notre âme attendrie,
Et l'on croit encore au bonheur !

Agréez le tribut de ma reconnaissance :
Grand merci pour votre cadeau :
Ces *Fleurs*, toutes de foi, d'amour et d'espérance,
Est-il un hommage plus beau ?

Bon Voyage

A MADAME ADELINE ST-ONGE

A l'occasion de son départ pour la Ville Eternelle en septembre 1905.

Madame Veuve Séraphin St-Onge, née Adéline Delisle, est une des dames les plus distinguées de la ville de Montréal par ses vertus, par ses aumônes, et surtout par ses nombreux pélerinages à la ville de Rome, où elle eut l'insigne bonheur de voir le Pape Léon XIII seize fois en audiences privées et plus de vingt fois en audiences générales. Ce voyage de 1905 à Rome était son cinquième. Elle ne voulait pas mourir sans voir le nouveau Pape. Ses voeux furent plus qu'exaucés: privément et publiquement elle vit le Pape Pie X dix-huit fois! Elle en est enchantée comme de l'autre. Elle n'est pas encore satisfaite. Elle parle d'y retourner. Elle est âgée de 74 ans. Ceci est écrit en 1907. Madame St-Onge a, depuis longtemps, la faveur de l'autel privé dans sa villa des Anges, et, depuis quelques années, le privilège d'y conserver le Saint-Sacrement.— Morte en 1909.

Qui ne connaît Madame, à la villa des Anges,
Dans la cité de Mont-Royal ?....
Ses amis, par milliers, publiant ses louanges,
L'aiment d'un amour sans égal.

Ses amis, quels sont-ils?... Oh! les grands personnages
De sa ville, de son pays,
De la France, de Rome, où ses pèlerinages
Sont toujours si bien accueillis.

On voit en Canada les prêtres, les évêques,
L'honorer de leurs compliments.....
Des livres faudrait-il et des bibliothèques
Pour raconter ces traits charmants;

Pour raconter aussi tant d'aumônes discrètes,
Tant de pieuses charités,
Que son cœur généreux, par des routes secrètes,
Prodigue à des cœurs attristés;

Pour raconter au long tant de faveurs insignes
De la part des prélats romains,
Qui, devant ses désirs, levant toutes consignes,
Ouvrent les portes, les chemins;

Pour raconter enfin les sublimes tendresses
Dont Léon treize l'honora,
Ou, (pour dire le mot), les papales caresses
Que sur sa tête elle attira !....

Trente ou quarante fois, à ses pieds prosternée,
Elle put le voir, le prier;
Et chaque fois son âme, éprise, fascinée,
Eut lieu de se glorifier.

Le Pape s'écriait: "Encor la Canadienne !....
Venez: je vous reconnais bien !....
Que faut-il, en ce jour, à votre âme chrétienne ?....
Ai-je pour vous assez de bien" ?....

On vit, plus d'une fois, la calotte bénie
Echoir à Madame en partant.....
Sa bourse en était bien quelque peu dégarnie !....
Mais le cœur était si content !....

O les beaux souvenirs que Madame conserve,
Embaumant sa vie et ses jours !....
O les cultes divins que votre cœur observe,
Si doux, si suaves toujours !....

Et puis, n'avez-vous pas, sous votre humble demeure,
Le cœur même de Jésus-Christ ?....
Dieu pouvait-il vous faire une grâce meilleure,
Plus consolante à votre esprit ?....

Quand votre corps, hélas! est brisé de souffrance,
Votre cœur brisé de chagrin,
Vous ne faites qu'un pas vers le Dieu d'espérance,
Et vous voilà forte soudain !

Car autant vous aimez palpiter au Calvaire
Que tressaillir sur le Thabor....
Vous n'attendez qu'au Ciel ce qui pourra vous plaire :
Le vrai bonheur, le vrai trésor !

Jusque là votre joie est de dire sans cesse :
"Mon Dieu, que votre volonté
Se fasse et non la mienne!"... Ainsi dans la sagesse
Votre cœur est réconforté.

Maintenant, vous allez dans la Ville Eternelle
Fixer encor votre séjour,
Vous plonger de nouveau dans la source immortelle
De la ferveur et de l'amour.

Pareille à Jésus-Christ montant sur la montagne
Pour voir Jérusalem de loin,
Du haut du Vatican où Dieu vous accompagne,
Vous cherchez le Ciel avec soin.

Allez donc bravement où votre destinée
Sollicite encore vos pas....
Vers le Pape nouveau votre âme est entraînée....
Un tel voyage a mille appas !

Oh ! vous avez l'espoir d'être bénie encore
Par le Vicaire du Bon Dieu,
De retrouver intacts,—choses que l'on adore,—
Tous les attraits de ce Saint Lieu.

Donc nous vous souhaitons heureuse traversée,
Heureuse existence là-bas....
Puisse de vos amis la prière exaucée
Vous ramener sauve en leurs bras !....

Et quand vous serez là, dans les doux sanctuaires
Où vient la grâce par torrents,
Vous penserez à nous, en faisant vos prières
Pour vos chéris et vos parents.

O vous qui jouissez d'un si puissant empire
Dans la Sainte Eglise de Dieu,
Vous devez toujours voir le Bon Dieu vous sourire,
Quand vous formulez votre vœu.

Peut-être oublierez-vous d'implorer pour vous-même
La grâce de vivre longtemps :
Nous la demandons, nous, cette faevur suprême
Que vous viviez jusqu'à cent ans !

Longevite

A UNE DAME CHARITABLE

Madame est si bonne, si tendre,
Qu'oubliant son propre chagrin,
Sans cesse elle désire entendre
Le récit des maux du prochain.

Dès lors, son âme ingénieuse
Ne songe plus qu'à soulager
De façon la plus gracieuse,
Les douleurs du mal étranger.

Dieu s'est dit: "Une si belle âme
Devrait plutôt monter au Ciel;
Mais au monde qui la réclame
L'ôter déjà serait cruel.

Je vais donc prendre patience,
La laisser vivre encor longtemps,
Pour augmenter la récompense
Avec laquelle je l'attends".

Soixantième Anniversaire de Naissance

A MADAME PIERRE VINCENT VALIN
Née CELINA BARDY

fille du Dr P. M. Bardy, le fondateur de la Société Saint-Jean Baptiste de Québec.

I

Vous qui, jetant parfois vos regards en arrière,
Croyez toucher bientôt le bout de la carrière
Où vous marchez depuis longtemps;
Vous qui, déjà, sentez l'atmosphère froidie ;
Vous pour qui les rayons du soleil de la vie
Brillent déjà moins éclatants;

Oh! n'allez pas sitôt vous en faire une peine,
Comme si l'existence, et trop courte et trop vaine,
Pouvait désenchanter nos cœurs;
Car plus nous avançons vers la mûre sagesse,
Plus nous thésaurisons de paix et de noblesse,
Et de vertus et de grandeurs.

De ces hauteurs, madame, où vous êtes rendue,
Vous pouvez voir la foule, haletante, éperdue,
Courir, s'agiter à vos pieds;
Et c'est déjà pour vous un motif d'allégresse
De songer que les bruits de l'ardente jeunesse
N'excitent plus que vos pitiés.

Votre œil est scrutateur, votre vue est profonde :
Même sans le vouloir, vous pénétrez le monde,
Vous en découvrez les erreurs :
Et par votre équité, votre sens de justice,
Vous imitez le Dieu qui haît toute malice
Dans les esprits et dans les cœurs.

Par votre dévoûment, votre mansuétude,
Par des bienfaits nombreux payés d'ingratitude,
Vous l'imitez encore plus....
Faisant ainsi le bien en dépit du déboire,
C'est là, n'en doutez pas, votre plus belle gloire
D'aimer vraiment comme Jésus.

II

Et puis, n'avez-vous pas l'aimable jouissance
De tous vos souvenirs de jeune âge et d'enfance,
De tout un passé qui revit ?
Que d'époques de joie encore ineffacées !
Que de bonheur, toujours, en ces douces pensées
Qui se pressent dans votre esprit !

Quelle est sur votre front cette vive auréole ?....
C'est la gloire d'un père, à bon droit votre idole,
Un père noble s'il en fut.
Brilla-t-il seulement de noblesse ancestrale ?
Oh ! non : car la grandeur de son âme idéale
Fut son naturel attribut.

Quels sont dans vos regards ces reflets d'énergie ?...
C'est la vigueur, la foi, d'une mère chérie,
Forte et bonne en sa dignité.
Vous les voyez toujours, ces parents pleins de charmes,
Répandant autour d'eux, pour sécher toutes larmes,
Les bienfaits de leur charité.

Pourquoi tressaillez-vous? Ah! c'est que votre père
Fît naître dans Québec cette œuvre si prospère :
La "Société de Saint-Jean";
Puis au champ d'Abraham, en dépit des entraves.
Dressa pour son pays le "Monument des Braves"
Dont il fut l'âme et l'artisan.

Quel transport d'allégresse en votre âme fervente,
Le jour où la patrie, enfin reconnaissante,
Cria: "Gloire au Docteur Bardy !"
Le jour où cette voix, forte et respectueuse,
Retentit dans les rangs de la foule pieuse :
"Notre fondateur, le voici !"

Et l'époux bien-aimé, de carrière honorable,
Qui rendit votre sort encor plus agréable,
Vous ne l'oubliez pas non plus;
Non plus tant d'amis chers dont s'exalte votre âme...
Quoi de plus consolant qu'un passé qui proclame
Tant de bonheur et de vertus ?

Il nous souvient enfin de ce noble voyage
Que vous fîtes naguère, en saint pélerinage,
Vers tant d'immortelles cités :
Paray-le-Monial, Lourdes miraculeuse,
Et Rome la divine, à jamais radieuse
De ses catholiques beautés.

Votre cœur bat encore en pensant au Saint-Père
Qui voulut exaucer votre ardente prière
Et vous combler de ses faveurs;
En songeant à la Grotte où vous fûtes guérie;
En revoyant Jésus et la Vierge Marie
Objets de si grandes ferveurs !

III

Comme un oiseau martyr qui, de l'aigle est la proie,
Votre cœur aurait-il, oubliant toute joie,
Connu l'étreinte du malheur ?
N'auriez-vous pas souffert au cours de votre vie ?
Parfois, n'auriez-vous pas vidé jusqu'à la lie
D'amers calices de douleur ?

Oui, l'aigle a déchiré la joyeuse colombe !....
Oui : lorsque vous avez vu descendre dans la tombe
Un père, une mère, un époux ;
Quand vous avez lutté pour la noble mémoire
De ce père si digne et d'honneur et de gloire,...
Ce furent de terribles coups !

Pour ces tourments que votre *alleluia* résonne !
Avec de tels fleurons se tresse la couronne
D'éternelle félicité.
Quels motifs de courage et de ferme espérance !
Là-Haut, près de Jésus, le Roi de la souffrance,
Vous règnerez avec fierté.

Vous pouvez donc jouir de l'avenir lui-même
En songeant nuit et jour à ce Dieu qui vous aime
Et que vous aimez de tout cœur.
Plus vous vous détachez des êtres de la terre,
Plus votre âme s'élève, au-delà du mystère,
Vers le Ciel promis au vainqueur.

Le mystère, qu'est-il ? Oh ! c'est l'instant suprême
Où, futur papillon, dans une paix extrême,
La Chrysalide, enfin, s'endort....
Ainsi dormirez-vous avec la certitude
De renaître aussitôt dans la béatitude,
Puisque la vie est dans la mort !

Sonnet

Composé sur prière de M. le curé de la paroisse de St-François d'Assise, M. l'abbé A. Godbout, et offert en compliment à la concurrente victorieuse, Dlle Bernadette Laframboise, à la fin d'un concours de Bazar, en 1918, conjointement avec le cadeau spécial de circonstance: une superbe statue de Jeanne d'Arc; l'autre concurrente, également digne d'honneur, étant mademoiselle Thérèse Lapointe qui côtoya de fort près sa rivale. Mademoiselle Laframboise est devenue Madame Lavoie, femme du Dr Victor Lavoie, de Montréal.

Autrefois Jeanne d'Arc criait aux gens de France :
Vive notre pays et gloire à notre roi !....
A tous les preux, charmés d'une telle vaillance,
Elle inspirait l'ardeur, le courage et la foi,

Héroïne du jour par ta magnificence,
Nos cœurs reconnaissants, encore pleins d'émoi,
Te disent par ce don tout vibrant d'éloquence :
Pour un si beau triomphe, honneur et gloire à toi !

Tu crias: En-avant, comme l'antique Jeanne,
En avant pour l'Eglise !—Et la brillante manne,
L'or, vint tomber à flots dans tes pieux coffrets.

Merci pour tes labeurs, gentille combattante;
Merci, du même coup, à l'autre concurrente,
Ton émule à la peine aussi bien qu'au succès.

Acrostiche

A JEANNETTE

Jeannette, le secret du bonheur en ce monde
Est de vivre toujours sous le charme de Dieu.
Adorable est pour nous sa présence en tout lieu.
Ne le voyez-vous point dans son œuvre féconde ?
N'est-il pas à l'autel ?... au ciel ?... dans l'univers ?...
Elevons donc vers lui nos pensers les plus chers,
Tout comme les parfums exhalés du bocage.
Tout comme les oiseaux ravis par le nuage.
Elèvent constamment leurs hommages divers.

Acrostiches et Sonnets

A UN AMI QUI S'ETAIT AVENTURE SUR CE TERRAIN SCABREUX.

Poète, que fais-tu? Pourquoi toutes ces rimes ?
Cette forme bizarre et ce cadre restreint ?...
Acrostiches, sonnets, ces pièces que tu limes
Ont de sévères lois: honni qui les enfreint !

As-tu de la splendeur les élans magnanimes ?...
Des plus rares beautés ton vers est-il empreint ?...
Voyant de ces mignons les finesses sublimes,
Plus d'un maître, en suspens, les convoite et les craint.

Pour exceller, briller, en ces petits poèmes,
Tu dois les embellir jusqu'aux bornes suprêmes,
Car la moindre faiblesse est une affreuse erreur.

C'est tout l'un ou tout l'autre en la miniature,
Tableau de poésie ou tableau de peinture :
Si ce n'est un chef-d'oeuvre, hélas! c'est une horreur!

Joueurs de Dames

Cette pièce est la simple traduction d'un petit poême en anglais, qui, sous le même titre, fit le tour de la presse américaine, il y a quelques années, excitant la curiosité du public et donnant surtout aux fiers partisans du damier la plus vive satisfaction.

Je les ai vus jouer aux dames tout l'hiver,
Tout le printemps, l'été, sans excepter l'automne :
Un tel, un tel, un tel, un tel; et je m'étonne
De ne savoir à qui l'exercice est plus cher.

Du premier au dernier, quand l'ardeur les enivre,
Je vous dis qu'ils sont bons, savants même et très forts:
On les voit fréquemment, pleins de nobles transports,
Jouer de longues nuits: le matin les délivre.

Voyez-les de bonne heure, au magasin du coin.
S'assembler: une boîte est à l'instant dressée,
Le damier mis dessus; et la foule pressée,
En cercle autour du jeu, le contemple avec soin.

Il est vieux, ce damier; obscures sont les cases;
Et chaque pièce, à l'œuvre, a perdu son vernis.
C'est bien par millions, et dans toutes leurs phases,
Qu'en ce champ les combats furent livrés, finis.

Soudainement frappés par des coups de surprise.
Les joueurs ont parfois de terribles sursauts.
La foule est en délire: un tel jeu l'électrise :
Honneur aux combattants dont l'œil est sans défauts !

Et c'est de père en fils que cette ardeur si vive
Pour l'antique damier passe fidèlement.
Un vieillard disparaît, un fils de race arrive,
Et la gloire du nom se maintient constamment.

On a vu des absents, après nombre d'années,
Revenir au pays, et s'écrier, joyeux;
"Le magasin du coin est toujours là: mes yeux
Revoient avec bonheur les foules fascinées

Se réunir autour des braves champions,
Comme on faisait jadis, aux jours de mon enfance,
Acclamant les vainqueurs et calmant la souffrance
Des joueurs malheureux aux funestes guignons.

Amis, gardez-vous bien d'abolir cet usage
Surpassant en attraits le boire et le manger !
Le jour où Dieu viendra du ciel pour nous juger,
Ces gens seront encor dans leur cher esclavage !

A la Memoire de Blanche Garneau

Brutalement assassinée à Stadacona, Québec, par des bandits inconnus le 22 Juillet 1920.

Blanche, qui nous dira l'angoisse de ton âme
Quand tu te vis
Par des bandits
Aux yeux étincelants d'une infernale flamme,
Dans ton chemin,
Prise soudain,
Liée et baîllonnée, assoupie, endormie,
En gémissant,
En pâlissant,
En aspirant la drogue ou le gaz d'infamie
Que les brigands,
T'ouvrant les dents,
Te firent avaler malgré ta résistance,
Pour t'opprimer
Et consommer
L'épouvantable objet de lèur malice immense ?

Blanche, qui nous dira le barbare forfait,
L'abominable crime,
Dont tu fus la victime
Et dont le monde entier est resté stupéfait ?
Dans l'histoire du monde,
En horreurs si féconde,
On ne peut rien trouver de comparable à toi !
Réduite à l'impuissance,
On t'a fait violence,

Et le ciel et la terre ont palpité d'effroi !
Et te voulant bien morte,
La hideuse cohorte,
Afin que le secret de son iniquité
Comme un sombre mystère,
Descendît dans la terre
T'écrase enfin la tête avec férocité.

Blanche, qui nous dira l'auréole de gloire
Dont Dieu, pour cet affront,
A couronné ton front ?
Ici, plus tes bourreaux ont l'âme vile et noire
Digne de l'échafaud,
Plus ton âme, là-haut,
Au milieu des élus, est blanche et rayonnante.
Si ton corps fut souillé
Et ton cœur outragé,
Ton âme, chère enfant, est restée innocente
Du mal qu'ils ont commis.
Aussi tous les amis,
Les proches, les parents, qui, sans borne et sans nombre,
T'ont chérie ici-bas,
Vers Dieu lèvent les bras,
Jurant que du péché tu n'as pas même l'ombre.

Blanche, qui nous dira les poignantes leçons
Qu'en ce carnage
Trouve le sage ?
Père et mère, sauvez l'honneur de vos maisons !
Ah ! que vos filles,
Dans les chemins scabreux ne s'aventurent pas,
Craignant sans cesse
L'impure ivresse
De tous les vagabonds friands de tels appas.
Et de bonne heure,
Avant qu'on pleure,
Belles, gentilles,

Apprenez sans relâche, apprenez à vos fils
De Dieu la crainte
Pudique et sainte
Qui préserve du vice et du sort des bandits.

COMPLAINTE DE BLANCHE GARNEAU

Pièce précédente remaniée de manière à ce qu'on puisse la chanter sur l'air du "Condamné à l'échafaud", page 176 de notre "Nouveau Chansonnier Canadien-français".

I

Qui nous dira l'angoisse de ton âme
Quand tu te vis arrêtée en chemin
Par ces démons aux yeux rouges de flamme
Qui lâchement t'assaillirent soudain ?
Les scélérats, malgré ta résistance,
Par quelque gaz ou liquide infernal,
Ne t'ont-ils pas fait perdre conscience,
Pour te plonger dans l'abîme du mal ?—bis

II

Qui nous dira les horreurs de ce crime,
De tous les temps le plus sombre forfait,
Ignoble assaut dont tu fus la victime,
Meurtre hideux dont on est stupéfait ?
Un tel outrage à rien ne se compare...
A peine ont-ils immolé ton honneur,
Que du talon et d'un geste barbare,
Ils t'ont broyé la tête avec fureur.—bis

III

Qui nous dira combien, fille innocente,
A tout ce drame étrangère tu fus ?
Ton âme au ciel, est blanche et rayonnante,
Car ainsi Dieu couronne les vertus.
Tes meurtriers, à l'âme vile et noire,
On les voudrait déjà sur l'échafaud ;
Mais toi, martyre au front nimbé de gloire,
Nous t'acclamons bienheureuse là-haut.—bis

IV

Qui nous dira la tragique morale
Que cet exemple offre à tout l'univers ?
Voyez, parents, l'imprudence fatale
De votre fille en des chemins déserts :
Gardez-la donc sous votre égide sainte,
Et constamment apprenez à vos fils
L'horreur du mal et du bon Dieu la crainte,
Pour ne pas vivre et mourir en bandits.—bis

QUATRIEME PARTIE

FABLES
POESIES MORALES

"Je me sers d'animaux
pour instruire les hommes"

Lafontaine.

Poule Mystifiée

DANGER DES COMPLIMENTS

(*Fable dédiée au poète W. Chapman, en retour d'une lettre de félicitations.*)

Un bon jour, les oiseaux, entendant une poule
Caqueter, caqueter,
Crurent qu'elle savait chanter.
Ils s'en vinrent en foule,
La louer, la complimenter,
Et l'inviter
A se révéler davantage.

Le rossignol lui dit : "Quel superbe ramage !
Des oiseaux chanteurs je suis roi :
Vous viendrez chanter avec moi !"
L'aigle dit à son tour : "Ma mie,
De grâce, honorez-nous de votre compagnie:
Des oiseaux volants je suis roi :
Vous viendrez voler avec moi."

Un œil sur ses flatteurs et l'autre dans la nue,
La poule, à ce discours, est toute confondue.
Ils étaient sincères vraiment,
Mais ils se trompaient grandement;

Et la cause de leur bévue,
A tous les deux,
Au sujet de la mère aux œufs,
Est qu'ils ne l'avaient entendue,
Ne l'avaient vue,
Que de fort loin, du haut des airs.

La louange peut tout sur une âme ingénue.
La poule se renfla, déploya de grands airs;
Puis, de sa voix la plus émue,
Fit entendre ses plus beaux airs,
Et crut donner enfin le plus beau des concerts.
Prenant aussitôt sa volée,
Et s'élevant d'une coudée,
Elle s'abat un peu plus loin,
Au plus grand effort de son aile,
Parmi le foin.

Regardant alors autour d'elle,
Ses yeux, désappointés, ne rencontrent plus rien.
L'aigle et le rossignol, comme on le pense bien,
Dégoûtés de ce voletage,
Ecœurés de ce caquetage,
S'étaient esquivés au plus dru,
Et tous, jusqu'au dernier, tous avaient disparu !
La pauvre volatile, honteuse et déconfite,
Reconnut, d'une âme contrite,
Et sa folie et son erreur,
Et s'écria, dans son malheur :
"Qui me délivrera de ma sottise extrême ?
Je vois bien maintenant, à cette heure suprême,
Qu'il faut être aigle pour voler
Fort haut, — et rossignol, aussi, pour gazouiller."

Cette histoire est un stratagème,
L'auteur, s'appliquant à lui-même
Ce que le contraste a de bon,
Dit à ses flatteurs : "Messieurs, non !

Vous ne me tournez pas la tête
Avec vos jolis compliments.
Je ne suis pas assez poète
Pour vous suivre là-haut dans vos envolements,
Et pour mêler ma voix à votre voix charmante.
Oh! ne dites pas que je chante.
Hélas! je ne fais que voleter, caqueter.
Bien sûr, si j'essayais, comme vous, à chanter,
Je remplirais vos cœurs de pitié, de surprise;
Vous me laisseriez là comme la poule grise
Dont le sort est à méditer.
Je n'attends pas qu'on me le dise :
Il vaut mieux prévenir qu'avoir à regretter
Une sottise.
Je vous admirerai, j'applaudirai de loin;
Vous ne me verrez pas, soit dit avec franchise,
Hors de mon petit coin."

Coq et Renard

INJUSTICE DE LA MOQUERIE

Un coq, perché sur une branche,
A l'abri de toute revanche,
Voyant passer maître renard,
Lui cria d'un ton goguenard :

"Ami, si tu veux qu'on s'embrasse,
Monte ici-haut, viens jusqu'à moi;
Car j'admire aujourd'hui ta face;
Je voudrais causer avec toi !"

Le coq, de l'animal perfide
Faisait très bien de se moquer.
Mais peut-on de même attaquer
Un passant honnête et candide ?

Peut-on lui dire: "Monte ici,"
Quand on sait bien que la distance
Paralyse la confiance
Des humbles gens au cœur transi ?

Dindons en Spectacle

STUPIDITE DE LA VAINE GLOIRE

Maîtres dindons, un jour, avec force réclame
En gros caractères de flamme,
Annoncèrent partout un spectacle nouveau
Par eux-mêmes donné,—spectacle le plus beau
Qu'on ait jamais vu sur la terre !
Alléchés par un tel mystère,
Les animaux des bois, des airs, des basses-cours,
Vinrent de toutes parts. — Il fallut plusieurs jours
Pour installer en ordre une foule si grande.
Enfin la troupe actrice apparaît et commande
Le silence et l'attention.
Hélas! quelle exhibition
De sottise, de pédantisme,
De vaine gloire et d'égoïsme !

Le projet des dindons était de se montrer,
D'éblouir tous les yeux, de se faire admirer.
Leur corps se dilata, leurs plumes se renflèrent,
Appendices charnus à leur cou se gonflèrent;
La queue en éventail, la tête sur le dos,
Tournant, pirouettant, se croyant des héros,
Et jusqu'à terre traînant l'aile,
Dans leur posture la plus belle,
Ils éclataient bientôt en glouglous effrayants,
Et, dans leur majesté, dans leurs airs triomphants,
Montraient avec quelle allégresse
Ils opéraient cette prouesse !

Spectacle ridicule. — Au lieu de l'admirer,
L'auditoire, aussitôt, ne put que l'exécrer.
Il s'éleva dans l'air une clameur immense.
Dégoûtés, irrités d'une telle insolence,
Faisant éclater leur dépit,
D'un même cœur, d'un même esprit,
Tous les spectateurs se levèrent,
Contre l'orgueil se récrièrent,
Et sifflèrent enfin les dindons confondus.
Leur indignation grandit de plus en plus.
C'est depuis ce jour-là que la race des dindes,
Sur la terre, partout, jusqu'aux confins des Indes,
Est, pour sa vaine gloire, un objet de mépris.

Voilà l'antique fait. — Maintenant, chers amis,
Savez-vous qui, parmi les hommes,
Nobles animaux que nous sommes.
Imitent les dindons renflés ?....
Tous ceux qui d'orgueil sont gonflés !

L'Ane et la Girafe

IMPREVOYANCE DE LA SOTTISE

Dame Girafe, un jour, d'un long col affublée,
Et portant haut sa tête elle-même effilée,
Faisait route avec un grison
Tout fier de ses longues oreilles.

Il fallut peu de temps à maître aliboron
Pour s'enhardir au point de trouver non-pareilles
Les allures de ce grand cou
Qui le firent jaser beaucoup.

"La nature, vraiment, fut pour vous bien injuste:
Pendant que je m'en vais broutant l'herbe et l'arbuste,
Vous ne pouvez en faire autant
Qu'en vous fendant, vous arc-boutant,"
Disait avec pitié, le long de la campagne,
L'animal indiscret à sa pauvre compagne.

Mais il en fut tout autrement,
Lorsque vint à manquer l'herbage.

La girafe attendait cet heureux changement,
Pour confondre son âne et son fou babillage,
En lui montrant l'utilité
D'un instrument si maltraité.
Car on ne trouvait plus, pour moyen d'existence,
Que des arbres fort hauts, de distance en distance.

La girafe, élevant son col,
Comme un oiseau qui prend son vol,
Y pouvait bien atteindre et manger à son aise,
Pendant que le grison, de mine la plus niaise,
La regardait brouter, brouter,
Incapable de l'imiter.

Alors, devenant sage, une fois dans sa vie,
Il se dit à lui-même, avec mélancolie :
"J'étais sot de m'énorgueillir :
Je suis en danger de mourir :
A quoi bon, en ce lieu, mes superbes oreilles
Que je croyais pourtant de si grandes merveilles ?"

MORALE

Toujours la sottise et l'orgueil
Vont se briser contre un écueil.

Belette Prise

FOLIE DE LA CURIOSITE

Dame belette
Dans les sombres greniers,
Bien en cachette,
Etablit ses quartiers.

A son oreille
Arrive-t-il un bruit,
Elle s'éveille
Et sort de son réduit.

Comme elle écoute
Et regarde partout !
Les murs, la voûte,
Elle examine tout.

Elle s'agite,
Elle cherche, elle sent,
Trottine vite,
Va, vient, monte, descend.

Trop curieuse,
Trop folle en son transport,
La malheureuse
Trouve bientôt la mort.

Un sortilège
Plane sur son chemin;
Et c'est le piège
Qui l'attrappe soudain;

Ou c'est la chatte
Qui s'élance, et d'un bond,
D'un coup de patte,
L'étend tout de son long.

Un tel exemple
Est un enseignement :
On le contemple
Avec étonnement.

Il nous suggère
L'étourdi, trait pour trait....
Tête légère,
Tiens, voilà ton portrait,

Ton imprudence,
Ta curiosité,
Ta pétulance
Et ta frivolité.

Aussi les pièges,
Les trucs, les vilains tours,
Par leurs manèges,
Te capturent toujours.

Ours Désappointé

DEMENCE DE LA JALOUSIE

Un renard, pieux personnage,
Tout au service du Seigneur,
Faisant ouvrage sur ouvrage
Avec une indicible ardeur,
Un jour, parmi les siens, fut en grande détresse ;
Car il fallait bâtir temple, autel et maison;
Et lui, voyait avec tristesse
Que les hères de son canton
Ne pouvaient aussitôt lui fournir la richesse,
L'argent indispensable en telle occasion.

Que faire? se dit-il; car ma vocation
Me défend toute œuvre servile.
Eh! bien, j'irai d'un pas agile,
J'irai résolûment parcourir tous ces bois,
Où paysans et villageois,
Connaissant la terre fertile,
Sont venus fixer domicile,
Par centaines, de tous les lieux,
Et s'engraisser à qui mieux mieux.
J'irai leur demander l'obole d'assistance,
Leur ferai mettre dans ma main
La pieuse part de leur gain
Qu'un motif de reconnaissance
Doit réclamer pour Dieu, le maître souverain !

Aussitôt fait que dit, et renard en campagne.
Un autre renard l'accompagne :
Tous deux fort adroits et prudents,
Rusés, subtils, insinuants,
Ayant manières engageantes
Et discours des plus éloquents,
Racontant histoires plaisantes,
Chantant des chansons ravissantes,
Bref, ayant toutes qualités
Pour réussir en cette affaire.

Avec un tel talent pour charmer et pour plaire,
Ce fut fête, succès, gloire de tous côtés,
Pour le renard et son compère.
Léopards, éléphants, lions, loups, cerfs et daims,
Emerveillés de tant d'adresse,
Riaient, se pâmaient d'allégresse,
Et venaient à l'envi déposer dans leurs mains
Des offrandes de toute espèce....
Ils remportèrent donc un immense butin !

Or, dans le même temps, on vit maître Martin,
Nécessiteux d'une autre sorte,
Ours des plus mal léchés, comme chacun rapporte,
Se mettre aussi sur le chemin
Il s'en allait sentir, gratter de porte en porte,
Croyant, dans sa simplicité,
Ou mieux, dans sa stupidité,
Qu'il aurait le même avantage
Que le précédent personnage,
Sans en avoir, hélas ! la moindre qualité.
Il était lourd, badaud, sans esprit, sans ressource,
Allait tête basse en sa course,
Ne savait rime pour chanter,
Aucune histoire à raconter,
Bref, rien pour amuser et plaire.
Et que dire de son compère ?

Un autre ours était avec lui,
Pareille horreur, pareil ennui.
Il arriva ce qu'on en pense :
Le couple hargneux fut éconduit.
"Arrière cette affreuse engeance !
Haro sur les oursons !" fut le cri général.
On se crut en plein carnaval !

Nos deux penauds, alors, d'une allure comique,
Saisis d'une frayeur panique,
Plus vite qu'ils n'étaient venus,
Se sauvèrent, tout dépourvus;
Et, pour exercer sa vengeance,
Maître Martin, fort irrité
De cette impardonnable offense
Faite à l'oursonne majesté,
Tint ce discours : "Non pas si bête !

On ne me verra plus en telle mission....
Mourir plutôt que je ne quête
En si détestable canton !
Ils veulent histoire et chanson,
Que ce soit jour de grande fête,
Eh! bien, j'en jure par ma tête, —
Ce serait trop indigne, — non,
Je ne veux pas, je le répète,
M'abaisser de telle façon.
Moi donc! entreprendre de plaire !
Quelle besogne! quelle affaire !
C'est une abomination.
Il faut vraiment être sordide,
Comme cet indigne renard,
Flatteur, filou, traître, bavard,
Pour remplir escarcelle vide
A force d'esprit et d'égard.
Poli, dit-on.... Quelle disgrâce !

C'est bien plutôt se dégrader.
Aller, traînant une besace,
Au milieu de la populace,
Et rire, chanter, gambader,
Quelle épouvantable bassesse !"

L'ours, en besoin de s'excuser
Sur son manque de gentilesse,
Préférait blâmer la sagesse
Dont il ne pouvait point user,
N'en ayant pas à proposer.

C'est ainsi qu'à travers le monde,
Les jaloux et les malotrus,
Dans leur ignorance profonde
Et leur malice furibonde,
Maudissent l'esprit, les vertus,
Dont ils se savent dépourvus.

Tortue et sa Complice

BASSESSE DE LA FOURBERIE

Au siècle du bon Lafontaine,
Bêtes et gens montraient, certes, beaucoup d'esprit ;
Mais ce temps-là paraît petit,
Près du règne actuel, tout à l'américaine,
Et dont l'ingéniosité
Eclipse de l'antiquité
Les plus fameux exploits, les plus belles victoires,
Que chanta le poète en savantes histoires.

Jean le lièvre, autrefois, s'engageant à courir
Avec Dame Tortue, y trouva sa défaite.
On n'en est pas surpris : l'on voit souvent périr
Un sot dans la sottise ; et nul ne le regrette.
Mais pour gagner la course, il fallut bel et bien,
Suivant l'honnêteté de ce temps très chrétien,
Que la Dame courût vraiment dans la carrière,
Et mît dans cet effort son âme tout entière.
Aujourd'hui, point du tout ; c'est siècle de progrès,
Et sans la moindre peine arrivent les succès.
Il n'y faut que du truc !—Madame la Tortue
Ne court plus à bride abattue,
Pour confondre son lièvre et gagner son pari.

Elle prend pour adjoint son frère ou son mari,
Et lui dit: "Comprends bien: là, dans ces deux
[tranchées,
Jean et moi nous courrons.—Les deux bornes touchées,
L'exercice continuera
Tant que l'idiot soufflera.
Je reste ici; j'attends le lièvre;
Toi, va te cacher près du but.
Sitôt que le coureur arrive tout en fièvre,
Tu te montres criant, lui faisant le salut,
Et ma victoire est assurée.
Il croira que c'est moi !—Jamais couple ne fut
Plus semblable que nous, en grosseur, en livrée. —
Propose, par revanche, à la bête effarée,
De courir par ici. — Ne cours point; reste-là;
Et moi je me charge du reste."

Or, le lièvre bondit, de son pied le plus leste....
Il se pense vainqueur.... Mais le cri: "Me voilà !"
L'accueille au bout de la carrière.
"Je suis battu", dit-il.—"Encor!" dit la commère.

A l'autre bout, le même cri
Accueille encor le pauvre hère

Tout confus, tout absourdi,
Il court ainsi la prétentaine
Tant qu'il lui reste un brin d'haleine....
Il fait des efforts inouïs....
Chaque fois son ardeur est vaine....
La gueuse est toujours là qui redouble ses cris !
A la fin, il succombe; il en meurt à la peine !
Les honneurs du triomphe et l'enjeu du vaincu,
Tout revint aux traîtres reptiles.

O siècle, te voilà !—Pour toi, les imbéciles
Sont ceux qui croient à la vertu,
A l'honneur, à la conscience,
Et par honnêteté veulent gagner leur pain.
On les trompe, on les vole, au nom de la science.
Et ce qui vaut le mieux, parmi le genre humain,
C'est la ruse et la perfidie,
C'est l'audace et la fourberie....
Tout s'arrange avec un copain !

Renard bien Inspiré

RUSES PERMISES

Par finesse et ruse innocente,
Il est toujours permis de conserver sa peau :
Leçon de la fable suivante,
Où l'ours par le renard fut mis dans le panneau.

Un renard affamé, ne sachant plus que faire,
Tant il avait maigre destin,
Aperçut un pêcheur, au bord d'une rivière,
Occupé d'un riche butin.

L'homme chargeait dans sa voiture,
Au moment de partir, tout son beau poisson frais.
"Oh ! voilà de la nourriture !"
Dit le hère aussitôt, plus madré que jamais.

Un plan, comme un éclair, traverse à l'instant même
Son fertile et sublime esprit....
Il fait le mort... Notre homme, objet du stratagème,
Arrive, s'arrête et sourit.

Il reconnaît près de la route,
Un renard magnifique, inerte, inanimé....
A sa cargaison il l'ajoute,
Et reprend son chemin, tout joyeux, tout charmé.

L'autre, près des poissons, l'était bien davantage !
Tantôt vivant, et tantôt mort,
Il en faisait, de patte aussi prompte que sage,
Tomber plusieurs par dessus bord.

Bientôt, il s'esquive lui-même,
Et, tout en se cachant, dévore son régal....
Un ours, — ô terrible dilemme !—
Le surprend au milieu de ce festin royal.

"Bonjour, grogne l'intrus, ne t'enfuis pas, compère,
C'est ta carcasse qu'il me faut :"—
"Nenni, tu feras mieux, reprend le pauvre hère,
Car ma carcasse rien ne vaut.

Tu vois le poisson que je mange :
Approche, goûte, il est vraiment délicieux"...
Or, l'ours en fait grande louange.
Et demande au compère: "Est-ce un présent des [dieux ?"
Le renard aussitôt d'expliquer l'artifice
Qui lui procura ce festin
"Fais comme moi, dit-il, car cette heure est propice;
Va, cours, et le truc est certain."

L'ours alléché se précipite,
Par un léger détour, à travers la forêt,
Et vient s'exposer au plus vite,
Comme un animal mort, au pêcheur en trajet.

Le pêcheur, irrité d'avoir été victime
De l'artifice du renard,
Dit en lui-même: "Encore un tour, encore un crime :
Et! bien, malheur à toi, gaillard !"

Il descend, regarde et fait mine
De ramasser mon ours qui jubile en son cœur :
Et v'lan! sur la bête coquine
Il décharge un bâton formidable et vengeur.

L'animal aveuglé, la tête en marmelade,
Avec le museau tout sanglant,
S'arrache, presque mort, à cette bastonnade,
Et file sous bois en hurlant.

Lièvre Chanceux

NE JAMAIS DESESPERER

D'un dilemne effrayant qui semble inextricable,
On peut sortir avec succès :
Témoin ce lièvre des forêts
Traqué par une meute haletante, implacable.

Il allait succomber, lorsqu'il vit tout à coup
Une charette sur la route....
Pour mettre les chiens en déroute,
Il y saute aussitôt sans regarder beaucoup.

Or, c'était un chasseur portant dans sa voiture
Une montagne de gibiers :
Lapins, ratons, cailles, pluviers,
Qu'il avait abattus en villégiature.

Sans bruit, Jeannot se glisse au plus profond du tas;
Puis il attend la destinée.....
Voilà que la meute, entraînée
Par la piste dans l'herbe, arrive avec fracas,

Et se met à fouiller dans fourrure et plumage
Qui volent prestement dans l'air;
Mais l'homme, prompt comme l'éclair,
Frappe à grands coups de fouet les auteurs du pillage.

Il est aidé bientôt par le maître des chiens....
La meute abandonne sa proie....
On devine aisément la joie
Du lièvre quand il put rejoindre enfin les siens.

Car le danger passé, revenant à la vie,
Cet animal qu'on croyait mort
Avait sauté pardessus bord,
Laissant l'homme étonné d'un tel trait de génie.

L'homme n'avait pas vu l'animal arriver
Et se blottir dans sa charette;
Son âme resta stupéfaite,
Lorsqu'il le vit soudain bondir et s'esquiver.

Est-ce un coup de génie ou de bonne fortune ?
Coup de hasard assurément;
Mais avouons-le franchement,
La chance parmi nous est aussi fort commune.

On lui doit la vapeur, la gravitation
Un si grand nombre de merveilles,
Qu'en des circonstances pareilles,
Jeannot mérite bien notre admiration.

Grenouilles dans la Crême

FOLIE DU DESESPOIR

Deux grenouilles, par aventure,
Dans un seau de crême et de lait,
Goûtèrent fort la nourriture,
Et leur ventre en fut satisfait.

Mais la difficulté fut grande
Quand vint le temps de remonter.
Hélas! l'une et l'autre gourmande
S'exténuaient à barboter.

Elles perdaient toutes leurs peines
Et tous leurs élans vers le bord...
Après tant de fatigues vaines,
Et désespérant de son sort,

Une s'écria : "Ma commère,
Pour moi, je meurs, je n'en peux plus.
C'est trop nager, trop de misère :
Je sens tous mes membres perclus."

L'autre reprit: "Etes-vous folle ?
Sans défaillance il faut lutter.
Ne soyez donc pas si frivole :
Remettez-vous vite à sauter.

Qui sait ?... Peut-être tout-à-l'heure
Nous pourrons gentiment sortir..."
O surprise !... La crême en beurre
Déjà l'on voit se convertir.

Les sauteuses prennent courage,
Se débattent, font tant d'efforts,
Qu'enfin la masse du laitage
Est dure sous leurs pieds... Alors,

S'élançant par un bond suprême,
Elles sortent du vilain trou :
Preuve qu'en un malheur extrême
Le désespoir est lâche et fou.

Renard Pénitent

HIDEUR DE L'HYPOCRISIE

"Je m'en vais en pélerinage",
Disait le renard, d'un air bon;
Pour mieux jouer son personnage,
Il avait pris sac et bâton.

"Ce sont mes péchés que j'expie,
J'ai le cœur plein de repentir;
Hélas! j'ai honte de ma vie,
Je veux enfin me convertir.

Je me donne la discipline
Et je jeûne tous les matins;
Pour apaiser l'ire divine,
Je vais chez les Bénédictins."

Par aussi perfide manière,
Il trompait les plus fins limiers,
Et faisait, hors de sa tanière,
Bombance aux dépens des fermiers.

A la fin, son hypocrisie
Fut chose claire à tous les yeux;
Et partout, avec frénésie,
On se rua contre le gueux.

Connu, traqué, le misérable
Se cache depuis ce temps là;
Montre-t-il sa face exécrable,
On crie aussitôt: le voilà !

C'est fini.—Mais les hypocrites
Se voient toujours sur les chemins,
Exerçant leurs ruses maudites
Parmi les crédules humains.

Non plus des renards, mais des hommes
Avec leurs visages masqués;
Et, trop souvent, dupes nous sommes
De tous ces pèlerins manqués.

Etre malfaiteur et perfide,
C'est être méchant doublement;
Cœur noir et visage candide,
Quel infernal accouplement !

A l'œuvre donc! Sachons combattre
La perfidie autour de nous;
C'est un monstre qu'il faut abattre :
Ne lui ménageons pas nos coups.

Tout menteur est un hypocrite:
Si c'est un enfant qui grandit,
Il faut le reprendre au plus vite,
Au moindre mensonge qu'il dit.

S'il ment encore après l'enfance,
Qu'on le regarde, avec horreur,
Comme un renard en pénitence,
Un incorrigible trompeur !

Renard Médecin

VILENIE DES CHARLATANS

Un renard, à bout de ressource,
Voyant tous ses plans échouer,
Imagina que le gibier
Vers lui se rendrait à la course,
S'il pouvait seulement se faire médecin.
La bagatelle d'un diplôme
Fut l'affaire, pour lui, d'un faux et d'un larcin.
Il s'annonce aussitôt comme l'auteur d'un baume
Qui guérissait de tous les maux.

Il n'en fallut pas plus. On vit les animaux,
D'au loin, de toutes parts, venir en nombre immense,
Pour en faire l'expérience.
Le renard, du haut d'un tréteau,
Les haranguait. Rien de plus beau !
"Messieurs, leur disait-il, de sa voix qui fascine,
Sachez que je jouis du don de médecine :
Je guéris infailliblement,
Et soigne gratuitement !
Les pauvres, les petits, voilà ma clientèle.
Quant aux gros animaux, j'ai la peine mortelle
De refuser de les soigner;
Car, ayant de l'or pour payer,
Ils peuvent s'adresser aux docteurs ordinaires
Qui travaillent pour honoraires,"

Ecartant ainsi le danger
Que les gros et les forts vinssent le déranger,
Le bandit, à cœur joie, exploitait ses victimes :
Les dindonneaux, les agnelets,
Les poules, les coqs, les poulets,
Bêtes faibles, pusillanimes,
Qui ne comprenaient point les trucs de ce brigand.

Il les introduisait dans des chambres secrètes,
Et les croquait le plus souvent,
Allant dire à la foule, en paroles discrètes,
Qu'il les gardait à l'hôpital,
Pour guérir tout à fait leur mal !
Mais pour entretenir courage et confiance,
Pour empêcher la méfiance,
Il en laissait sortir quelqu'un, de temps en temps,
Trop maigre et trop dur pour ses dents !

Humains, n'est-ce pas là l'image
Des faux médecins, parmi vous,
Qui font un si cruel ravage
De votre vie et de vos sous ?
Quel est donc ce penchant d'éternelle sottise
Qui vous fait vous jeter dans la gueule des loups ?

Ces vilains charlatans, faut-il qu'on vous le dise ?
Ne connaissent rien, moins que rien !
Vous guérir, ils s'en moquent bien !
Ils vous dupent toujours, et souvent ils vous tuent !
Quand des guérisons s'effectuent,
C'est l'affaire d'un pur hasard
Où le baume n'a point de part.
Ces coquins-là s'en attribuent
Avec aplomb, d'un air vantard,
Tout le mérite et l'avantage.
On vous embête davantage :
De plus en plus sots vous voilà !
Et c'est toujours, toujours, votre argent qui s'en va !

Renards Fouettés non Humiliés

EFFRONTERIE DES VOLEURS

Deux renards ayant fait bombance,
Une nuit, dans un poulailler,
Dansèrent, le matin, une terrible danse,
En se faisant battre et fouailler.

Car ils furent surpris au milieu de leur crime,
Puis enfermés comme en prison;
Et tous les gens de la maison
Voulurent se donner le plaisir légitime
D'exterminer les deux brigands.

On s'en vint, armé jusqu'aux dents
De fouets, de bâtons et de pierres.
"Vous allez donc payer vos larcins, mes compères,"
Leur criait le fermier, pendant qu'on les frappait.
Ils s'élançaient partout; partout le coup tombait.

On élevait contre eux une telle huée,
On leur administrait une telle râclée,
Qu'ils ne savaient par où bondir....
Dans un suprême effort sur des planches mal jointes,
Ils firent un trou pour sortir.

Tout en se déchirant sur des clous, sur des pointes,—
Ils pouvaient aussi bien dans le feu s'engloutir,—
Tout en laissant leur poil, en écorchant leur queue,
Affolés par une peur blue,
Ils passèrent enfin et rentrèrent sous bois.

Malgré leur état pitoyable,
Avec une audace incroyable,
Ils parurent tout fiers de leurs tristes exploits,
Se flattant qu'après telle épreuve
Ils n'en auraient que plus d'honneur.

"En vain de ses affronts le fermier nous abreuve,
Nous revenons toujours avec gloire et bonheur",
Disaient-ils, remplis d'allégresse.
Le peuple renard en liesse,
Animé sur ce point des mêmes sentiments,
Les reçut en triomphe.... On vanta leur adresse,
On les gonfla de compliments;
Bien loin de regarder comme chose blâmable,
Et comme le dernier des avilissements,
L'acte honteux, abominable,
De se glisser, pour meurtre et vol, dans une étable,
Et d'y recevoir, aux abois,
Sinon la mort, au moins parfois,
Une bastonnade effroyable
Du fermier vengeur de ses droits.

MORALE

Qu'on apprenne, par cette histoire,
Combien sont effrontés, privés de sens moral,
Tous les héros du vice et du crime et du mal
Qui s'en font des titres de gloire !

Se moquer des honnêtes gens,
Echapper à toute vengeance,
Eviter la prison, le bagne et la potence,
Voilà, pardessus tout, le bonheur des méchants !

Loups Devenus Agneaux

ROURIE DES BRIGANDS

Les loups, depuis longtemps, dans leur malice extrême,
Rôdaient autour du clos, cherchaient un stratagème
Pour dévorer d'un coup, le troupeau tout entier :
Carcasse de mouton est si tendre à croquer !

Un bon jour, l'un d'entre eux harangua ses confrères:
"Accourez tous ici, venez, mes chers compères,
Je viens de découvrir une brebis galeuse !
Déposons maintenant notre humeur belliqueuse;
Usons de ruse enfin, c'est la ruse qu'il faut;
Nous allons dénoncer, en bloc, tout le troupeau,
Et gagner le pasteur à faire notre affaire !
Vous demandez comment? La chose est toute claire :
Qu'il chasse les brebis dans les champs, dans les bois,
Soudain, nous voilà tous à des noces de rois !
Affublons-nous d'abord, pour tromper davantage,
Des toisons des agneaux dont nous fîmes carnage,
Et crions au pasteur contre l'infection !
Pour sauver les petits de la contagion,
Ne chassera-t-il pas ces brebis gangrenées ?"

A ce discours, voilà les bêtes forcenées
Au comble de la joie: on gambade et l'on rit;
D'un triomphe certain chacun se réjouit !

Bientôt, les voilà tous, en phalanges serrées,
Peaux d'agneaux sur le dos, et les griffes rentrées,
Tête basse et dolente, avec pleurs dans les yeux,
Les voilà gémissant, criant à qui mieux mieux
Que la peste, la gale a gangrené leurs mères,
Que les pauvres agneaux ont horreur des ulcères,
Et que, pour les sauver, le pasteur aussitôt
Doit chasser les brebis, bien loin, sans dire mot !

"Holà ! dit le pasteur, satanés escogriffes,
Je vois vos yeux brûlants et vos dents et vos griffes !
Votre voix vous trahit, car au lieu de bêler,
Vous ne faites toujours que gronder, que hurler !
Votre allure, vos traits me révèlent vos crimes,
Et vous cherchez encor de nouvelles victimes !
Vous avez mal posé la laine sur vos dos !
Vous êtes loups ! Je vois vos atroces complots !
C'est vous qu'il faut chasser : décampez au plus vite,
Ou gare le fusil et mon chien qui s'irrite !"

Les loups, désappointés, regagnèrent le bois,
Honteux d'avoir encore été si maladroits !
Le pasteur supprima la bête malheureuse,
Le troupeau fut sauvé par sa main courageuse,
Les agneaux, rassurés, suivirent les brebis,
Et l'on chanta bientôt : Paix dans tous les esprits !

Mal d'un particulier n'est pas mal de tout homme,
Et quel zèle effrayant de vouloir qu'on assomme,
Pour les fautes d'un seul, un état tout entier !
Chrétiens, laissez aux loups cet ignoble métier !

Loups avec Loups

IMPUDENCE DES COQUINS

Un loup parmi les loups est toujours en famille,
Efflanqué, dévorant, comme eux,
Traitant comme eux de peccadille
Le massacre le plus affreux.

Un rat parmi les rats trouve toujours sa place :
Il partage si bien leurs goûts,
S'engraissant comme eux de la crasse
Et de l'ordure des égoûts.

Toute société montre son caractère
Par les membres qu'elle s'adjoint :
On voit ainsi plus d'un mystère
Se dissiper sur plus d'un point.

Voleur avec voleur, ivrogne avec ivrogne ;
Libertin avec libertin;
Car tous les méchants, sans vergogne,
Ont même mœurs et même instinct.

Voyez ce criminel rempli de pourriture,
Objet d'horreur parmi les siens :
Vous le croyez une souillure,
Un rebut pour tous les chrétiens :

Hélas! c'est une erreur: — lui seront favorables
Grand nombre de sociétés
Pour lesquelles ces misérables
N'ont jamais trop d'iniquités.

On lui pardonnera toutes ses forfaitures,
Les blasphèmes qu'il a vomis,
Ses scandales, ses flétrissures,
Tous les crimes qu'il a commis.

On le regardera comme un grand personnage;
On célébrera ses exploits ;
On l'élèvera comme un sage,
Dans les faveurs et les emplois.

Quand même on sentirait, dans le fin fond de l'âme,—
Pour un tel monstre,—du mépris,
On chérirait toujours l'infâme,
Affectant des airs attendris.

Même on affectera de pleurer sur sa tombe
Quand la mort l'aura terrassé :
"Faut-il qu'un tel homme succombe !"—
Diront-ils d'un ton convulsé.

La raison d'un tel fait se devine sans peine :
Le point commun est évident :
C'est la méchanceté, la haine,
Ou le déshonneur impudent.

Plus un but est mauvais, plus on affectionne
Avec soi des gens dépravés :
On prendrait le diable en personne,
L'Enfer avec ses réprouvés !

Voulons-nous exprimer tout ce dévergondage
Par un seul terme clair et net ?
Ce terme est dans le vieil adage :
Similis simili gaudet.

Chiens et Loups en Société

INFAMIE DE LA MAUVAISE FOI

Trois loups avec dix chiens, un jour, se rencontrèrent.
Les loups, plus effrontés, aussitôt proposèrent
Une société pour chasser en commun,
"Et surtout, disaient-ils, rien de plus opportun
Que de nous garantir une justice égale....
En toutes nos difficultés,
Il faut que les majòrités,
Avec une âme impartiale,
Et par une entente loyale,
Respectent les minorités."

A ce noble contrat les nobles chiens promirent
Le plus complet assentiment....
Avec un tel engagement
Tous les confédérés en campagne se mirent.
Tout alla bien, fort bien, dans les occasions
Où les chiens généreux, tenaient lès rations
Par la force du nombre et le nombre des dents;
Car s'en tenant à leur promesse,
Ils accordaient avec largesse
La part des amis dépendants.

Revirement complet quand les loups hypocrites,
Deux ou trois contre un seul, disposaient des marmites.
Car, oublieux de ses mérites,
Ils repoussaient le pauvre chien,
Qui, pour sa part, n'avait plus rien...
En vain leur montrait-il combien
Cette injustice de corsaire
Etait odieuse et contraire
A l'honneur, aux serments, à la foi des contrats....
Les loups, plus acharnés, en riaient aux éclats,
Faisant fi de toute justice
Et ne cachant plus leur malice
De menteurs et de scélérats.

MORALE

Or, nous n'avons qu'à voir l'humaine politique,
Pour être convaincus que cet art satanique
De trahir la faiblesse et les minorités,
Est aussi bien le fait de nos majorités
Que le fait de celles des bêtes.

Ces majorités malhonnêtes,
Usant de leur droit du plus fort,
Oubliant le noble support
Que nous donnons à leurs confrères,
Nous font les plus stupides guerres
Et nous accablent de misères !
Au dire de ce monde étroit,
Nous n'avons pas l'ombre d'un droit...
L'unique moyen de leur plaire
Est de sacrifier nos plus chers intérêts :
Langue, religion, écoles.... vains hochets....
Et même, pour les satisfaire,
Nous faudrait-il mourir comme indignes sujets !

Chiens se Moquant des Loups

GRANDEUR DE LA FIDELITE

Les loups, en cherchant à s'instruire
Dans les gros livres des savants,
Un jour, arrivèrent à lire
Que les chiens étaient leurs parents.

Flairant aussitôt leur affaire,
Ils dirent: Voici du renfort !
Et s'avançant vers la clairière,
Ils sortent d'un commun accord.

Que cherchent-ils? Une entrevue
Avec messieurs les nobles chiens.
Que veulent-ils? Ils ont en vue
De les gagner comme soutiens.

"Bonjour, amis, grande nouvelle !
On dit que nous sommes cousins :
Donc notre existence mortelle
Doit couler par mêmes chemins.

Pour vous, hélas! quel esclavage
Est le vôtre, en captivité !
Oh! si vous saviez l'avantage
De notre chère liberté !

Unissons-nous par alliance,
Nous aurons les mêmes bienfaits;
Oublions rancune et vengeance,
Et signons un traité de paix.

Votre appui nous est nécessaire
Autant que le nôtre à vous tous.
En quête de la bonne chère,
Unis, qui tiendra contre nous ?

Auprès des brebis grassouillettes
Vous nous introduirez d'abord;
Agneaux, dindons, poules replètes
Nous mangerons avec transport !

Nous vous régalerons ensuite
Des friandises de nos bois,
Où nous tenons toujours marmite
Abondante et douce à la fois.

Car là, les plaisirs de la chasse,
Nous les goûtons incessamment :
Est-il un emploi qui surpasse
Un exercice aussi charmant ?

Et sous le rapport militaire,
Songez que nous sommes puissants:
Nous sommes rompus à la guerre,
Nous avons de terribles dents !"

Les nobles chiens, à ce langage,
Se sentirent tout irrités :
"Assez, loups, de ce bavardage,
Vraiment, nous sommes insultés.

Si nous avons même origine,
Aujourd'hui, c'est tout différent :
Parmi vous, la race canine
Ne connaît plus aucun parent.

Ayant forfait à la nature,
Vous avez forfait à l'honneur :
Monstres, brigands, vile roture,
Vous êtes des objets d'horreur !

Maudits soient vos conseils de traîtres !
Jamais nous n'irons avec vous.
Abandonner, trahir nos maîtres !
Non ! Nous ne sommes pas si fous.

On nous choye dans la famille ;
Nous aimons, nous sommes aimés !
Qu'importe à nous la pacotille
Des biens dont vous êtes charmés ?

Notre maison, notre apanage,
Vaut mieux que votre liberté :
Vous ne vivez que de carnage,
Nous ne vivons que de bonté !

Et la chasse, quoi qu'on en dise,
Paraît bien rare dans vos bois :
Vos maigres flancs, avec franchise,
Admettent qu'ils sont aux abois !

Vous n'aurez pas notre volaille,
Ni nos agneaux, ni nos brebis :
S'il le faut, nous sommes de taille
A combattre pour nos amis !

Nous faire peur n'est pas facile :
Nous avons des dents, nous aussi !
Race non moins lâche que vile,
Allez, retirez-vous d'ici !

Il vous appartient de séduire,
Car c'est là l'œuvre des démons !
Mais jamais vous ne pourrez dire
Que le stigmate est sur nos fronts !

Ni stigmate d'apostasie,
Ni stigmate de lâcheté.
Arrière votre hypocrisie !
Vive notre fidélité !"

MORALE

C'est ainsi que les chiens eux-mêmes
Donnent à l'homme des leçons :
Leurs discours sont des anathèmes
Contre renégats et poltrons.

Comme les chiens, la race humaine
Est en butte aux séductions;
L'orgueil, la colère, la haine
Causent mille défections.

Honte aux séducteurs qui concertent
La bassesse et la trahison !
Honte aux malheureux qui désertent
Et patrie et Religion !

Le Chien et le Lièvre

FORCE DU NATUREL

Un lièvre, un jour, fit la folie
De voyager en compagnie
De maître chien qui le pria.

De part et d'autre, on se jura
Une amitié forte et sincère.
Le chien disait: "Mon cher confrère,
Ne craignez rien;
Je saurai bien
Vous protéger et vous défendre." —
Et l'autre disait, d'un cœur tendre :
"Moi si peureux,
Je suis heureux
De voyager enfin sans crainte
Qu'on me poursuive et qu'on m'éreinte....
Du bruit! Qu'est-ce ?" Un autre mâtin,
Sortant du bois, parut soudain....
Se croyant perdu sans ressource,
Le lièvre, aussitôt prend sa course,
Les deux chiens courant après lui !....
Il n'existe plus aujourd'hui,
Car il fut pris et mis en pièces.

Vaines promesses !
Qui l'attrappa ?
Qui l'étrangla ?
Le même chien qui, tout à l'heure,
Disait: "A peine que j'en meure,
Je vous défendrai contre tous."

Mes chers amis, que pensez-vous
De l'occurrence ?
Pour moi, je pense
Que le penchant, le naturel,
Est un tyran universel
Dont il faut redouter sans cesse
L'empire et la scélératesse.
Le poète l'a dit :—on ne le sait que trop —
"Chassez le naturel, il revient au galop."

Cheval qui Change de Caractère

BETISE DE LA BRUTALITE

Un homme intelligent, patient, méthodique,
Avait un cheval magnifique
Dont il savait tirer un labeur précieux,
Par des moyens judicieux.

La bête, entre ses mains, était irréprochable
Et d'un caractère admirable.
Un homme différent en fit un jour l'achat.
Avant que son maître approchât,
Le cheval, par instinct, fut pris d'inquiétude.
Il eut un sort beaucoup plus rude.
Nul soin, brutalité, cris, colères, jurons,
Et des grêles de horions !
A quelque temps de là, notre propriétaire,
Honteux, ne sachant plus que faire,
S'en vint trouver l'ancien possesseur du cheval.
"Venez donc voir cet animal,
Dit-il; il ne m'est plus, vraiment, d'aucun service ;
Est-ce le mal? Est-ce le vice ?"—
"Le mal assurément, lui dit l'autre aussitôt,
Car vous le chargez beaucoup trop;
Vous ne lui donnez pas assez de nourriture,
Et votre manière est trop dure;

Puis son harnais le blesse, et ses pieds déchirés
Sont à peine à moitié ferrés" !
Un quidam écoutait. Il se mit à sourire,
Et ne put s'empêcher de dire:
"Vous avez bien touché ce bourreau que voilà;
Rien de plus vrai que tout cela !"

Un parfait serviteur, il faut le reconnaître,
Est souvent gâté par son maître.
Aussi bien l'on dira: tel maître, tel servant,
Qu'on dit: tel père, tel enfant.

Le Coq et l'Oie

VRAI ET FAUX MERITE

Le coq, un jour, disait à l'oie :
"Cher compagnon, que je te plains !
Pendant que je chante avec joie,
J'entends toujours tes cris vilains.

Que ta démarche est donc pesante,
Et ton grand cou démesuré !
Et quelle façon déplaisante
De siffler d'un air effaré !"

L'autre reprit: "Coq, jamais l'homme
Tes prouesses ne redira ;
Tandis que, moi, j'ai sauvé Rome :
Mon nom dans l'histoire vivra !"

"Je comprends ton impertinence,
Dit le coq non déconcerté,
Tu fis un acte de vaillance,
Fort douteux, dans l'antiquité;

Et tu crois que cet héritage
A ta gloire suffit toujours :
Allons donc! n'est-il pas plus sage
De se distinguer tous les jours ?

Mon ardeur, mon courage extrême,
Ma voix sonore et ma beauté
Ont toujours fait de moi l'emblème
De l'honneur et de la fierté.

Sur les clochers on me vénère;
On m'admire sur les remparts;
Et mes images, dans la guerre,
On les porte comme étendards !

Mais toi, lourdaud, de la sottise
N'es-tu pas l'emblème vivant ?
Ton image sur une église
Ferait rire, même le vent !"

MORALE

Combien d'hommes, dont le nom brille,
N'ont d'autres gages de valeur
Que des souvenirs de famille
Plus ou moins entachés d'erreur !

Combien plus noble est le mérite
Des hommes vraiment glorieux
Dont le cœur sans cesse palpite
De transports fiers et généreux !

Mouches Mourant de Degout

HORREUR DES ALIMENTS FALSIFIES

Deux vieilles mouches, tout en larmes,
Se communiquaient leurs alarmes
En voyant tout dans la maison
Se tourner en contre-façon.

"Plus de ce bon sirop d'érable,
De ce bon sucre du pays,
Si doux, si fin, si délectable....
Ce n'est plus qu'un salmigondis !
On boit du lait, c'est de l'eau pure;
On goûte à la crème, elle est sûre;
Le thé, c'est de l'herbe des bois;
Le café n'est plus que des pois !....
Pour nous dégoûter de la vie
En voilà donc plus qu'il n'en faut !
Ma sœur, n'avez-vous pas envie
De vous laisser tomber d'en haut
Dans cette coupe empoisonnée
Qui finira tous nos ennuis ?"....

L'autre commère est entraînée
Par tant de motifs inouïs;
Et les deux mouches dans la coupe
Tête première vont tomber,
Croyant à l'instant succomber
En touchant la maudite soupe....

O surprise !.... O fatalité !....
Le poison était frelaté,
Sans vertu comme tout le reste !....

Avec le plus superbe geste
D'écœurement qui fut jamais,
Les pauvres vieilles, en colère,
Sortent du vase en criant: "Ouais !"

Pour mettre un terme à leur misère,
Elles se privèrent de tout,
Préférant mourir de dégoût !

Hommes, voyez-vous la bassesse
De toutes vos contre-façons,
Lorsque la mouche vous adresse
De si remarquables leçons ?

Jardinier, Chenilles et Crapauds

LAIDEUR UTILE VAUT MIEUX QUE BEAUTE MALFAISANTE

Un jardinier prenait un soin extrême
A conserver l'engeance des crapauds;
Tandis que, pris d'une rage suprême,
Il détruisait papillons les plus beaux,
En tuant vers de fleurs et de légumes.

Ces vers, un jour, avec grande amertume,
Au jardinier se plaignirent ainsi :
"Pourquoi, choyant les monstres que voici,
Nous tuer, nous qu'on aperçoit à peine !

Notre laideur n'est pas la plus vilaine;
Et puis, bientôt, nous voilà papillons !
Vous connaissez notre métamorphose
Par quoi, sortant de nos cocons,
Nous sommes la plus belle chose
Des airs, des jardins, des vallons !"

L'homme reprit: "Votre discours perfide
Pourra tromper de plus simples que moi.
Des papillons l'apparence candide
N'en impose pas à ma foi;

Car ils vivent un jour, une heure,
Pour former quoi?—ceci m'écœure, —
Des chenilles, des vers mauvais,
En plus grand nombre que jamais !

Et vous ensuite, abominable peste,
Vous dévorez mes vergers, mes jardins !
Votre nuisance est plus que manifeste;
Je vous assomme à grands coups de gourdins;
Et mon travail n'allant pas assez vite,
Je fais agir les aides que voilà.

C'est juste. A chacun son mérite !
Si je le peux, race maudite,
Nulle aux crapauds ne survivra.
En vain leur nombre vous irrite :
Plus il en est, plus j'en profite :
Leur gueule vous engloutira;
C'est le gouffre qui vous consomme !"

Il était sage, ce bonhomme !
Périsse, en effet, la beauté
Qui, traître à son dehors aimable,
N'engendre que l'iniquité.
N'est-il pas cent fois préférable
De conserver des êtres laids
Qui nous rendent, chose admirable,
Modestement leurs doux bienfaits ?

Loup Révolutionnaire

ABOMINATIONS DU SOCIALISME

Un loup socialiste et gonflé de science,
Aussi riche en orgueil que pauvre en conscience,
Etait un grand objet de curiosité.

Il avait en captivité,
En écoutant parler ses maîtres
Contre les tyrans et les traîtres,
Acquis son trésor de savoir.
On venait de loin pour le voir,
Et l'entendre exposer les nouvelles doctrines.
Un jour, devant les siens, et les tribus voisines,
(Une immense assemblée était là, sur le lieu),
Maître loup prêchait avec feu
La révolution, en exaltait la gloire,
La proposait à suivre à son vaste auditoire.
Son discours était: Liberté !
Egalité, Fraternité !

"La Liberté, messieurs, c'est de faire à sa guise,
De tout dire et de tout penser !
Et tout homme a ce droit, sans qu'aucune maîtrise
Ne puisse nous en imposer.
Mais si votre voisin vous déplaît et vous gêne,
Si vous convoitez son domaine,
Et si vous êtes le plus fort,

Votre pouvoir sur lui s'étend jusqu'à la mort !
Ne vous en mettez pas en peine :
La Liberté, messieurs, sera toujours du bord
Où la force est la plus certaine !

L'Egalité, messieurs, c'est passer le niveau
Sur les têtes supérieures :
Le même rang partout ! Point de nobles en haut !
Point de castes inférieures !
Avec cette réserve, — il faut en convenir, —
Que la place d'en haut pour vous sera fort bonne,
Si vous pouvez y parvenir;
Et là, que vous devez ne tolérer personne
Qui se dise de votre rang !
L'Egalité, messieurs, quand ce mot-là résonne,
Que chacun s'estime plus grand !

Et la Fraternité, messieurs, j'ose le dire,
Est la plus aimable des trois :
Il faut aimer jusqu'au délire
Les instruments de nos exploits,
Tout le temps qu'ils sont nécessaires;
Mais au terme de vos affaires,
Brisez ces rivaux ennuyeux,
Ne partagez pas avec eux,
Reprenez votre indépendance;
Car la Fraternité, messieurs, dans son essence,
Consiste à supprimer les frères dangereux !"

L'orateur essuya sa face
Toute couverte de sueur.

Un vieux singe aussitôt, faisant une grimace,
Lui demande, d'un ton moqueur,
D'où vient une telle doctrine,
Pleine d'absurdité, de contradiction !

"Mais elle est noble, elle est divine,
Dit le loup vivement, avec émotion,
C'est la doctrine de la France,
Le pays de l'intelligence !
Depuis plus de cent ans, messieurs, ce peuple altier
Prêche ces trois grands mots à l'univers entier !
On les met partout en pratique,
Au sein de chaque République.
Je vous propose donc, messieurs les Animaux,
De suivre, à notre tour, des exemples si beaux !"

Le vieux singe, animé d'une ardeur sans pareille,
N'entendit point de cette oreille :

"Imbécile, ne vois-tu pas
Que les hommes, seuls, ici-bas,
Sont assez fous et misérables
Pour s'entre-dévorer ainsi ?
Vous n'introduirez pas ici
Vos maximes abominables.
Messieurs, pensez-y donc... Dévorer nos semblables !...
Le loup même épargne le loup !
Il faut combattre jusqu'au bout
Des doctrines si sanguinaires;
Laissons à leurs tristes affaires
Les humains plus bêtes que nous !
Dites, messieurs, qu'en pensez-vous ?
On dévore déjà les races étrangères :
Faudra-t-il donc encor s'égorger entre frères ?"

L'assemblée à ces mots, s'écria : "Non jamais !
Parmi nous tous, tant que nous sommes,
On ne verra de tels forfaits !
Que ces lois-là restent aux hommes
Plus baudets que les vrais baudets,
Plus menteurs et plus hypocrites
Que renards se faisant ermites,
Plus féroces que loups et tigres des forêts !"

Vaincu, déconcerté par ces cris d'anathème,
L'orateur s'esquiva, se disant en lui-même :
"Me serais-je trompé ? N'ai-je pas bien compris
Mes savants maîtres de Paris ?"

Que de sottises ridicules
Nous font tous ces blancs-becs, les stupides émules
Des monstrueux libres-penseurs !
Si l'on voit parmi nous, chavirer tant de têtes,
Il est fort consolant qu'au moins parmi les Bêtes
On se moque à grands cris de ces tristes farceurs !

L'Oiseau-Mouche

Cette pièce fut composée en l'honneur du charmant petit journal qui fut publié jadis au collège de Chicoutimi sous le même titre. Ceux qui se rappellent bien cette feuille minuscule y verront tout de suite, non seulement un hommage d'affection et d'admiration, mais encore un emblème exprimant parfaitement le double caractère d'amabilité et de combativité qui distingua toujours le vif et allègre petit "oiseau" de Chicoutimi.

Or, azur et rubis, émeraude et topaze,
Ineffables reflets, radieuses couleurs,
Etincellent sur lui comme un feu qui s'embrase ;
Il surpasse en éclat les plus brillantes fleurs !
Je le vois, je l'admire, et je tombe en extase :
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs;
Si délicat ! si beau ! voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Tout à coup il arrive, il voltige, il bourdonne,
Venant on ne sait d'où comme un joyau du ciel;
Il paraît immobile et sa gorge rayonne;
Il enlève à la fleur son insecte ou son miel :
Cette apparition me fascine et m'étonne;
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs;
Si délicat ! si beau ! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche,
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Au milieu des lilas un instant il se pose;
Mais dans tous nos jardins, rien n'est digne de lui,
Ni ces lilas en fleurs, ni le lis, ni la rose....
Je le contemple encor quand il a déjà fui !
Longtemps, je vois briller, miroiter quelque chose;
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs;
Si délicat! si beau! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche,
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Trouverez-vous son nid, adorable merveille ?
Pour lit, soie et duvet : et pour oeufs, deux pois blancs!
A peine les petits sont gros comme une abeille,
Déjà brillent ouverts leurs yeux étincelants !
Quels bijoux! quels trésors! quelle teinte vermeille !
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs;
Si délicat! si beau! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche,
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Pour défendre les siens quel sublime courage !
Hérissé, l'œil en feu, tout son corps a frémi;
Contre l'oiseau suspect il s'enflamme de rage;
Voyez-le, comme un trait, fondre sur l'ennemi !
J'admire, encore plus, ce héros du bocage;
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs ;
Si délicat! si beau! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche,
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Mort aux Moineaux

CONTRIBUTION AU
"NATURALISTE CANADIEN"

Tout habillé de gris, avec ta gorge noire,
Petit moineau,
Tu n'es point beau.
Tu n'es, ne fus jamais, au dire de l'histoire,
Qu'un mal appris
Fort compromis.
Tu ne fais que dégâts : on lit dans ton mémoire
Plus de bon grain
Que de crottin.
Goberas-tu la mouche ?—Espérance illusoire :
C'est trop commun
Pour ton bec fin.
Les sueurs de ton corps, comme d'une écumoire,
Pleuvent partout,
Ah ! quel dégoût !
Turbulant et méchant, la bataille est ta gloire :
Cruel bourreau,
Maint bel oiseau
Tu chasses du pays : ta nuisance est notoire.
Quel bien fais-tu ?
Nulle vertu
N'efface tes forfaits : donc, si l'on veut m'en croire,
Ton digne sort
Sera la mort.

CINQUIEME PARTIE

POESIES D'EGLISE

HYMNES ET CANTIQUES

Cantate, exultate et psallite
Ps. 97, 4

Victime d'Amour

Vous le savez Seigneur, il faut que j'aime :
C'est de toute âme un besoin immortel.
Mais mon amour est descendu du ciel,
Et c'est au ciel qu'il vole de lui-même.
Biens d'ici-bas,
N'espérez pas
Combler mon cœur né pour le Bien Suprême.

O mon Jésus, vous qu'un amour sublime
Retient captif à l'ombre des autels,
Je veux brûler de vos feux éternels,
Je veux d'amour être toujours victime.
Prenez, Seigneur,
Prenez mon cœur,
Et qu'à jamais dans le vôtre il s'abîme.

Plus près de Toi, mon Dieu

Le cantique protestant **Nearer, My God, to thee,** quoique renfermant de grandes beautés, ne peut avoir accès dans nos églises catholiques. Mais l'on peut, sans doute, chanter avec profit, sur le même air, l'imitation que j'en ai faite, conforme à notre foi et à notre piété de catholiques.

I

Je chante avec transport
  Jésus mon Roi,
Fallût-il par ma mort
  Prouver ma foi !
En tout temps, en tout lieu,
Telle est, telle est ma loi :
Plus près de toi, mon Dieu,
    Plus près de toi.

II

Errant et voyageur,
  Le jour, la nuit,
J'observe avec ardeur
  L'astre qui luit :
Cet astre est mon Sauveur !
Telle est, telle est ma loi :
Plus près de toi, Seigneur,
    Plus près de toi !

III

Je veux pour tout bonheur
Voir l'Eternel !
Que tous mes pas, Seigneur,
Tendent au Ciel !
Je n'ai point d'autre vœu !
Telle est, telle est ma loi :
Plus près de toi, mon Dieu,
Plus près de toi !

IV

De vous perdre, ô Jésus !
J'ai tant d'effroi !
Au nombre des élus
Recevez-moi :
Vers vous vole mon cœur !
Telle est, telle est ma loi :
Plus près de toi, Seigneur,
Plus près de toi !

O Dieu d'Amour

CANTIQUE A L'EUCHARISTIE

(Il existe quelque part un cantique de ce genre. On le chantait jadis au collège de St-Hyacinthe. Il n'est resté dans ma mémoire que le deuxième couplet. Pour avoir le cantique en entier, j'ai donc dû composer les quatre autres couplets des cinq que l'on va lire.)

O Dieu d'amour ! Jésus Eucharistie,
Nous te croyons présent sur cet autel ;
Nous t'adorons, auguste et sainte Hostie,
Avec les saints et les anges du Ciel.

"O Dieu d'amour ! caché dans ce mystère,
Notre bonheur est d'être à tes genoux.
Pour nous sauver, tu descends sur la terre ;
Pour nous bénir, tu reviens parmi nous."

O Dieu d'amour ! abîme de clémence,
Toi qui mourus pour les pauvres pécheurs,
Vois nos regrets, vois notre pénitence ;
Entends nos cris, nos sanglots et nos pleurs.

O Dieu d'amour ! toi qui ravis nos âmes,
Détache-nous de ce monde trompeur ;
Donne à nos cœurs des élans et des flammes ;
Fais-nous mourir de transport et d'ardeur.

O Dieu d'amour ! quand verrons-nous ta Face ?
Quand verrons-nous ta divine beauté ?
Tout ici-bas, s'évanouit et passe ;
Mais toi, Seigneur, c'est pour l'éternité !

Pureté et Beauté de Marie

(Le premier couplet de ce cantique est connu; il n'est pas de moi. Il est très beau comme sentiment et comme poésie. Mais les autres couplets étant plus ou moins défectueux, j'ai songé à les remplacer par d'autres rendant meilleure justice au thème annoncé par le premier,—thème éminemment fécond et gracieux, qui consiste à déclarer la pureté et la beauté de Marie supérieures à toutes les puretés et beautés de la création.)

I

Vous êtes plus pure, ô Marie
Que le cristal de l'eau,
Et le charmant ruisseau
Qui coupe la prairie
D'un sillon argenté
N'égale pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

II

Vous êtes plus pure, ô Marie
Que perle et diamant;
Le rubis si charmant,
L'or que le monde envie
D'un amour exalté,
N'égale pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

III

Vous êtes plus pure, ô Marie
Que l'arbre verdoyant;
Le bocage attrayant,
La campagne embellie
De gazon velouté,
N'égale pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

IV

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que la brise du soir;
Le printemps plein d'espoir,
La terre réjouie
Des bonheurs de l'été,
N'égalent pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

V

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que le parfum des fleurs;
Le lis et ses splendeurs,
La rose épanouie,
Le fruit le plus vanté,
N'égalent pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

VI

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que l'aurore du jour;
Les matins pleins d'amour,
Si prodigues de vie,
D'arôme et de santé,
N'égalent pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

VII

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que l'air frais du vallon;
Le brillant papillon,
Par son aile fleurie,
Sa légère gaité,
N'égale pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

VIII

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que l'oiseau gracieux;
Les chants mélodieux
De la grive attendrie,
Du serin enchanté,
N'égalent pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

IX

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que l'azur de la mer;
Les flammes de l'éclair,
La rosée et la pluie,
L'arc-en-ciel dilaté,
N'égalent pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

X

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que le bleu firmament;
Le monde en mouvement,
Dans sa douce harmonie,
Dans sa sublimité,
N'égale pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

XI

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que l'étoile des cieux;
Le soleil radieux,
La lune qui varie
En grandeur, en clarté,
N'égalent pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

XII

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que les saints pleins d'ardeur;
Des prêtres la grandeur,
Des savants le génie,
Des rois la majesté,
N'égalent pas votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

XIII

Vous êtes plus pure, ô Marie,
Que les anges de Dieu;
Dans ses transports de feu,
Le Ciel même s'écrie :
Votre Fils excepté,
Rien n'égale votre beauté,
Tendre Marie,
Mère chérie !

Chant de la Sainte Vierge pour endormir l'Enfant Jésus

CHANT DE LA SAINTE VIERGE POUR ENDORMIR L'ENFANT JESUS.

(Comme le précédent, ce cantique populaire, quoique sublime dans sa conception, est très imparfait dans sa forme connue. On trouvera, dans le développement que je lui ai donné, un épanchement complet du coeur de la Sainte Vierge, tout-à-fait approprié à la circonstance. Car la Sainte Vierge, endormant l'Enfant Jésus, devait naturellement, dans son cantique, exprimer d'abord la tendresse de son amour, puis son anxiété à l'égard de l'avenir, enfin son union intime avec le Sauveur du monde et sa résignation parfaite à la volonté du Père Suprême.)

Suspendant leurs flots d'harmonie,
Les Cieux étonnés se sont tus :
Car la douce voix de Marie
Chante pour endormir Jésus.

Dors, mon Enfant, clos ta paupière,
Repose en mes bras tendrement :
Dors, dors sur le sein de ta mère,
Enfant si noble et si charmant !

Enfant que j'aime et que j'adore,
O Fils de Dieu, mon divin Roi !
Ne vois-tu pas le Ciel encore ?
Le Ciel n'est-il pas avec toi ?

Hélas ! je sais ta destinée :
Tu n'est venu que pour souffrir....
Et moi, serai-je condamnée
A te voir souffrir et mourir ?

O cher Agneau, douce victime,
Reste en mes bras toujours petit....
Préserve-moi de cet abîme
Où mon coeur tombe et s'engloutit !....

Restons plutôt dans cette étable
Avec les bergers purs et bons :
Oh ! combien serait agréable
Notre vie en ces régions !

Vivons toujours loin du Calvaire,
Toujours loin de Jérusalem :
Aux bourreaux je puis te soustraire
En te cachant à Bethléem !

Mais que dis-jè, Enfant adorable ?
L'amour égare mon esprit !....
De résister suis-je capable
A ton sort tel qu'il est écrit ?

Je me résigne à mon partage,
A tous les maux que j'entrevois;
Mon cœur s'armera de courage
Pour te suivre jusqu'à la croix !

Puisque ta mort est nécessaire
Au salut de l'humanité,
Verse ton sang sur le Calvaire
Et que l'homme soit racheté.

A tes indicibles souffrances
Unissant mes propres douleurs,
Je soutiendrai les espérances,
Les efforts des pauvres pécheurs.

A la volonté de ton Père
Je suis donc soumise avec toi :
O mon cher Fils, aide ta mère :
J'ai besoin de force et de foi !

Notre-Dame de Roc-Amadour
en Bretagne et au Canada

Poème dédié à M. l'abbé A.-A. Godbout, curé de Saint-François d'Assise, par l'auteur, en souvenir de la bénédiction de l'église paroissiale et du sanctuaire de Notre-Dame de Roc-Amadour, par Sa Grandeur Monseigneur Paul-Eugène Roy, auxiliaire de Québec, le 20 juillet 1919.

Roc-Amadour de la vieille Bretagne,
O Sanctuaire illustre et vénéré,
Tu revivras dans notre humble campagne,
Dans ce Domaine où le sol est sacré.

Car, ici même, un prodige admirable
Eut lieu, jadis, quand vint Jacques-Cartier,
Avec sa flotte, à l'endroit mémorable
Que nous voulons aujourd'hui glorifier.

Par ce haut fait, premier pèlerinage,
Premier miracle au pays canadien,
Le découvreur va montrer son courage
Et de Breton et de héros chrétien.

Le scorbut noir a frappé l'équipage
Des nobles preux sur les nobles vaisseaux;
La mort exerce un horrible ravage,
Les galions sont changés en tombeaux.

Est-ce la fin du voyage sublime ?...
La catastrophe après tant de succès ?...
Faut-il ici que le rêve s'abîme
Dans une mer de deuil et de regrets ?

Non, non ! Cartier n'a-t-il pas une image,
Un étendard de cet autel fameux
Où la Madone a, là-bas, d'âge en âge,
De tous leurs maux guéri les malheureux ?

Il la suspend, cette image bénie,
Au tronc d'un arbre, au fond de la forêt,
A l'endroit même où notre colonie
Voit le clocher du Domaine Lairet.

"Debout ! En rang !" cria-t-il à son monde,
"La Vierge est là, sanctuaire nouveau,
Allons-y tous en troupe moribonde,
Allons prier devant l'humble tableau."

Et l'équipage, à ce cri, se ranime...
Ils s'en vont en grande procession,
Volant, plutôt, dans un élan sublime,
Vers l'arbre, objet de leur attraction.

Une clameur de chant et de prière
S'élève alors de tous ces pèlerins,
Enfants dévots qui disent à leur Mère :
"Secourez-nous, ô Reine des marins !"

Qui nous dira leur angoisse poignante,
La piété, la foi de leurs grands cœurs,
Combien le cœur de la Vierge clémente
Fut attendri par leurs gestes vainqueurs ?

La bonne Mère envoya le remède,
Et le fléau disparut aussitôt...
Au désespoir l'allégresse succède,
Et de la mort est supprimé l'impôt.

Voilà le fait historique, authentique
Dont le récit, le pieux souvenir
Perpétué comme sainte relique,
Devra toujours ici nous réunir.

Nous réunir pour le pèlerinage,
Pour la prière et la procession,
Sûrs d'y trouver la force et le courage,
De nos douleurs la douce guérison.

Roc-Amadour de Saint-François d'Assise,
Trônant si bien sur ton modeste autel,
Règne à jamais sur notre jeune église,
Pour nous sauver et nous conduire au ciel !

Cantique de Pèlerinage
A Notre-Dame de Roc-Amadour

Sur l'air de: "*Nous vous invoquons tous*"

Les Bretons de jadis
Furent tes premiers fils,
Mère d'amour.

REFRAIN

Vive Roc-Amadour,
Parmi nous sans retour
Ton illustre séjour,
Mère d'amour.

De Cartier les marins
Furent tes pèlerins,
Mère d'amour.

Ils allaient tous mourir :
Tu daignas les guérir,
Mère d'amour.

Enfin le Canada
Comme eux t'implorera,
Mère d'amour.

Nous-mêmes nous souffrons :
Sans toi, nous périrons,
Mère d'amour.

Accorde-nous ici
Ton merveilleux appui,
Mère d'amour.

Jette sur nous les yeux,
Entends nos cris, nos vœux,
Mère d'amour.

Convertis les pécheurs,
Gagne à Dieu tous les cœurs,
Mère d'amour.

Dans nos infirmités
Montre-nous tes bontés,
Mère d'amour.

Guéris-nous de nos maux
Par des bienfaits nouveaux,
Mère d'amour.

Que chacun puisse voir
Ton immense pouvoir,
Mère d'amour.

Que pour nous ton autel
Soit la porte du ciel,
Mère d'amour.

Cantique à St-Joseph

(Le refrain de ce cantique est connu. Il est très bien. Les couplets, au contraire, pouvant être améliorés, je leur ai substitué ceux de ma composition. La même remarque s'applique au refrain et aux couplets du cantique suivant.)

Chantons la grandeur et la gloire
De Joseph au plus haut des cieux :
C'est le Juste dont la mémoire
Vit toujours en nos cœurs joyeux.

REFRAIN

Volez (bis), anges du sanctuaire,
A Joseph au plus haut des cieux;
Offrez de notre humble prière
Les accents, l'hommage et les vœux.

Joseph, du Sauveur sur la terre
N'es-tu pas le noble tuteur ?
De l'admirable Vierge-Mère
N'es-tu pas le saint protecteur ?

Joseph, dans ta modeste vie,
Nous voyons toutes les vertus !
Tu suis l'exemple de Marie,
Tu te rends semblable à Jésus.

Joseph, ô glorieux modèle,
Nous te suivrons à notre tour:
Et notre cœur, à Dieu fidèle,
Brûlera du céleste amour.

Autre Cantique à St-Joseph

Joseph, chaste époux de Marie,
Père nourricier de Jésus,
Nous voulons contempler ta vie
Miroir de toutes les vertus.

REFRAIN

Nous viendrons, aimable père,
Vous présenter chaque jour,
Avec notre humble prière,
Le tribut de notre amour.

Ton lis qui fleurit dans le temple
Te joint à la Mère de Dieu :
Vous allez vous soumettre ensemble
Aux ordonnances du Saint Lieu.

A Nazareth, c'est l'innocence,
Le travail, la paix, la douceur;
Et c'est aussi l'humble croyance
A l'ange envoyé du Seigneur.

A Bethléem, c'est le courage,
C'est l'héroïsme de la foi :
Dans son misérable entourage
Tu reconnais ton Divin Roi.

Quand tu fuis en terre étrangère,
Quelle aimable soumission !
Tu couvres l'Enfant et sa Mère
De ta noble protection.

Revenant de la ville sainte,
Tu perds, tu retrouves Jésus :
D'amour, de douleur et de crainte
Mère et père sont confondus.

En quelle auguste compagnie
Tu quittes ce monde mortel !
C'est entre Jésus et Marie
Que tu t'élances vers le Ciel !

Là-Haut, que ta gloire est sublime,
Intendant chéri du Seigneur !
Le Ciel, d'un concert unanime,
Proclame à jamais ta grandeur.

Pour nous, mortels, c'est ta puissance
Qui nous offre le plus d'attraits :
Réponds à notre confiance,
Et comble-nous de tes bienfaits.

Hymne à Ste-Anne, Patronne du Canada

Nos ancêtres fameux, poussés par leur vaillance,
Par la vertu de leur grand cœur,
Quittèrent sans faiblir le beau pays de France,
Bravant la mer et sa fureur :
Et dans ce nouveau monde, à la rive sauvage,
On les vit aborder un jour,
Leurs navires portant de Sainte Anne l'image,
Leur âme portant son amour !

Ah ! c'est que maintes fois, dans son humble chapelle,
Priant et pleurant à ses pieds,
Ils avaient reconnu la bonté maternelle
De la Reine des nautonniers :
Cette admirable foi les inspirait encore
Dans leurs élans vers d'autres cieux,
Tant ils voulaient, chrétiens, voir se lever l'aurore
De l'ère chrétienne en ces lieux.

Ils voulaient, en fondant cette noble patrie
Sur leur chère dévotion,
En faire pour toujours une terre pétrie
De pieuse religion....
Sainte Anne à l'avant-garde !—Et leur âme héroïque
Se retrempant dans cet espoir,
Le Canada, pour eux, remplaça l'Armorique
Qu'ils ne devaient jamais revoir.

Ils ne perdirent point, ces croyants des Bretagnes
Leur douce Patronne d'Auray :
Ils la virent encor dominer leurs campagnes,
Au sanctuaire de Beaupré....
Nous, fils de ces dévots, de ces preux d'un autre âge,
Soyons maintenant généreux :
Gardons avec fierté cet antique héritage :
Ce culte saint et glorieux.

Héritiers de leur foi comme de leur mémoire,
Ayons leur esprit et leur cœur;
Aimons Dame Sainte Anne et proclamons sa gloire
Avec tendresse, avec bonheur.
L'éclat de son amour en notre âme fervente
Sera toujours un feu d'espoir;
Et son nom, pour nos yeux, comme une étoile ardente
Brillant, la nuit, dans un ciel noir.

Quand nous invoquerons cette mère chérie
Pour le salut de nos esquifs,
La mer apaisera sa houle et sa furie;
Elle aplanira ses récifs.
Et quand nous toucherons à la plage bénie
Où nous attendent nos aïeux,
Notre bonne Sainte Anne et la Vierge Marie
Nous introduiront dans les Cieux !

Cantique à Sainte Anne

SAINTE ANNE EST LA

Paroles composées spécialement pour être chantées sur l'air de "Hosanna" de Jules Granier, le rythme étant le même.

I

Sainte Anne est là dans sa puissance :
Allons en toute confiance
Réclamer ses plus tendres soins,
Dire à son cœur nos pénibles besoins.
Sainte Anne, vois ces mères
Qui, dans ces lieux bénis,
Pour leurs familles chères
Font retentir leurs cris.

REFRAIN

Par tes faveurs sublimes,
Ici, tu nous animes,
Envers Marie et toi,
De la plus vive foi.

II

Sainte Anne est là, source de vie :
L'infirmité, la maladie,
La mort, ne lui résistent pas,
Quand, pour guérir, elle a tendu son bras.
O patronne puissante,
Mère compatissante,
Entends nos cris pieux,
Daigne exaucer nos vœux.

REFRAIN

Par tes faveurs sublimes,
Ici, tu nous animes,
Envers Marie et toi,
De la plus vive foi.

FIN

TABLE DES MATIERES

Page

A mon pays (Présentation)... 5
Préface... 7

PREMIERE PARTIE

POESIES PATRIOTIQUES

Saint-Jean-Baptiste (Hymne pour la)... 31

(VIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE)

Naissance de Saint-Jean-Baptiste... 35
Prédication de Saint-Jean-Baptiste... 39
Témoignage de S. J. B. envers Jésus... 42
Eloge de S. J. B. par Jésus... 47
Mort de Saint-Jean-Baptiste... 50

Foi du Canada... 55
Grandeurs du Canada... 57

Vive la Canadienne... 61-66
Le Canadien, brave habitant... 73-75
Un Canadien errant... 78
Polémique à ce sujet... 80
Amour au Canada... 92
O Canada, terre chérie... 94
Apothéose de Dollard... 98
Légende de Cadieux... 100
Complainte de Cadieux... 105

(TROIS LEGENDES INDIENNES)

Introduction... 107
L'îlet au massacre... 109
Le Sagamo du Kapskouk... 135
L'Outikou des Méchins... 148

Page

DEUXIEME PARTIE

POESIES DOMESTIQUES

Mon enfance chez mon grand-père... 159
Un enfant à sa mère... 165
Au cimetière... 167
Une nuit sur la tombe de ma mère... 169
Ma destinée... 178
A l'ami poète (Présence de Dieu)... 185
Au poète frère (Bonheur de pleurer)... 189

TROISIEME PARTIE

POESIES SOCIALES

Siècle fini et siècle nouveau... 195
Les sept marques de la Bête... 198
Le lac maudit... 202
La vie ou les deux fleuves... 209
Le lit de la Croix... 212
Il faut souffrir... 216
Cantate (Séminaire de St-Hyacinthe)... 218
Manrèze des Jésuites à Québec... 221
Retour du printemps (A un ami)... 223
Hommages de nouvelle année (A une vénérable amie)....224
Fleur et âme en terre étrangère... 225
Brièveté de la fleur et de la vie... 227
Rien et tout... 231
Paroles de remerciement (A une dame bienfaitrice).....232
Paroles de reconnaissance (A Madame Duval-Thibaut)....235
Bon voyage (A Madame Adéline St-Onge)... 237
Longévité (A une dame charitable)... 241
Soixantième anniversaire de naissance
(A Madame Célina Baudry-Valin)... 242
Sonnet (A Dlle Bernadette Laframboise)... 246
Acrostiche (A Jeannette)... 247
Acrostiches et sonnets... 248
Joueurs de dames... 249
A la mémoire de Blanche Garneau... 251
Complainte de Blanche Garneau... 253

Page

QUATRIEME PARTIE

POESIES MORALES

Poule mystifiée... 257
Coq et Renard... 260
Dindons en spectacle... 261
L'âne et la girafe... 263
Belette prise... 265
Ours désappointé... 267
Tortue et sa complice... 271
Renard bien inspiré... 274
Lièvre chanceux... 276
Grenouilles dans la crême... 278
Renard pénitent... 280
Renard médecin... 282
Renards fouettés, non humiliés... 284
Loups devenus agneaux... 286
Loups avec loups... 288
Chiens et loups en société... 290
Chiens se moquant des loups... 292
Le chien et le lièvre... 296
Cheval qui change de caractère... 298
Le coq et l'oie... 300
Mouches mourant de dégoût... 302
Jardinier, chenilles et crapauds... 304
Loup révolutionnaire... 306
L'oiseau-mouche... 310
Mort aux moineaux... 312

CINQUIEME PARTIE

POESIES D'EGLISE

Victime d'amour... 315
Plus près de toi, mon Dieu... 316
O Dieu d'amour... 318
Pureté et beauté de Marie... 319
Chant de Marie pour endormir Jésus... 324
Notre-Dame de Roc-Amadour... 327
Cantique de pélerinage à Notre-Dame de Roc-Amadour...330
Cantique à Saint Joseph... 332
Autre cantique à Saint-Joseph... 333
Hymne à Sainte Anne... 335
Cantique à Sainte Anne... 337

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 003017711b
PS 8503 .U76E4 1921 V2
BURQUE, FRANCOIS-XAVIE
ELEVATIONS POETIQUES